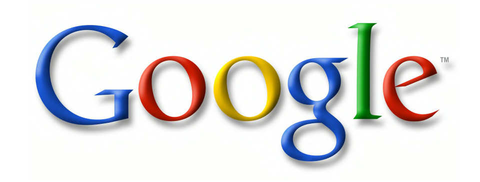
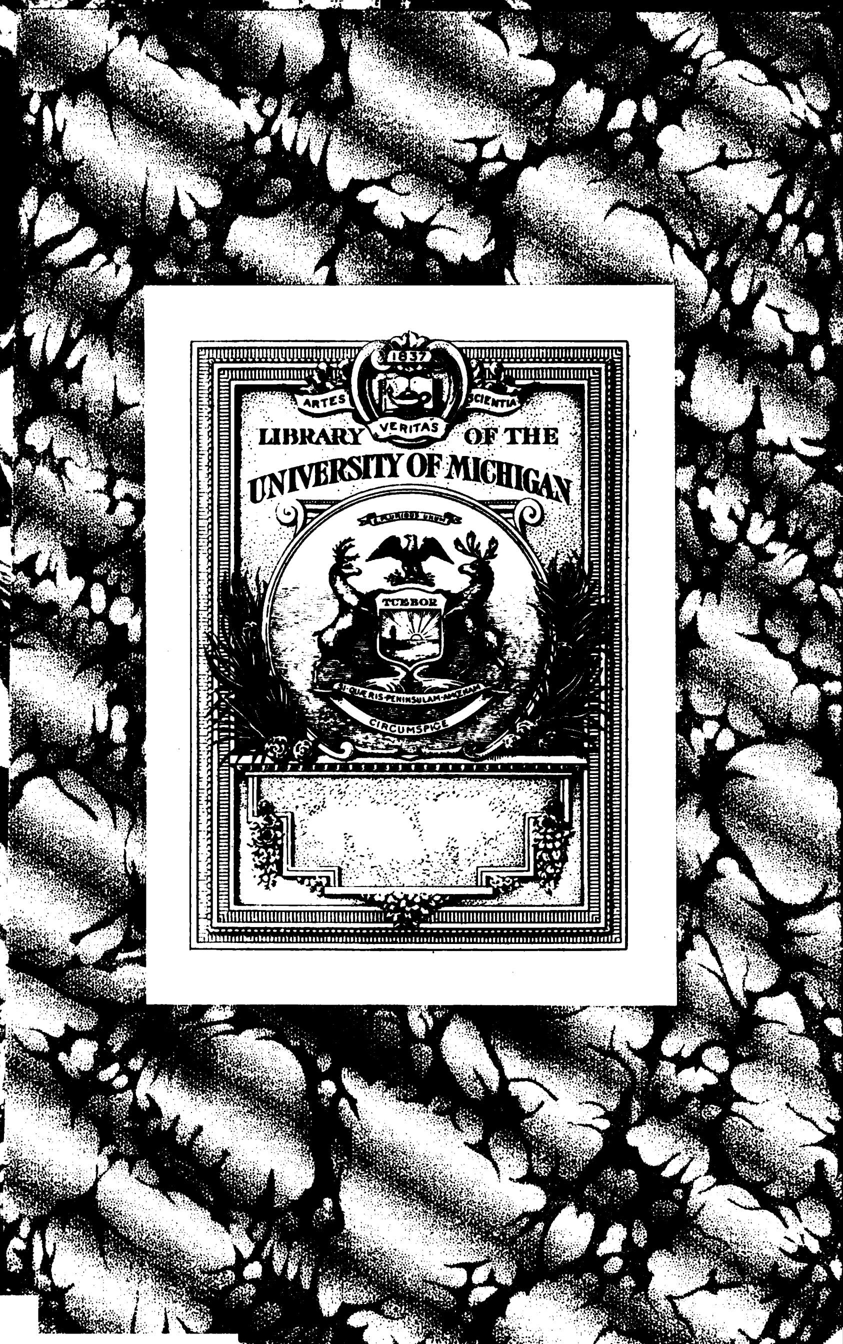
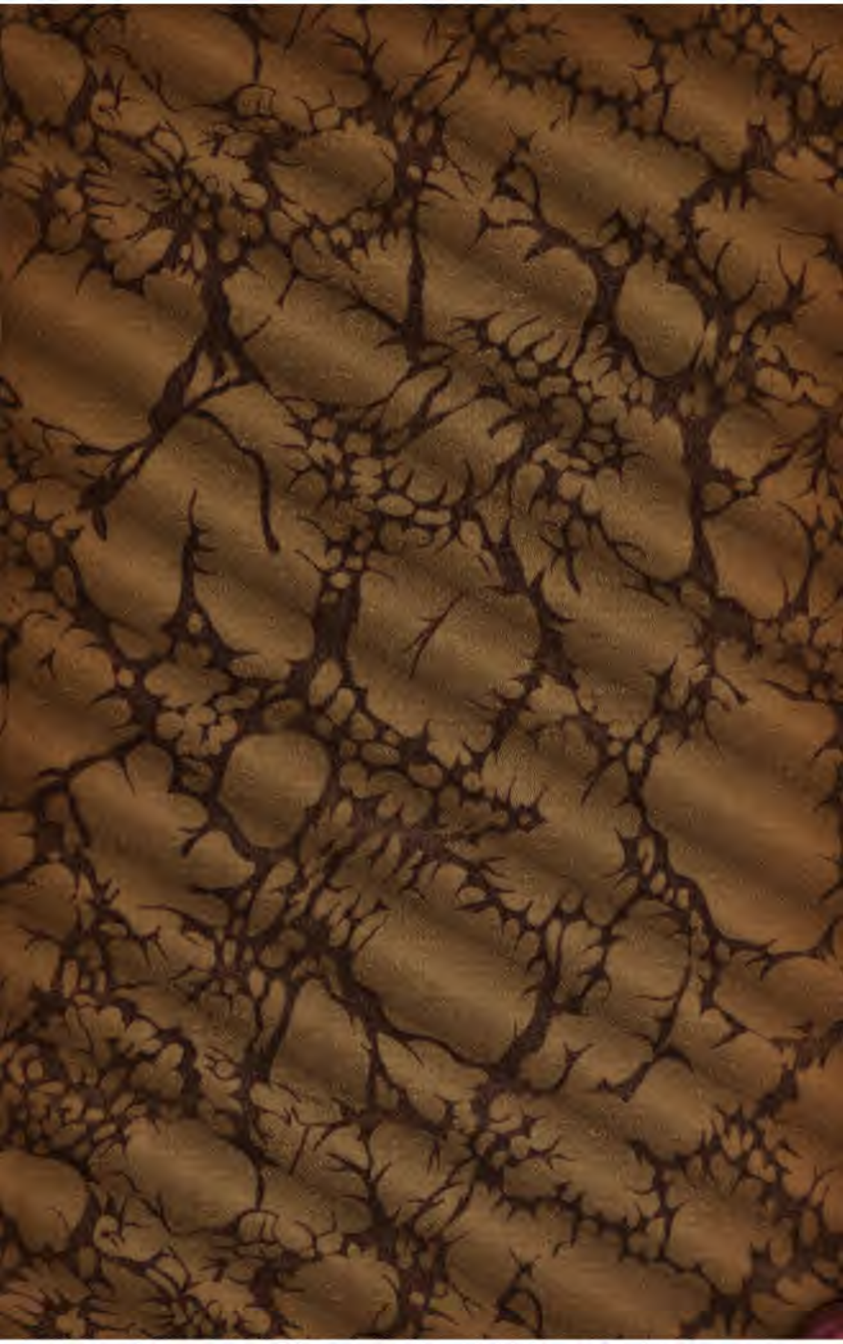

Google


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



AMES NOUVELLES

Nihil obstat :

F. Cavallera, *cens. dep.*

Tolosae, die 1ª Martii, 1920.

Imprimatur :

Tolosae, die 1ª Martii, 1920.

F. Saleich, *vic. gen.*



ALBERT BESSIÈRES

AMES NOUVELLES

PIERRE LAMOUROUX
ALBERT THIERRY
INSTITUTEURS SOLDATS
UNE PROMOTION
DE " L'ESPÉRANCE "

PRÉFACE DE M. RENÉ BAZIN, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

J. DE GIGORD, ÉDITEUR
15. RUE CASSETTE — PARIS
1925

A PIERRE LAMOUROUX

INSTITUTEUR PUBLIC, PROFESSEUR AU COLLÈGE ROLLIN,
ADJUDANT AU 43e COLONIAL,
GLORIEUSEMENT TOMBÉ
EN CHARGEANT A LA TÊTE DE SA SECTION, A GIVENCHY,
LE 3 OCTOBRE 1915, A L'AGE DE 33 ANS.

A SES AMIS ET A SES DISCIPLES
MORTS AU CHAMP D'HONNEUR,

AUX INSTITUTEURS-SOLDATS DE LA GRANDE GUERRE

A. BESSIÈRES, *prêtre*,
Croix de guerre.

« ... *La division française fait donc désormais place à une union française.*

« *Les Français d'après XV sont décidés désormais... à tâcher de s'aimer les uns les autres.*

« *Les Français d'après l'an XV, qui se sont tenus un an par la main, depuis la mer du Nord jusqu'au Rhin..., n'entendent plus se brimer ni se tourmenter les uns les autres...*

« *La justice est le bien de tous*[1]... »

Albert THIERRY,
Instituteur,
Professeur à l'École normale de Versailles,
Glorieusement tombé, le 26 mai 1915, à Aix-Noulette.

1. *Testament d'un combattant*, ouvrage posthume d'Albert Thierry.

CITATIONS POSTHUMES
DE
PIERRE LAMOUROUX

« ... Sous-officier d'un dévouement absolu donnant à ses hommes le plus bel exemple en toutes circonstances.

« Tombé glorieusement pour la France, le 3 octobre 1915, devant Givenchy... »

(*J. O.*, 14 Août 1920.)

43e Régiment d'Infanterie Coloniale

Par arrêté Ministériel du 9 décembre 1920, la *Médaille Militaire*, a été attribuée à la mémoire de l'adjudant Lamouroux (Pierre.)

« ... Adjudant d'une bravoure exceptionnelle tombé glorieusement le 3 octobre 1915, en entraînant sa Section à l'assaut du fortin de Givenchy. »

(Paris, 1er Janvier 1921.)

PRÉFACE

*Lors de la publication de la première édition de ce livre, M. René Bazin, de l'Académie française, écrivit dans l'*Écho de Paris *du 19 août 1917 un article intitulé:* **Instituteurs**, *que nous reproduisons ci-après, le considérant comme une véritable préface.*

Un officier, dans le jugement duquel j'ai toute confiance, me disait : « J'ai eu, depuis le commencement de la guerre, une trentaine d'instituteurs sous mes ordres : presque tous ont été de bons sous-officiers, ayant une aptitude naturelle au commandement, une intelligence pratique, de la loyauté; ils ont perdu, assez vite, au contact des réalités et dans la lutte où, tous ensemble, nous étions engagés, les préjugés qu'ils avaient pu avoir, — non pas tous, — contre la discipline et contre le soldat de carrière; les relations de service ont amené des sympathies réciproques; devenus sous-lieutenants, lieutenants, capitaines, mes camarades, ils ont eu du courage dans l'action, presque toujours du tact dans le

commandement ; plusieurs sont morts pour la patrie : je les aimais bien. »

Voilà les paroles que j'ai entendues. Je les répète avec joie. Il est bon de constater que, dans le péril commun, les maîtres de l'école primaire, qui n'avaient pas manqué de mauvais conseillers, n'ont pris conseil que de leur cœur.

Je dirai qu'il devait en être ainsi. Par leur formation pédagogique, par l'exercice de leur profession, ils contractent alliance avec l'idée d'autorité. S'ils sont tentés de limiter l'autorité à l'école, si un certain nombre d'entre eux ont accordé, jadis, trop aisément crédit à des doctrines qui mèneraient droit à la désagrégation sociale, il faut se souvenir, pour être équitable, que la responsabilité des erreurs commises pèse moins sur eux que sur d'autres. Ni leurs études, forcément incomplètes, ni le souci absorbant d'une classe ou d'une direction d'école, ne leur permettent d'approfondir, en général, les innombrables questions de philosophie, d'histoire, de sociologie, chaque jour soulevées à la tribune, dans la presse, dans les revues d'enseignement, et qu'ils ont entendu des hommes considérables, dont ils dépendent parfois, résoudre d'une manière si tranchante. Ce qu'on a appelé la politique, ce qui est tout autre chose, a tout fait pour les entraîner vers la méconnaissance des notions pre-

mières de l'ordre. Comment voulez-vous qu'un jeune homme, même intelligent, même très droit, échappe à l'erreur répétée, présentée habilement, séduisante par le succès facile qu'elle obtient dans les masses, et souvent, hélas ! profitable ? Que de belles énergies ont été ainsi détournées de la voie qu'elles auraient naturellement suivie ! L'un d'eux me disait, voilà bien peu de temps: « J'ai pu travailler pour moi-même, depuis la guerre ; j'ai contrôlé un certain nombre d'affirmations que je croyais sûres ; j'ai médité, et je me suis aperçu que plusieurs de ceux qui m'ont enseigné m'avaient trompé, ou se trompaient. » Je me souviens de l'accent de loyauté de sa parole, je me souviens de son regard, et de la volonté courageuse qu'exprimait toute sa physionomie. Je sentais en lui une bonne foi parfaite, le désir de savoir et la résolution, déjà arrêtée, de conformer sa vie aux vérités conquises. Quand il me quitta, je regrettai de l'avoir vu si peu de temps. C'est une impression que toutes les visites ne laissent pas.

Qu'un grand nombre de ces hommes, jetés tout à coup dans la guerre, aient compris plusieurs des leçons qu'elle donne au monde, cela est certain et très honorable. Ils étaient souvent, comme je l'ai indiqué, par leur profession même, aptes à les comprendre ; d'autres y étaient préparés et sont allés plus loin dans l'intelligence de leur

temps ; quelques-uns ont monté plus haut, et la pleine lumière leur étant apparue, ils l'ont aimée.

Un livre a été publié récemment, qui fait pénétrer le lecteur dans l'intimité spirituelle de deux instituteurs parisiens, tués à l'ennemi. M. l'abbé Bessières a intitulé ce livre : Ames nouvelles. *Il raconte la vie d'*Albert Thierry *et celle de* Pierre Lamouroux. *Thierry fut un pacifiste, mais qui se battit en héros et mourut pour la France. Blessé en septembre 1914, prisonnier des Allemands, il s'évade; à peine guéri, il demande à repartir comme simple soldat. Dans sa musette, il emporte trois volumes: Dante, Pascal, Saint-Paul. Il écrit des phrases comme celle-ci, que je cite parmi bien d'autres aussi justes, ou aussi belles: « Tu ne peux te figurer à quel point ils (les Allemands) sont cruels et stupides... Nous nous défendons contre des monstres, des monstres sensés, qui vont au fond de tout, même du crime. — Jamais je ne mettrai rien au-dessus de la puissance du sacrifice. — Notre victoire doit être d'abord de l'esprit. — Il nous faut des mains pures pour l'œuvre de demain. » C'èst lui qui avait peint, dans son journal, la première entrée de l'instituteur dans la classe peuplée d'enfants : « Le directeur voulait me présenter mes élèves. Nous entrâmes, et pendant que le principal me les nommait tous, je subissais un mystérieux enchantement.*

Je me crus parmi des oiseaux. Chaque table était un nid noir, au bord duquel se penchaient deux petites têtes humbles et agiles : quarante hirondelles, quarante alouettes, se soulevant sur leurs faibles plumes, ouvraient vers moi leurs yeux convoitant le monde. Leur confiance était si sensible, qu'elle m'intimidait. A la fin, ils m'apparurent comme de frileuses âmes toutes nues, souhaitant que je les vêtisse... Ainsi, sur la garantie illusoire d'un diplôme, sans même s'inquiéter de la tournure de mon esprit, ils (les parents) me livrent l'éducation de leurs fils. —Mais, mesdames, messieurs, savez-vous si je ne suis pas... un corrupteur de la jeunesse ? Avec moi, j'apporte la détestation des formules, l'expérience amère de l'exil et de la solitude, toutes les douleurs et l'orgueil qui m'ont déclassé. Et vous me laissez seul avec ces innocents? Mais je les aime... » Nature attachante, tourmentée, affamée de justice, il ne fût pas demeuré, sans doute, le disciple passant et vite déçu de ces doctrines successives, apparentées l'une à l'autre, dont la fragilité, plus encore que le péril, lui apparaissait. Il fut tué, hélas ! le 26 mai 1915, dans un assaut, à Noulette.

PIERRE LAMOUROUX, *ami de Thierry, engagé un certain temps dans les mêmes voies de l'esprit, en sortit tout à fait après une crise qui nous est en détail racontée, et arriva au catholicisme.*

Plus exactement, il y revint. Lui aussi, adjudant-chef au 43e colonial, il fut tué dans un assaut, à la tête de sa section, le 3 octobre 1915.

C'était une âme magnifique. *Quand on a lu la Vie de Pierre Lamouroux, les notes où se révèlent les doutes, les luttes, les scrupules, et toujours la droiture, puis la joie de ce jeune maître, on ne peut s'empêcher de songer à d'autres esprits inquiets, élite de cette corporation, où les plus fâcheux éléments ont jusqu'ici mené grand bruit et bénéficié d'une étonnante indulgence ; où l'on trouverait aussi des détresses spirituelles cachées, dignes de toute sympathie, des consciences délicates, heurtées par les règlements, mal à l'aise dans l'atmosphère raréfiée des systèmes de négation, se demandant : « Puis-je faire le bien ? Quel bien ? Et pourquoi une limite si étroite m'a-t-elle été imposée ? » Pour elles, pour leur réconfort, il fallait qu'il y eût, parmi nos soldats, quelques hommes sortis des chaires de l'école primaire, ayant connu la grandeur du métier et ses servitudes, ayant connu le doute mais revenus de toute erreur, devenus apôtres de la foi, aimés au régiment comme ils l'avaient été à l'école, et finissant par donner leur vie pour le pays.*

De tels changements supposent tant de dons particuliers, un tel souci de l'avancement moral, un effort si intrépide et, il faut le dire, tant de

fidélité à la grâce, qu'ils ne peuvent être communs. Mais, lorsque la guerre aura pris fin, les leçons qu'elle a données continueront de produire leurs fruits. Elles sont de bien des sortes. Les instituteurs mobilisés au front, par exemple, et qui auront bien fait leur devoir, rapporteront au village ou à la ville leur expérience du commandement, une intelligence nette, du dévouement militaire, une autorité véritable et nouvelle. Comment n'enseigneraient-ils pas, clairement et fermement, ce que c'est que la patrie, eux qui l'auront défendue ; ce que c'est que le sacrifice, eux qui se seront sacrifiés ; ce que c'est que la discipline ; ce que c'est que l'honneur national et l'âme incomparable de la France ? Comment permettraient-ils qu'on répétât devant eux, soit dans des conversations, soit dans des réunions publiques, d'anciens blasphèmes contre la patrie ? Non, ils demeureront soldats jusqu'au bout. Ils ne pourront pas oublier. Dans leur classe et dans leur milieu, ils sentiront qu'ils ont la garde du drapeau.

Des relations aussi se seront nouées, entre eux et beaucoup de leurs concitoyens, représentant des forces, des idées, des professions, des origines familiales, des états de fortune ou d'influence qu'ils pouvaient ignorer. L'officier dont je rapportais certaines paroles, au début de cet article, me disait encore : « Parmi les instituteurs-sol-

dats dont l'esprit est demeuré fermé aux choses de la religion, j'en connais peu, je crois même que je n'en connais pas, qui ne se soient liés avec des prêtres, avec des employés, des bourgeois, des officiers de carrière, des commerçants, des artistes profondément religieux. Dans les tranchées, on a vite fait de juger le compagnon de fatigue et de danger. Plus d'un m'a très franchement déclaré, à moi qui n'ai jamais caché mes convictions : « Nous ne sommes pas catholiques, mais nous estimons et nous aimons des hommes comme l'aumônier, comme notre camarade un tel, comme un tel encore, comme vous. Nous ne pensions pas que vous fussiez ceux-là que vous vous êtes montrés ; nous avions de vous et d'eux, jadis, une idée très fausse, que l'expérience convaincante de la guerre a détruite. »

Tout cela, évidemment, ne résoudra pas la question scolaire, qui restera la plus grave, la plus urgente à décider, après la guerre, pour l'avenir du pays. L'école fondée sur l'omission ou la négation de l'essentiel ne peut suffire à une race qui veut vivre. Mais je n'examine point ici cette question, dont j'ai plusieurs fois parlé. Quel que soit le régime scolaire qui sera le nôtre un jour prochain, le profit sera grand, pour eux et pour toute la France, si les hommes qui revie dront du front avec le prestige de la gloire et a

l'immense service rendu, s'étant enfin connus et estimés les uns les autres, s'étant découvert une fraternité autre que celle des mots, ayant fait cette expérience qu'on peut s'entendre sans se ressembler, convaincus de l'absolue nécessité de l'union pour la défense commune, décidés à demeurer compagnons et patriotes en toute rencontre, expriment librement ces idées justes, et, grâce à leur influence, les répandent. La paix publique, après l'autre, sera par eux assurée. Les instituteurs-soldats seront au nombre de ceux-là, parmi les meilleurs ouvriers de cette concorde. Et comme une telle espérance est à l'honneur de ceux en qui on l'a placée, comme elle définit, dans un sens favorable à tous, le rôle d'une corporation qui, dans la France d'hier, ne fut pas sans reproche, j'ai saisi l'occasion de la formuler. Je ne regretterai jamais de l'avoir fait.

René BAZIN,

de l'Académie française.

AVANT-PROPOS

DE LA NOUVELLE ÉDITION

I. — La survivance de Pierre Lamouroux.

Il est des morts qui parlent. Les nôtres agissent.

Instituteur converti de l'anarchie au patriotisme et au nationalisme intégral, de l'anticléricalisme à la foi et à l'apostolat, Lamouroux tombait, le 3 octobre 1915, à Givenchy. Il emportait avec lui le rêve d'une famille spirituelle qui unirait pour la défense et le rayonnement de leur commun idéal ses frères dans la foi : instituteurs et institutrices, professeurs des trois enseignements demeurés, ou comme lui, revenus en la maison du Père. Après Joseph Lotte et sur un terrain différent, il avait conçu le projet et commencé la réalisation d'une « Corporation des catholiques de l'Université ».

En appelant à lui les deux précurseurs, Dieu semblait ensevelir, en cette même terre saturée de sang, l'espérance qu'ils symbolisaient. Il l'ensevelissait, en effet, mais parce que c'était l'heure des semailles.

L'espérance a germé et la moisson commence. La

Corporation des Catholiques de l'Université est devenue une réalité.

Instituteurs, institutrices, professeurs groupés autour du *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université*[1] — l'ancien bulletin de J. Lotte repris par un groupe de professeurs de Lyon — ont recueilli le testament de Lotte et de Lamouroux Pour marquer aussi nettement que possible le caractère de l'amitié qui unit ces maîtres, une Ligue de communion mensuelle d'abord, puis de communion perpétuelle a été fondée, qui en est le lien spirituel.

Le succès du bulletin a été inespéré, jusqu'à étonner ceux qui oublient que le sacrifice est le grand abréviateur des heures.

Alors que Lotte avait péniblement recruté ses cinq cents abonnés, le nouveau bulletin a déjà presque triplé ce chiffre. Sur mille quatre cents abonnés, conquis en deux ans, quatre cents appartiennent à l'enseignement primaire.

Autour de la grande maison fraternelle ouverte aux trois ordres d'enseignement et qui en constitue comme le quartier général, des unions régionales, des revues locales ont été fondées.

Notons : *L'Union des Catholiques français de l'Enseignement public de la Région parisienne*[2],

1. Mensuel, 6 francs par an, 71, rue Molière, Lyon.
2. Secrétariat, 26, rue Vaneau, Paris.

L'Union Régionale du Sud-Est, celle de la région toulousaine; *La Conférence Saint-Michel*[1], etc.

Le Bulletin des Institutrices catholiques de l'enseignement primaire[2], le bulletin mensuel : *Aux Davidées*[3], *La Revue scolaire d'Alsace et de Lorraine;* le bulletin du capitaine Jouanny : *Pour l'Union sacrée scolaire*, etc.

Ce mouvement ne pouvait passer inaperçu. L'Université qui tolère le bolchevisme, qui voit d'un œil serein les Amicales d'Instituteurs chercher à se transformer, de par la volonté d'une minorité turbulente, en syndicats affiliés à la C. G. T., l'Université s'est inquiétée de voir des instituteurs, des institutrices s'affirmer catholiques. La *Fédération des Amicales*, elle-même, dénonçait, en 1918, au grand maître de l'Université, le directeur et la direc-

1. Pour les sévriennes, les aspirantes à l'enseignement secondaire officiel féminin et les professeurs féminins des lycées. La conférence compte actuellement (janvier 1920) environ 250 adhérentes.

2. Lyon, 19, rue du Gazomètre, mensuel. Ce *Bulletin*, et le groupement dont il est le lien compte environ 2.000 adhérents.

3. Voici le programme de la Revue et du groupement des *Davidées* :

« Sous ce nom : *Les Davidées*, il s'est constitué un groupe d'institutrices catholiques de l'enseignement public, qui compte actuellement plus de 400 adhérentes. Leur idéal est de travailler, dans ce milieu où Dieu les a placées, à la formation morale et intellectuelle de la jeunesse en lui donnant l'exemple d'une vie parfaitement chrétienne. Le but de leur groupement est de protéger leur foi contre les dangers de l'isolement et de trouver dans l'aide mutuelle les moyens de mieux vivre, de mieux travailler, de mieux croire, de mieux agir. Elles ont entre elles des liens intellectuels — [un bulletin mensuel, *Aux Davidées*, 3 francs par an, chez Mlle Silves, institutrice à Saint-Antoine, par Segne-les-Alpes (Basses-Alpes), et une bibliothèque circulante] — et spirituels : prière commune chaque jour, union d'intention par la messe et la communion une fois par mois, retraite fermée annuelle, réunions et correspondance. »

trice des écoles normales de Rodez, coupables du délit de catholicisme et dictait en ces termes son devoir au ministre : « S'il *tolère* les catholiques dans l'enseignement supérieur, secondaire et primaire supérieur, ils sont impossibles dans les écoles normales *où la tolérance* et la *neutralité ne suffisent pas,* où il faut donner aux futurs instituteurs *la foi laïque qui leur est nécessaire*[1]. »

Obéissant à l'injonction des Amicales, le ministre déplaça le directeur et la directrice coupables de ne pas professer « la foi laïque ».

Un an après, c'est un directeur d'école qui est déplacé pour le même délit[2].

Dans plusieurs départements, les institutrices convaincues, à la suite de singuliers procédés d'inquisition, de recevoir et de lire le bulletin des *Davidées* ou le *Bulletin des Institutrices catholiques* sont en proie de la part de leurs inspecteurs aux plus odieuses vexations[3].

Néanmoins, on affirme que nous nous battîmes pour le triomphe de la liberté.

Malgré la bassesse de certaines âmes à qui l'épreuve de la guerre n'apprit rien, nous gardons la certitude que la volonté des morts triomphera.

1. Voir *l'Instituteur français*, 15 avril 1919 : « l'Affaire de Rodez ».
2. Voir le *Bulletin des P. C. U.*, 15 octobre 1919.
3. Voir dans *l'Instituteur français* du 15 juillet 1919, l'article vengeur de Marguerite Ory, agrégée de l'Université : *La Guerre au caractère.*

Depuis trois ans, nous avons reçu les confidences de nombreux maîtres que la parole et l'exemple de Pierre Lamouroux, le baptême du feu, les méditations de la tranchée ou de l'hôpital acheminèrent vers la foi.

Un des premiers disciples de Lamouroux, le sous-lieutenant R. Le Cesve, résumait ainsi dans le *Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université*[1] leurs expériences et la sienne : « La terrible crise que nous traversons a dessillé bien des yeux et ramené à Dieu un grand nombre d'âmes. Elle a posé d'une façon tragique *le problème de la destinée*, réclamant impérieusement et sans délai une réponse. Elle a montré la fausseté de conceptions sociales utopiques soi-disant humanitaires. »

D'autres, avec le sous-lieutenant M..., nous ont dit, en paroles émouvantes, le *Magnificat* de la lumière retrouvée :

Des semaines, des mois se sont écoulés depuis ce bienheureux Noël dont il aperçoit mieux, maintenant, toutes les conséquences. C'est dans sa vie quelque chose de comparable au coup de gouvernail qui fait décoller l'avion et l'oriente vers le ciel.

Jusqu'ici, il avait surtout vécu pour une fin terrestre et voici que, brusquement, ses yeux ont vu et pour toujours se sont fixés au ciel. Avec la lumière, une grande tranquillité lui est venue.

1. 15 mai 1918.

Autrefois, quand il n'avait que des clartés fugitives semblables à ces fusées des nuits de relève qui aveuglent autant qu'elles éclairent, qu'il ne trouvait partout que boue, terrains glissants et semés d'embûches, il avançait à tâtons, hésitant, sans jamais savoir s'il était dans le bon chemin.

Aujourd'hui, comme un clair soleil, la Foi éclaire sa route, une belle route solide, toute droite. Pour arriver au but, il n'y a qu'à suivre la parole de Jésus...

Qui, plus qu'un éducateur qui doit « élever des âmes », a besoin de cette force merveilleuse, de cette foi chrétienne qui éclaire, qui soutient et qui vivifie? Soyez béni, mon Dieu, pour me l'avoir rendue. Vous m'avez rouvert les yeux et vous avez donné *un but* à ma vie[1].

Une lettre comme celle-ci, écrite par un grand blessé, haut fonctionnaire de l'Université, sur son lit d'hôpital, est-elle moins symptomatique d'un esprit nouveau qu'une conversion authentique?

MONSIEUR,

Quelques jours avant de quitter les tranchées on m'a remis un livre d'Albert Bessières sur les instituteurs soldats...

Je fus quelque peu dépité lorsque j'en vis le titre. J'en entrepris la lecture avec une certaine rétivité, parce que, aussi, j'appréhendais d'y trouver plus de polémique que de foi tranquille, une polémique qui chercherait à étaler devant mes yeux, l'erreur d'une corporation venue à résipiscence.

Je l'ai lu et conviens avec plaisir qu'Albert Bessières a

1. *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université* : *Ames nouvelles* 15 novembre 1918 et 15 janvier 1919.

su se placer et se maintenir beaucoup plus haut que sur le terrain des luttes; il en faudrait chercher la principale raison dans une vraie charité chrétienne; il ne hait jamais, il aime même ses ennemis.

L'essentiel du livre paraît être le suivant : montrer dans le corps de l'enseignement primaire l'existence d'un mouvement parallèle à celui qui emporta, avant guerre, les élites secondaires et supérieures désabusées des philosophies rationalistes, scientistes, etc., vers la solution religieuse et, comme conséquence de cette orientation nouvelle de la pensée, esquisser ce que devraient être et la politique et la morale.....

Je veux simplement vous entretenir des gains que j'ai pu réaliser, soit à lire ce livre, soit à réfléchir sur la religion avec une fraîcheur et une compréhension nouvelles.

Vous savez par quelles démarches tortueuses l'esprit finit par établir des propositions logiques. Eh bien! j'en suis aux trouvailles décousues, fragmentaires, mais je crois pouvoir vous indiquer comment vous m'aiderez efficacement à évoluer. Je l'ai saisi au cours de ce livre. Voici : A mon âge, on ne quitte pas un système comme on quitte une chemise; on peut le sentir faible, faux, insuffisant, on peut pressentir, puis voir la supériorité d'un autre, cela ne suffit pas : il faut pouvoir opérer le passage, relier le nouveau à l'ancien, autrement dit, il ne suffit pas d'acquérir la vérité, il faut prouver l'erreur totale ou partielle de ce qu'on quitte.

Quand je faisais des mathématiques, c'était déjà ma tournure d'esprit : une démonstration droite ne me convaincait pas entièrement si je ne pouvais trouver pourquoi était fausse toute autre où je m'étais embourbé. Trouver le point d'erreur est nécessaire à ma certitude. Voici un exemple des acquisitions faites. De l'idée laïque de soli-

darité, d'hérédité, d'atavisme (solidarité dans le temps ou dans l'espace) je suis passé à la Communion des fidèles, à la Communion des Saints dont la force spirituelle est beaucoup plus grande. Cette solidarité chrétienne m'amène à l'idée d'expiation collective, donc à celle aussi de rachat possible. Ce simple exemple vous montre avec quel soin j'évite la rupture. Je commence à comprendre que les idées laïques sont des idées chrétiennes châtrées et qu'en revenant à celles-ci il y a enrichissement sans rupture...

Bref, je suis plus déterminé que jamais à chercher mon équilibre dans la religion catholique.

Qu'on me permette de tirer encore de mon dossier le témoignage inédit de deux instituteurs qu'une longue expérience de l'enseignement a, peu à peu, conduits aux mêmes conclusions.

R..., le 20 janvier 1920.

Je médite sur les pages d'*Ames nouvelles*...

Le témoignage de Thierry m'intéresse beaucoup. A l'école laïque la difficulté de moraliser est insurmontable. N'y a-t-on pas pratiquement renoncé?

Tant pis pour ceux qui voudraient former des âmes. L'enseignement neutre ne peut avoir pour but que de développer la mémoire. Il ne saurait préparer à la vie. Tout se réduit à une sèche nomenclature de dates, de faits, de règles empiriques.

Et même dans ce domaine si étroit, quelle difficulté de s'en tenir à la sainte neutralité!

J'expliquais un jour à mes petits que la terre tournait comme une boule. Tout à coup un de ces mioches :

« M'sieu, *qui* la fait tourner? »

Cet enfant, mieux que moi en ce temps-là, jugeait dans

sa petite cervelle qu'il n'y a pas d'effet sans cause, de mouvement sans moteur, ni d'horloge sans horloger. Je ne pouvais répondre. — Lulu, dis-je, tu demanderas cela à ta maman.

Comme Lulu ouvrait de grands yeux, ne comprenant pas que maman pût savoir quelque chose que le maître ignorait, je me penchai pour lui dire tout bas : « Demande à maman, car je ne peux plus le dire, moi... » *C'est parce qu'il n'y a pas d'enseignement sans Dieu* que je suis redevenu catholique. Cela par un mouvement très simple de l'esprit. Je n'ai pas eu à m'attarder à l'apologétique. Toute la vérité catholique, je l'ai vue et acceptée en bloc dans ce fait affirmé à la fois par mon expérience et par l'Église : Sans religion, pas d'éducation possible.

Depuis lors, j'ai eu à souffrir. Mais la souffrance m'a encore rapproché de Dieu. Mon âme s'est apaisée, simplifiée, créé une vie intérieure. J'ai l'impression que le travail d'ascension continue. C'est lent, mais bon.

Maintenant, quel sens donnerai-je à ma vie ? Que ferai-je pour lui donner un rendement maximum ? Ce que je sais parfaitement c'est que, s'il doit y avoir du bien, il y aura de la souffrance. Mais j'aime cette garantie.

Je crois qu'il n'y a pas de vies inutiles dès qu'elles sont de bonne volonté... J'ai confiance qu'il me sera toujours possible de donner à la mienne un sens divin, puisque j'aurai toujours pour cela deux choses : la souffrance et l'Eucharistie.....

E.....

*
* *

Devant de telles âmes, il n'y a qu'à s'incliner.

Il ne se peut pas que de grandes choses ne naissent, en un jour prochain, des trésors que Dieu mit

en ces « hommes de désir » dont les bons vouloirs se cherchent et s'appellent.

« J'ai voulu vous donner tous ces détails sur mon état d'âme, écrit le correspondant suivant dans une lettre que me communique M. René Bazin, pour vous demander de me trouver quelqu'un de ma profession *avec qui je puisse sympathiser* sans restrictions. »

Aujourd'hui, continue cet instituteur, j'ai repris contact avec la réalité scolaire et j'éprouve combien faible est la force dont un seul homme dispose pour modifier, même peu à peu, les institutions qui, à l'avance, déterminent la forme de son activité.

Je me rends compte que l'œuvre scolaire reste sans rapports bien certains avec le but qu'elle devrait se proposer. Je regarde la formation intellectuelle et morale de l'enfant comme la résultante de deux affections qui devraient être l'une et l'autre fortes et désintéressées : Celle de la famille et celle de l'instituteur.

Notre rôle n'est que complémentaire de celui de la famille avec qui il faudrait être en liaison constante. Mais surtout, la formation de l'enfant est inséparable de la religion. C'est des rapports sincères avec Dieu que sort l'intelligence et le courage de la vie vraie...

Après m'être raccroché à tous les systèmes, je n'ai trouvé de force et de lumière que dans la communion. Je me rends compte par expérience, que notre éducation n'a pas de point d'appui dans l'âme de l'enfant. On lui enseigne une morale surhumaine et on le laisse à ses forces naturelles. Qu'arrive-t-il? C'est qu'on lui impose par la discipline des actes que sa volonté n'accepte pas. Combien de temps dureront les habitudes acquises par ce dressage?

Qu'on le veuille ou non, c'est Dieu, au fond de l'âme

qui fait naître d'une façon continue la vie chrétienne. En dehors du sacrement par où nous est communiquée une activité supérieure, il n'y a pas de base à l'éducation.....

Si la communion fréquente était acquise, tout suivrait dans un enchaînement logique pour la réforme de l'école. On aurait alors une vue vraie sur la finalité de la vie, et en l'enfant des ressources inespérées de bonne volonté et de compréhension.

Ces réflexions me rappellent la conversation avec le fendeur d'ardoise de Trélazé que vous rapportez dans un de vos livres. Je crois avec vous que le principal est d'avoir des prêtres surnaturels : « Les enfants ont demandé du pain, et il ne s'est trouvé personne pour le leur rompre... »

Recevez.....

F. S., 12 décembre 1919.

Avec quelle joie Lamouroux eût accueilli ces nouveaux frères. Mais, peut-être fallait-il son sacrifice pour que le seuil de la paix leur fût ouvert. Dans sa dernière lettre, écrite avant de tomber, au bois de Hem, en chargeant à la tête de sa section, *Édouard Bertrand* — un des meilleurs auxiliaires de J. Lotte. professeur agrégé au lycée de Montauban, président diocésain de la *Jeunesse catholique* — formulait ainsi son testament spirituel : « Ma vie ne vaut pas beaucoup, mais le don complet de soi-même doit être pris en considération. Pour mes camarades, mon sacrifice sera plus utile, peut-être, que vingt ans de propagande et d'agitation. »

Voilà qui explique l'accroissement de l'œuvre de Lamouroux dans les milieux primaires et la grati-

tude émue dont sa mémoire y est entourée. Sur sa vie, sa pensée, on réclame des informations nouvelles. En voici quelques-unes :

II. — Les lettres de Lamouroux et son carnet de guerre.

La fin des hostilités m'a permis de retrouver plusieurs de ses *lettres*, son *carnet de guerre* et son *carnet de retraitant*. On lira le carnet du retraitant et les lettres — celles qui précédèrent et suivirent immédiatement la conversion — dans le corps du volume. J'ai jugé meilleur de reproduire ici, pour leur laisser leur unité, ces *notes* de guerre retrouvées par un camarade de combat, et où Pierre notait les détails des heures et les étapes de sa vie intérieure. Deux humbles cahiers de toile noire, écrits au crayon, pareils à ceux que nous portions tous, au cours de nos étapes, dans la poche intérieure de notre vareuse, bourrés de notes, de souvenirs, de lettres, — mémento de ce *tout* pour lequel nous nous battions.

Voici des lettres : les miennes, celles de Le Cesve, des amis « des Puteaux », de son père, de sa femme et de sa fillette; des photographies de famille. Des fleurs envoyées de Camy et qui gardent leur parfum, des images de piété, des formules de prière, des gravures représentant la maison paternelle et cette

église de Camy, près de laquelle il a voulu qu'on érigeât son cénotaphe, la chapelle de Notre-Dame de l'Ile, encore des fleurs : des roses, des violettes, des muguets fleuris dans le jardin de Camy ou au bord de la tranchée... Enfin, des notes de service, des ordres d'attaque rédigés au crayon sur un feuillet volant... la liste des « hommes » de la section et leur affectation.

J'ai parcouru le carnet avec un intérêt passionné que partageront les amis de Lamouroux.

A quatre ou cinq ans de distance, ce mémento — commencé le 9 octobre 1914, terminé le 17 septembre 1915, deux semaines avant la mort glorieuse de Pierre — m'a fait revivre cette première année de guerre, cette magnifique et tragique histoire que plusieurs ont eu trop grande hâte d'oublier. La voix des morts est un trouble-fête. Elle rappelle de quel prix s'acheta notre paix, par quels labeurs surhumains fut acquise cette victoire que des marchands vendirent, depuis, au rabais. Voilà pourquoi précisément nous voulons, nous, réveiller la voix de nos morts et par elle, s'il se peut, imposer silence à ceux des vivants pour qui elle serait un remords.

Nous voulons qu'ils parlent, pour que les survivants, institués les héritiers de ceux qui tombèrent, renouvellent dans le souvenir des communes souffrances la volonté de ne pas laisser entamer la victoire, ni gaspiller le sang.

Et puis, d'autres, de cette vie qui fut la nôtre, dont nous voulons garder la fierté... n'ont retenu que la boue, celle des corps et celle des âmes. Ils ont voulu nous y enfoncer, nous y enliser jusqu'à nous cacher la terre et le ciel que nous contemplions et pour lesquels nous souffrions. « Ce serait un crime de montrer les beaux côtés de la guerre... même s'il y en avait. » Ceux qui ont écrit cette infamie nous ont, autant qu'il dépendait d'eux, volé notre gloire et celle de nos morts. « Ces hommes entrevoyaient à quel point la guerre, aussi hideuse au moral qu'au physique .. avilit les grandes idées... Ils se rappelaient combien elle avait développé en eux et autour d'eux *tous les mauvais instincts, sans en excepter un seul...* » Ces vilenies, on les a fait apprendre aux enfants de nos écoles. Des maîtres les leur ont dictées et données pour l'image exacte de la guerre et des magnifiques âmes qui en portèrent le poids.

Il est juste qu'un *maître* dise à *ces enfants* que, si la guerre affermit quelques âmes en leur irrémédiable bassesse, elle en grandit d'autres, toutes celles, — elles étaient légion, — qui portaient un ferment de noblesse.

Celles-là, le creuset, au lieu de les avilir, les épura et les transfigura.

Cette « Vie des martyrs », dont ceux-là ne virent que l'horreur, la voici décrite, non pas à un bureau

de journal, mais dans la tranchée, par un de ceux qui en éprouvèrent en leur chair les tourments variés, l'instituteur Pierre Lamouroux.

III. — Les martyrs de la Somme.

19 octobre 1914. Bois de Maricourt.

Depuis quelques jours les nuits sont froides et humides. Un brouillard épais couvre la plaine, tombe insensiblement sur nos épaules, nous pénètre, nous glace. On ne voit pas à 3 mètres. Impression sinistre. L'ennemi est à 300 mètres.

25 octobre 1914. Cayeux-en-Santerre.

Superbe journée d'automne. Mon Dieu, comment se fait-il que les hommes soient assez fous pour se battre quand la nature est si belle? Les collines de Picardie, sous leur somptueuse couronne de bois aux riches couleurs, font oublier et rendent plus navrantes les ruines accumulées dans les malheureux villages que nous traversons...

Mon Dieu ayez pitié de vos malheureuses créatures et abrégez la terrible épreuve.

11 novembre 1914.

Nous revenons aux tranchées de Monchy à six heures du soir, par un vent terrible, si violent qu'il couvre complètement le bruit des balles et même du canon. On arrive aux tranchées par une nuit d'un noir d'encre. A sept heures, la pluie commence et tombe toute la nuit sans interruption. La tranchée est inondée. Nos abris menacent de s'écrouler; quelques-uns tombent déjà. On s'enfonce jusqu'à la cheville dans la boue épaisse et gluante.

Vendredi, 13 novembre 1914.

A onze heures, la pluie recommence battante et va tomber toute la journée et une partie de la nuit... Beaucoup de nos abris s'écroulent, menaçant d'asphyxier leurs locataires... La boue monte, monte... La tranchée n'est plus qu'un marécage profond où on enfonce jusqu'aux mollets.

Dimanche, 15.

Les éboulements battent leur plein et la boue monte toujours. Nous nageons dans le bourbier. *Lundi.* Il a plu toute la journée d'hier et il va pleuvoir toute la journée d'aujourd'hui. Un vent du nord glacé ne cesse de souffler, la pluie froide nous cingle sans discontinuer. Journée sinistre, nous sommes transis, perclus dans nos trous de terre.

Vendredi, 20 novembre 1914.

La plaine est blanche sous trois doigts de neige qui n'a pas fondu. Il a gelé cette nuit à pierre fendre, il gèle encore. Les toiles de tente sont aussi raides que les canons de nos fusils. Le cidre est un bloc de glace dans nos bidons, le pain et la viande durs comme du bois...

Mardi, 29 décembre 1914. Monchy-au-Bois.

Six heures du soir, nouveau départ pour la tranchée... Boyaux remplis d'eau, de boue, de vase et d'éboulements... Nous voici en panne, couchés dans les flaques d'eau sur la plaine, pendant plus d'une heure. Nous reprenons enfin notre lamentable odyssée, nous replongeons dans le boyau lugubre : bruit de chevaux qui pataugent à l'abreuvoir. L'eau mêlée de boue monte sans cesse, nous en avons d'abord jusqu'aux mollets, puis aux genoux, puis à la ceinture. On s'enlise dans la boue, on

s'empêtre dans la terre, on s'arrête à chaque instant pour porter secours à un camarade qui se noie. On fait ainsi, dans ce ruisseau de glaise liquide, 800 mètres en une heure. Vers huit heures nous arrivons à notre poste. Il y a plus de 80 centimètres d'eau dans la tranchée que nous devons occcuper en poste de repos! et 1m20 à 1m50 dans la tranchée de veille...

A une heure trente du matin, nous parvenons au poste du capitaine, où nous restons, dans un boyau étroit. Mes hommes sont demeurés plus de six heures dans l'eau, et maintenant il commence à geler ferme. La terre se couvre de poudre blanche. Nous avons beau battre la semelle avec énergie, nous sommes glacés sous nos capotes alourdies de terre et d'eau. Quelle terrible nuit!

Enfin, le jour! Il me manque une dizaine d'hommes, les uns égarés, les autres enlisés et qui n'ont pu être retirés de la vase que le matin.

Mercredi, 30.

La perspective de rester ici quatre jours est vraiment effrayante. Pas un abri et pas moyen d'en faire. A mesure qu'on travaille, cette terre molle s'éboule et tout est à refaire.

Jeudi, 31.

A onze heures trente du soir, vive fusillade à droite : c'est sûrement une attaque des Boches. Qu'allons-nous faire? Sur cent fusils, il n'y en a pas dix d'utilisables. Tous les autres sont pleins de terre. Les baïonnettes ellesmêmes auraient grand'peine à s'ajuster aux canons. Nous ne pouvons ni avancer, ni reculer, ni tirer. Nous faire tuer ou nous laisser prendre : telle est l'alternative. Heureusement, l'attaque ne se produit pas.

1er janvier 1915.

Lamentable jour de l'an. Sinistre fête... Il pleut, il fait

froid. L'eau ruisselle dans le boyau, la terre s'écroule sourdement dans la tranchée.

Nous sommes relevés vers sept heures... De l'eau jusqu'aux genoux, nous arrivons au moulin, puis à Hannescamp, éreintés, essoufflés.

Il nous reste 2 kilomètres. Alors c'est la débandade, la débâcle sur la route, par groupes de deux, trois, quatre. On s'en retourne bancals, boiteux, clochards. Quelle triste théorie! Je n'en peux plus. Je suis obligé de me débarrasser de mon équipement et de le donner à un de mes hommes, pour pouvoir achever ma route.

En passant devant le logement du commandant X... : fenêtre éclairée, salon chauffé, on entend le palpitement d'un piano... Nous passons fourbus, mourants de fatigue.

2 janvier

Au réveil, pieds enflés : congélation. Impossible de me lever. Plus de cent malades dans la compagnie.

3 janvier.

A l'infirmerie. Plusieurs sont évacués à fin d'amputation des extrémités. Pour moi : bain d'eau bouillante, friction à l'alcool, badigeonnage à l'acide picrique.

Du 4 au 9.

L'enflure diminue, mais je souffre terriblement. Picotements, élancements, brûlures, morsures, dents, aiguilles, scies, scalpels, effroyables nuits sans sommeil.

Nuit du 25 au 26 avril 1915. Tranchées de Fay.

Minuit 30. — Je dormais profondément. Philo m'appelle : « Mon adjudant, vite, vite! » Je sursaute. Explosion d'une mine sur notre gauche, suivie d'une fusillade nourrie. Une fumée âcre emplit la chambre. D'un

bond je suis dehors. L'air est empoisonné de gaz délétères. La fusillade crépite. Je me dis : Ils nous envoient des bombes asphyxiantes, tout à l'heure, l'attaque. Je crie : « Tout le monde sur le pont ! »

En moins de trois minutes, chacun est à son poste. A notre gauche, on se bat furieusement. Les Boches ont fait sauter une mine en avant la 15e compagnie et ont aussitôt occupé l'entonnoir. Ils sont armés de haches, de couteaux, de rasoirs... Furieuse contre-attaque de nos camarades de la 15e, qui se précipitent à la baïonnette, engagent un terrible corps à corps. Les Boches sont chassés ou tués sur place. Nous restons maîtres de l'entonnoir, qui est aussitôt mis en état de défense... A ce moment, trois obus français tombent, l'un devant nous, l'autre derrière, le troisième dans notre tranchée, faisant deux morts et quinze blessés. A l'arrivée de l'obus, je me retourne d'instinct. Je perçois une lueur rouge-sombre dans un entonnoir de terre soulevée. En même temps une explosion formidable me jette contre le parapet. Pendant trois secondes, j'ai l'impression d'un écrasement total. Je me secoue. Je ne suis qu'assourdi et légèrement blessé. Le sang jaillit de mes oreilles. Autour de moi des hommes à terre crient, gémissent, râlent... J'en conduis deux dans un boyau pour les mettre à l'abri, mais je ne peux pas, je n'ai pas le droit de m'occuper d'eux plus longtemps. Il faut que je retourne à mon poste. A la banquette de tir, sur une longueur de plus de 30 mètres, pas un homme ! Tous ont été tués ou blessés. Seul, ou à peu près, et par une protection vraiment miraculeuse dont je ne saurais assez remercier Dieu et la Sainte Vierge, j'ai échappé au massacre.

Lamouroux ne saurait être accusé d'avoir embelli la guerre.

Et la conclusion? D'autres ont conclu, après avoir complaisamment étalé sous nos yeux ce jardin des supplices où se mouvaient des spectres : « Qu'il n'y ait plus ni drapeaux ni patries! »

Voici la conclusion de l'adjudant Lamouroux :

10 décembre.

Pour la première fois, j'ai vu flotter au vent le drapeau de notre 43e colonial. Avec amour, avec respect je l'ai salué, confiant que Dieu nous donnera la force nécessaire pour le défendre jusqu'à la mort, pour ajouter un rayon de gloire à son passé.

Vendredi, 19 mars 1915.

Revue par le général de Castelnau. Il souffle un vent du nord glacé. Tout d'un coup, la neige! Nous attendons plus d'une heure sur le terrain. Nous sommes gelés.

Le général arrive enfin, et passe fort scrupuleusement la revue, voyant tous les hommes, en interrogeant beaucoup, examinant tout avec minutie, se faisant expliquer longuement. C'est un petit homme court, mais vif, alerte, aux yeux fins et profonds. Très sympathique. Il nous félicite de notre belle tenue sous les armes. Il veut, annonce-t-il, nous traiter comme Napoléon sa vieille garde. Il fera appel à nous quand il y aura un coup dur. *Nous sommes prêts, mon général!*

De tels soldats et de tels chefs expliquent le miracle de notre rachat, inintelligible à ceux qui ne virent dans le soldat qu'une brute ensevelie en sa souffrance, murée en sa chair douloureuse. A ces aveugles, l'âme du vrai chef, conducteur d'âmes, devait être encore plus cachée que celle du soldat.

Il fallait pour le succès de leur thèse que le soldat fût un mécanisme vide de toute pensée, et le chef une brute. Car la thèse était : la guerre n'est pas l'acceptation d'un devoir sacré, celui de défendre la terre menacée et l'esprit d'une race, elle ne fut entreprise que : « pour le plaisir de quelques meneurs ». « Les peuples entiers vont à la boucherie, rangés en troupeaux d'armées pour qu'une caste galonnée d'or écrive ses noms de princes dans l'histoire, pour que des gens dorés aussi, qui font partie de la même gradaille, brassent plus d'affaires. »

En voici un de cette « gradaille », et de la plus humble, un adjudant instituteur qui va nous révéler ce que peut contenir de noblesse et de magnificence l'un de ces chefs venus de la foule, comme la guerre en fit surgir de milliers.

IV. — Le Chef.

22 août 1914. Tranchées de la Somme.

Pas de tabac. J'ai la chance d'en avoir deux paquets, ce qui me permet de faire des heureux en offrant, de temps en temps, une cigarette ou une chique à mes grands enfants. Ces pauvres gens ont presque les larmes aux yeux en me remerciant de me priver ainsi pour eux.

Dimanche, 6 décembre.

Hier soir, une histoire abominable. Le soldat X... s'est rendu coupable d'un très grave manquement à la disci-

pline... Que faire? Cette nuit, je n'ai guère dormi. Toutes sortes de pensées m'assaillent, me torturent. Je suis inquiet, plein de scrupules. Cas de conscience : La vie de cet homme est entre mes mains. Effroyable responsabilité. Quel remords possible! Tout dépend du rapport que je vais faire. C'est le poteau, douze balles, ou bien une punition insignifiante. Je tremble. Cet homme a quarante et un ans, il a une femme, un enfant...

D'autre part... puis-je me rendre complice d'une telle faute qui, d'ailleurs, a eu quinze témoins; dissimuler les faits?

— Non, évidemment. — Mais le code militaire sera impitoyable. Serai-je, moi, insensible à la pitié, n'entendrai-je pas la voix de cet homme qui pleurait (quand j'ai fait procéder à son arrestation) en parlant de sa femme dont il voulait remettre la photographie à un camarade? Déjà le malheureux se doutait du sort qui, sans doute, lui était réservé. — Le code militaire, tu ne l'as pas fait; tu n'en es pas responsable, fais ton devoir, dis toute la vérité. — Mais Dieu nous commande la pitié, le pardon. — Je l'implore de tout mon cœur. Il veut la justice, lui aussi, et qu'on mette à l'écart la brebis galeuse pour éviter la contagion... Il y a ici une question de salut public. Je me résous douloureusement à dire la vérité, à faire mon devoir, suppliant Dieu d'inspirer mes actes et mes paroles.

Lundi.

J'ai vu le sergent X..., juge au conseil de guerre. Il m'a dit que l'affaire ne faisait pas de doute. *C'est la mort.* Mon Dieu, ayez pitié de lui.

Mardi.

Il y a hésitation pour l'article du code à appliquer. Si je laisse atténuer le rapport, le malheureux peut s'en tirer

avec deux à cinq ans de travaux publics, réparer sa faute, refaire sa vie.

Mercredi.

L'affaire s'arrange... On atténue... L'essentiel, si j'y consens, sera passé sous silence... Mais alors, il faut laisser dire que j'ai exagéré, me résigner à un blâme, à une punition. J'accepte...

Jeudi.

Tout se passe comme je prévoyais... J'ai laissé faire. J'avais souhaité, demandé à Dieu que le malheureux ne soit pas condamné à mort. Mes prières sont exaucées... Ce ne sera qu'une punition relativement légère... Peut-être, étant passé si près du poteau, le malheureux sera-t-il plus sage, plus raisonnable, plus soumis aux lois humaines et divines.

Mon Dieu, je vous remercie, de tout mon cœur, de m'avoir accordé la vie de cet homme que je vous avais demandée. Je vous prierai souvent pour lui afin que vous lui accordiez la grâce de redevenir un honnête homme, un bon chrétien. Plus que tout autre, il a besoin de nos prières et de votre grâce. J'accepte, moi, allègrement la punition qui m'a été infligée pour avoir consenti à son salut[1].

Mardi, 22 novembre 1915. Au repos.

Ce repos prolongé ne vaut rien pour le moral des hommes. Il se gâte... Depuis une dizaine de jours, cela va mal. L'oisiveté, le vin, la lassitude de huit mois de campagne et, il faut bien le dire, le manque de tact... d'esprit chrétien... l'égoïsme de plusieurs chefs en sont cause. Des mots de révolte, des allusions de revanche, grondent

1. « C'est par suite de cette affaire, où Lamouroux sauva la vie d'un soldat, que notre ami ne fut pas nommé officier. » Note de Z.

sourdement. Ces hommes si brillants à la revue de vendredi supporteront-ils encore quelques mois la rude discipline nécessaire ? J'ai des craintes sérieuses pour l'avenir... Mon Dieu, *aidez-moi.*

Voilà le chef que fut Lamouroux. Il se confond avec le chrétien.

Sentiment du devoir, dévouement à ses inférieurs, sérénité en face du danger, toutes ces qualités qui font le meneur d'hommes, Pierre les puisait dans une foi qui, peu à peu, avait envahi toute sa vie et en dirigeait les moindres actes. A chaque page de ces notes écrites au crayon, pour lui seul, quelques mots brefs, une élévation d'âme, une prière, viennent rappeler à quel foyer s'alimente sa vie intérieure.

Ce n'est pas que le *service des consciences* soit mieux organisé autour de lui que partout ailleurs. La « catégorie religieuse » demeure en marge des règlements. Des phrases comme celles-ci reviennent souvent dans le carnet :

Dimanche, 15 novembre.

Repos à Berles-au-Bois. Pas de messe. Les cantonnements sont consignés et moi aussi.

Dimanche, 6 décembre.

Saint-Amand... Service et corvées. Je ne peux même pas aller à la messe pour une fois où la chose eût été matériellement possible.

Dimanche, 13 décembre.

Tout une série de corvées... Encore une fois, impossible d'aller à la messe.

Heureusement, la grâce et la bonne volonté créent des suppléances.

Dieu, Lamouroux le trouve partout : en lui-même, en ses responsabilités de chef, en la lecture de l'*Imitation* et de l'*Évangile*, surtout dans la souffrance et le voisinage de la mort. L'espérance chrétienne est devenue la respiration de son âme.

Un cœur inférieur s'enlise dans la souffrance. L'écrivain, déjà cité et qu'il vaut mieux ne pas nommer, fait dire à des soldats réfugiés dans un poste de secours : « Moi, je ne crois pas en Dieu. Je sais qu'il n'existe pas, à cause de la souffrance. »

— « Moi, reprend un autre, je ne crois pas en Dieu à cause du froid. »

Un pareil langage est tout à fait intelligible en un homme pour qui rien n'existe que le « moi », et la jouissance animale de ce « moi », en un homme qui a écrit : « Il n'est pas vrai qu'on aime les hommes... »

« Personne n'a aimé, n'aime et n'aimera les hommes... »

« Je n'ai qu'un cri : Moi ! »

« Je crois en moi. »

Le chrétien croit aussi au Père des cieux en qui nous sommes tous frères, le chrétien croit au devoir, au Christ sacrifié et à la valeur rédemptrice de la souffrance.

Or, Lamouroux est chrétien. Voilà pourquoi son âme s'affermit, se spiritualise parmi des épreu-

ves où une humanité non dégrossie, captive en la cangue de ses instincts, s'épaissit encore et s'abandonne aux lâchetés de l'égoïsme.

Voici comment sent et parle ce chrétien :

V. — Le Chretien.

2 novembre 1914. Jour des Morts.

Devant et derrière nous, la plaine est couverte de cadavres français du 69e non inhumés. C'est une tristesse navrante en ce jour qui est le jour des morts ! Mon Dieu, ayez pitié de leurs âmes, donnez la consolation et le réconfort à ceux qu'ils laissent dans le deuil.

5 novembre 1914. Tranchées de Monchy,

Nous nous réveillons dans l'eau et dans la boue. Nous sommes crottés comme des barbets : capotes et pantalons couverts d'une épaisse couche de terre brune. De la terre partout : dans sa gamelle, dans son pain, dans son jus. On mange et on boit de la glaise.

Vers midi, nous observons la tranchée ennemie avec C... Tout à coup, une balle inattendue nous siffle aux oreilles, passe entre nos deux têtes. Quelques centimètres à gauche ou à droite. Dieu ne l'a pas voulu...

Dieu soit loué !

12 décembre.

Nous allons attaquer. Il s'agit d'emporter à la baïonnette une ligne de tranchées ennemies. Notre compagnie marche en tête. Le lieutenant qui m'annonce la nouvelle me demande si j'ai fait mon testament.

J'envisage les événements sans trop d'émotion.

Je sais parfaitement qu'il *n'adviendra de moi que ce que Dieu en aura décidé dans sa toute-puissance et sa toute-sagesse.* Je mets toute ma confiance en Lui, sûr qu'Il fera au mieux pour moi. Je le prie de ne jamais m'abandonner, de m'inspirer, de me soutenir. Avec son aide, sa protection, l'aide et la protection de Marie, que pourrais-je craindre?

30 janvier 1915.

Nouveau bombardement. Nous sommes encore une fois largement arrosés d'obus. Un d'eux tombe au milieu d'une chambre de repos occupée par treize territoriaux. Total : six tués et sept blessés. C'est un spectacle navrant et affreux que ce tas de corps humains écrasés, déchiquetés, ouverts... O mon Dieu, faites cesser, le plus tôt possible, l'abominable guerre... Seigneur, ayez pitié de vos créatures. Pardonnez-leur, Seigneur. Écoutez leurs souffrances.

27 juillet 1915.

Dans deux jours, je ferai, si Dieu le veut, force de voiles vers Camy... Mais...

Quatre heures du soir... La terre tremble. Nous nous jetons hors de nos cases. Un entonnoir de terre soulevée s'avance sur nous, puis s'abat. C'est la mine allemande qui vient de jouer. Toute la partie gauche de notre secteur est ensevelie. Quinze de nos sapeurs sont enterrés vivants dans une galerie... Les torpilles commencent à tomber ainsi qu'une épaisse et lourde pluie d'orage. Le canon gronde, se mêlant au bruit du tonnerre. Le téléphone est coupé. Les grosses bombes éclatent de tous côtés. Tout le monde est à son poste, muet, tranquille, sans un mot. Jamais je ne me suis senti autant de sang-froid. Au moment de l'explosion, je lisais l'*Imita- n de Jésus-Christ.*

*
* *

« *Jésus, admirable professeur de charité, dites-moi comment il faut vous aimer* »,

écrit Lamouroux, le jour du Vendredi-Saint 1914, en son carnet de retraite, et ne sachant quelle sera la réponse, il conclut :

« Je m'abandonne entièrement à la volonté de Dieu. »

Du jour de sa conversion, Lamouroux demeura fidèle à ce programme de vie chrétienne. Il fit confiance à Dieu, et « l'Admirable professeur de charité » le mena, d'ascension en ascension, jusqu'au chef-d'œuvre de la charité, le don total et consenti.

Le 3 octobre, Pierre tombait pour ne pas se relever ; l'*Imitation* et l'*Évangile* étaient dans sa poche. Une croix de pierre s'élève, tout près de la petite église de Camy, à l'ombre des grands noyers.

Cette croix, Lamouroux l'avait réclamée dans son testament et en avait dicté l'épitaphe :

PIERRE LAMOUROUX,
ADJUDANT AU 43e COLONIAL,
MORT AU CHAMP D'HONNEUR A GIVENCHY,
LE 3 OCTOBRE 1915, A L'AGE DE TRENTE-TROIS ANS.
PRIEZ POUR LUI !

Le corps ne repose pas là. Il est demeuré en l'immense ossuaire, mêlé à la poussière glorieuse de ces

milliers qui moururent comme Pierre pour le devoir.

Mais si l'espoir ne nous est pas laissé de retrouver sa dépouille mise en pièces par un obus, nous savons où retrouver son âme. Elle est au milieu de ceux qui travaillent à réaliser son grand rêve : celui de redonner une place au Christ en cette école d'où on le chassa, Lui qui enseignait le devoir, le sacrifice et l'amour des hommes ; au milieu de ces maîtres qui apprendront de Lui le respect, l'amour de ces petits de qui la France attend les vertus nécessaires à la fructification du sang des martyrs.

ALBERT BESSIÈRES.

Janvier 1920.

PREMIÈRE PARTIE

A TATONS

AMES NOUVELLES

I

LA PROMOTION DE L'ESPÉRANCE

« La *Revue de Paris* a publié les lettres d'un jeune instituteur de la classe 1914... Ces lettres intéressent à un double point de vue. D'abord, elles sont le témoignage d'une âme sans vulgarité, ensuite elles marquent une tendance assez remarquable vers le réalisme[1]. »

Un peu auparavant, M. Henry Bordeaux racontait sous le titre : *Jeunesse nouvelle*, l'histoire de deux jeunes gens de vingt ans, Camille Violand et René Decluy. Son livre en rappelle un autre. Entre *Jeunesse nouvelle* et *les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, d'Agathon[2], deux ans à peine se sont écoulés, dont une année de guerre, et déjà les fruits qu'on nous faisait attendre ont passé les promesses des fleurs. A propos du livre d'Agathon, M. H. Lavedan écrivait : « Vous verrez par quels chemins larges, tout droits ou détournés, mais qui menaient tous aux Romes éternelles, a passé le jeune homme de 1913, avant d'être en marche vers les buts que, par eux, toucheront leurs aînés. Ces pages vous montreront,

1. Voir l'*Opinion*, 8 janvier 1916 : Les lettres d'un instituteur, p. 33.
2. Pseudonyme de H. Massis et A. de Tarde.

tel qu'il est, *notre* jeune homme de demain, être de combat, de volonté, d'audace réfléchie, héros en perpétuelle puissance, patriote et surtout guerrier, idéaliste et positif, croyant et réaliste religieux, reprenant du service catholique, ne reculant plus, aux moments où il le faut, à appeler tout de même Dieu par son nom. »

Sur le tombeau de cette jeunesse, sans prévoir à quel point se réaliserait sa prophétie, M. Maurice Barrès annonçait qu'on écrirait deux mots : « *la Promotion de l'Espérance* ».

Si les auteurs de l'enquête sur les *Jeunes Gens d'aujourd'hui* avaient poussé leurs recherches vers des milieux jusque-là estimés réfractaires à ce mouvement de renaissance idéaliste, vers l'École primaire et ce qui en constitue l'élite : jeunes instituteurs de Paris, candidats au professorat des Écoles normales, ils y eussent découvert peut-être une confirmation imprévue à leurs conclusions.

Cette confirmation, d'aucuns la trouveront dans ces pages.

L'histoire d'un instituteur anarchisant, socialiste militant, anticlérical convaincu, ramené par une mystérieuse crise d'âme, à la veille de la guerre, au nationalisme intégral, à la foi d'un néophyte, tendre, ardente, tout entière tournée vers l'apostolat social et religieux, mort en héros en chargeant à la tête de sa section, l'*Évangile* et l'*Imitation de Jésus-Christ* dans la poche de sa vareuse, ce sera un chapitre nouveau à la mémoire de *la Promotion de l'Espérance*.

Et la valeur de ce singulier document s'accroît du témoignage parallèle de ce groupe d'instituteurs de Paris, dont les « Beaux Dimanches » s'écoulaient à Puteaux, auprès de Pierre Lamouroux, remplis, jusqu'à la nuit avancée, d'ardentes discussions sur la littérature, la pédagogie, la politique, la religion. Un journal : l'*Envol*; une revue de pédagogie : l'*Avenir de l'Enfant*, rédigée, polycopiée, tirée par les membres du cercle, furent l'écho éphémère de toute cette vie frémissante. Vers la même époque, un des amis de Pierre, Albert Thierry, publie dans les *Cahiers* de Charles Péguy de beaux essais : *L'Homme en proie aux enfants*, où se traduisent les communes préoccupations de ces jeunes maîtres et l'inquiétude de leurs âmes.

La plupart de ces amis de la première heure sont morts bravement, héroïquement. Tous n'avaient pas atteint la Terre Promise, ils l'avaient du moins pressentie, ils étaient sur le chemin des « Romes éternelles ».

II

UN INSTITUTEUR, PIERRE LAMOUROUX

Pierre Lamouroux naquit le 11 avril 1882, à Camy, petit village du Quercy.

En patois languedocien, « Camy » signifie chemin; le village d'une centaine de feux n'est que cela : une ligne de maisons sur le chemin. Encore le chemin a-t-il empiété sur les maisons, prenant pour lui

le meilleur de l'étroite vallée, les rejetant contre la colline où elles s'accrochent, s'enfoncent par les caves creusées dans la terre et le roc. Quelques mètres plus bas, le Lot, dont les brusques inondations viennent laver la route, arracher aux maisons un pan de muraille.

L'emplacement de l'église n'avait pas été prévu. On est tenté d'en bénir la Providence. Dans la prairie brusquement élargie, à la sortie du village, l'église a pu prendre tout le terrain qu'il lui fallait. Elle est seule, entourée du peuple de ses morts. Les grands noyers aux bras noueux creusés de cavernes, quelques ormeaux séculaires élargissent leur ramure au-dessus des tombes. La rivière monte quelquefois jusqu'au porche, mais l'église est solide et protège les morts.

La maison où naquit Pierre Lamouroux, une des dernières avant l'église, a un portail en fer donnant sur la cour, et une vigne vierge suspend ses festons aux fenêtres. Le jardin surélevé est étroit, une fontaine y coule. En bas, dans la vallée large d'une centaine de mètres, le tabac et le blé poussent bien sur le terrain d'alluvion, mais la vigne végète, dévorée par les parasites aux noms divers. Le vin du coteau, en revanche, est généreux et prend, en vieillissant, des reflets de rubis. Au delà des murailles de pierres sèches qui entourent les vignes, l'immense friche du causse appartient aux troupeaux de chèvres qui vont broutant l'herbe rare, les lavandes brûlées, s'accrochent aux branches tordues des figuiers sauvages, aux souches difformes des vignes abandonnées.

L'horizon est étroit, mais plein d'une vie singulièrement ardente, comme condensée entre les parois abruptes des collines rocheuses où ruissellent d'en haut des cascades de lumière. Pays tout en heurts et en contrastes, traversé de brusques tempêtes glacées, épanouissant sous l'ardent soleil, où mûrissent les chasselas, les lèvres pourpres, éclatées des fruits du grenadier.

Terre de paysans tenaces, remueurs d'un sol où l'humus abonde moins que la pierre, pourtant impatients, impétueux, car cette terre dure est généreuse, capricieuse aussi. Aucune récolte n'est aléatoire comme celle de la vigne. Et le même contraste se retrouve tout en haut, à la galerie des Illustres, où voisinent la grâce abandonnée de Clément Marot et du général Marbot, le labeur austère des Champollion, l'impétueux Murat et le patient Canrobert.

A 2 kilomètres en aval de Camy, c'est Prayssac, patrie du maréchal Bessières, duc d'Istrie; 2 kilomètres en amont, Luzech avec son isthme que dominent une tour sarrasine, les larges ruines d'un *Castrum* gaulois, les substructions d'un *Oppidum* romain ; Luzech, l' « Uxellodunum » présumé des Commentaires de César, où l'indépendance gauloise trouva en Lucterius son dernier défenseur.

Un peu plus loin, Saint-Vincent-Rive-d'Olt — quelques centaines de toits rouges, dégringolant sans ordre jusqu'au ruisseau où chantent les moulins, jusqu'à la rivière semée d'îles et d'îlots où les couleuvres dorment au soleil — Saint-Vincent, la vision d'un vol de perdrix rouges s'éparpillant par

les noyers et les vignes. En face de Camy, de l'autre côté de l'eau, Albas dresse ses maisons massives, bâties dans le roc, identifiant leurs épaisses murailles avec l'éperon calcaire taillé à pic sur le Lot. Cette image de vigueur brusque, un peu courte et arrêtée en son élan, hantait peut-être la pensée de Gustave Guiches quand il écrivait : *Vouloir*.

III

LES ORIGINES

Toute cette poésie des choses, Pierre Lamouroux, qui avait une âme de poète, la savoura. A Paris, les poètes et les prosateurs de son cercle le choisissaient volontiers pour censeur.

Nous avions joué ensemble aux maisons de sable sur l'étroite grève du Lot, dressé des pièges aux grives parmi les genièvres et les sorbiers des Roques, où était la ferme du grand-père, lorsqu'il fallut se séparer.

Pierre partit, accompagnant son père, préposé aux literies militaires. Je ne le revis plus qu'aux vacances qu'il venait passer à Camy ou sur le causse des Roques.

A neuf ans, il commençait ses études au lycée Janson-de-Sailly. C'était alors un blondin très doux, un peu timide, avec deux grands yeux d'un bleu clair. De l'éducation paternelle, à la fois tendre et vigoureuse, il tenait déjà les deux qualités maî-

tresses qui resteront les notes de son caractère : une absolue loyauté, une fidélité chevaleresque. Puis, ce fut, pendant dix ans, une course à peu près ininterrompue, au hasard des garnisons auxquelles était attaché M. Lamouroux : deux ans au lycée de Tulle, deux ans au lycée de Cahors, trois ans au lycée Buffon.

Tous ces déplacements, s'ils élargissaient l'esprit de Pierre en multipliant les contacts, ne favorisaient guère la préparation des programmes. En 1896, sur des conseils amis, il abandonnait les études classiques, entrait à Colbert, puis à Chaptal, où il passait avec distinction les examens du brevet supérieur et du baccalauréat moderne.

Sa première communion, faite au lycée de Cahors, avait été un événement sans grande importance comme sans lendemain.

En 1904, il était nommé instituteur auxiliaire à Paris. Après quelques stages dans les écoles du dix-septième arrondissement, puis à Nanterre, à Courbevoie, P. Lamouroux subissait avec succès, en 1912, les épreuves du professorat des Écoles normales et entrait à Rollin comme instituteur délégué.

En 1901, je partais pour l'exil. Nos relations, après s'être espacées, cessèrent tout à fait. Je m'expliquais trop son silence. Avec son impétuosité, sa générosité encore peu avertie, Pierre s'était jeté tête baissée dans le mouvement syndicaliste révolutionnaire qui battait son plein dans les écoles. En 1903, une lettre, reçue à Jersey, me mit un peu au courant du chemin parcouru.

Au milieu de protestations d'amitié, il m'exposait

sa nouvelle foi avec l'enthousiasme d'un néophyte. Tout le *credo* socialiste et cégétiste interprété par un mystique : l'apologie de la cité anarchique, de l'union libre, de la solidarité maçonnique, bref, toute la littérature de Jaurès, d'Hervé, de Jean Grave. Avec cela, un pareil enthousiasme pour la jeune littérature décadente, des citations de Verlaine, un dithyrambe sur Mallarmé et la poésie symboliste. Le tout dit en une langue ferme, vigoureuse, nette, avec des vues d'un bon sens très averti sur le « mal romantique », sur Victor Hugo, en mémoire duquel je lui avais envoyé quelques fleurs d'ajonc cueillies à la « Bouche-d'Ombre ».

Par-dessus tout, un accent de loyauté évidente, d'absolue sincérité et aussi, exprimée en termes voilés, une souffrance intime qui hésitait à s'avouer.

La lecture des dernières œuvres de Verlaine, un vieux fonds de foi, hérité des générations de paysans croyants endormis dans les cimetières des Roques et de Camy, un peu de cette inquiétude religieuse alors diffuse parmi ces jeunes élites dont il suivait avec curiosité les démarches intellectuelles, le premier contact avec les difficultés de l'enseignement, l'insuccès constaté des morales laïques auprès des gavroches de Paris dont on lui confiait le difficile dressage, la conscience très vive des responsabilités assumées par l'éducateur : tout cela, et la grâce intérieure donnée à toute âme droite, avait créé en lui une nostalgie de la foi.

Une seconde lettre, datée de 1904, traduisait avec un peu plus de netteté cet état de souffrance.

Une leçon de choses avait été donnée au jeune

instituteur. Un fait très mince en apparence, — mais est-il de menus faits en matière de conscience? — un menu fait d'expérience pédagogique, fut comme la branche morte tombée dans le lit d'un ruisseau, et autour de laquelle les mille débris qu'entraîne le courant viendront former barrage, et finalement détourner le cours des eaux.

Quelques années plus tard, Pierre me racontait l'incident, comme nous nous promenions sous les platanes de la place Saint-François-Xavier, à Paris :

— J'avais surpris un gamin de la classe commettant une vilaine action.

Je prends ma voix la plus grave pour le réprimander :

— Mon ami, on ne fait pas ça.

Lui, me regarde de ses yeux gris, sans la moindre gêne.

— Et pourquoi, M'sieu?

— Parce que c'est défendu.

— Et par qui?

J'hésitai, abasourdi; au fait, par qui? Mais il ne fallait pas avoir le dessous. Je fronçai les sourcils :

— Par qui?... par moi.

Je me retournai, tandis que le gavroche murmurait à son voisin :

— Qu'est-ce que ça me fait? C'pion!

Je songeai à partir de ce fait pour une leçon de catéchisme moral, laïque. Je possédais toutes les théories de nos manuels les plus récents : hygiène, respect de soi, solidarité. Par avance, je vis mes gaillards ouvrir des yeux immenses, puis éclater de rire. Jamais je n'avais senti aussi doulou-

reusement la pauvreté, la sottise, la niaiserie de tout ce catéchisme auquel ses auteurs ne croyaient d'ailleurs pas plus que moi. Mais il fallait avoir l'air de faire quelque chose. Avouer tout de suite, comme certains hauts mandarins de l'enseignement primaire ou supérieur, que nous ne savions pas, que le bien et le mal étaient pour nous des mots vides de sens, qu'il existait, tout au plus, des actes *utiles* ou jugés tels par la majorité des consciences, et des actes *nuisibles* que la société réprouvait au nom de ses intérêts; avouer cela devant nos gamins d'esprit très éveillé, autant eût valu les nourrir au trois-six. Puis, surtout, les parents n'auraient pas manqué de protester, de crier au scandale. A tout prix, il fallait sauver le mot fétiche : ceci est *défendu*. Oui, mais pourquoi et par qui? N'y avait-il pas, dans la réplique de mon gamin, plus de philosophie que dans mainte docte dissertation de Léon Bourgeois, de Durkheim, de Lévy-Brühl, de Belot, d'Albert Bayet? Pour conclure, je levai mon doigt d'un air menaçant.

— Si je te repince!

Et si je ne le pinçais plus?

C'était donc là, réduite à ses proportions réelles, cette vocation d'éducateur, dont je m'étais fait un si bel idéal. Faire naître la peur du gendarme ou du pensum, me transformer moi-même en gendarme ou en vulgaire « pion ». C'était moins beau qu'un métier de policier, car ce dernier généralement croit à la loi; et je n'y croyais pas.

IV

L'ÉPREUVE

La lettre dont j'ai parlé avait sans doute été écrite sous le coup de ces premières désillusions, sur lesquelles, d'ailleurs, il se taisait. A cette souffrance, une autre venait s'ajouter : Pierre se trouvait seul.

Les amis dont il avait su s'entourer à Chaptal, et qui avaient collaboré à la fondation de l'*Envol*, n'étaient plus là. Les instituteurs, jeunes et vieux, avec qui il vivait, ne partageaient presque aucune de ses préoccupations d'éducateur. L'art, la littérature, la pédagogie, la morale les laissaient passablement indifférents. Les meilleurs se contentaient de faire leur métier avec exactitude, de distribuer, moyennant salaire, des leçons de géographie, d'orthographe et de calcul. Pierre étouffait. Plusieurs années après, il gardait le souvenir amer de cette solitude.

Je ne fus pas peu étonné, dans cette conversation tenue devant l'église Saint-François-Xavier, d'entendre tomber de ses lèvres ce jugement péremptoire : « Ce sont des *primaires*. J'aimerais mieux la conversation d'un laboureur. Lui, du moins, n'a pas été déformé et, en cherchant bien, on retrouverait quelque chose de grand au fond de sa conscience, des préoccupations supérieures. Il serait lui-même et non un pur memento. »

Il fallait combler cette solitude. Je rappelai à Pierre qu'il y avait Dieu, la prière, par laquelle on converse avec Dieu.

— La prière suppose la foi, me répondit-il, et je ne l'ai pas.

J'insistai. Avait-il la certitude de la non-existence de Dieu? Non. Il était donc raisonnable de tenter un appel de ce côté par une prière, même conditionnelle.

Il existe deux moyens de savoir s'il y a quelqu'un dans une maison. Se livrer à l'induction, partir des signes extérieurs, des mille caractéristiques par où une maison habitée se distingue d'une maison déserte. Puis, un procédé plus rapide et plus sûr, celui de l'action directe : appeler, frapper, insister pour obtenir une réponse. Et la réponse ne se fera pas attendre, quand il s'agit de Dieu, si l'âme qui appelle est parfaitement droite, si elle commence par pratiquer la vérité qui lui est connue.

Je tirais de là une seconde conclusion. Je disais à Pierre :

— La philosophie matérialiste et athée que tu as embrassée ne te donne pas la paix. C'est donc que tu n'es pas arrivé sur ce point à la certitude. Je demande à ta loyauté de ne pas l'enseigner à tes enfants comme certaine, de ne pas troubler leur foi, puisque, aussi bien, tu n'as rien de définitif à leur offrir en échange.

Il me fit cette promesse. Mais il ne devait se rendre que neuf ans plus tard à mes arguments sur la prière.

Malgré tout, le détail des années écoulées depuis notre séparation m'échappait. Une lettre d'un ami de Pierre, M. R..., apporte d'intéressants détails sur cette période difficile :

J'ai connu Pierre Lamouroux vers 1898, et nous allions suivre quelque temps une route commune. Auprès de lui se retrouvaient souvent des amis : Thierry, Marié, d'autres camarades de classe, tous candidats à Saint-Cloud, au professorat des Écoles normales. C'est alors, dans l'évolution de Pierre, ce que les Allemands appellent « Flegeljahre », les *années flagellaires*, les années de turbulence juvénile, les audaces, les témérités, les bouillantes ardeurs, accrues par contagion, sous l'empire des effervescences de la période dreyfusarde.

Il y eut dans la vie de notre ami une période d'anarchie.

Nos réunions étaient mouvementées. Elles se tenaient dans un café de la rue Cardinal et groupaient des éléments nombreux, disparates, venus presque en totalité de Chaptal. Plus timoré que Pierre, je ne le suivais pas jusqu'au bout de ses déductions. Il discutait avec robustesse et âpreté. Nous sommes rarement tombés d'accord.

Malgré tout, nous nous aimions beaucoup, et cela dès le début. J'aimais en lui, à l'origine, son enjouement, sa verve, sa pétulance, qui étaient pour moi signe d'indépendance, de vitalité, une protestation heureuse contre la routine de nos milieux scolaires. Ces allures attirèrent sur nous les rigueurs administratives. Ce fut malgré tout, notre grande et belle époque de jeunesse. En plus des réunions au café de la rue Cardinal, nous nous retrouvions tous les dimanches, chez Pierre, à l'usine de Puteaux que dirigeait son père. Ces réunions périodiques portaient pour nous le nom de « Puteaux ».

Elles nous furent vraiment des moments délicieux, consacrés presque exclusivement à des lectures ou à des causeries. Pierre faisait une grande consommation de livres. C'est le temps où nous découvrîmes ensemble la poésie symboliste. Un certain goût de l'ésotérisme, une recherche de l'absolu qui se répétait dans tout ce qu'il entreprenait, jetaient alors notre ami dans une admiration sincère pour les plus abscons de nos poètes : Mallarmé, que nous déchiffrions religieusement; René Ghil, que Marié savait illuminer de ses gloses. Brusquement, sonna pour nous l'heure des séparations. Le service militaire nous dispersa.

Toutes les tentatives que nous fîmes plus tard en vue de retrouver la constance et l'enthousiasme des « Puteaux » nous prouvèrent par l'échec que ces temps étaient révolus.

D'ailleurs Pierre devait, presque aussitôt après son retour du régiment, modifier en tout et pour tout sa vie. Il se maria, se rangea, devint l'homme du devoir strict, de haute conscience, l'âme noble et sans détour qu'il n'a jamais cessé d'être depuis, qu'il a été sans aucune défaillance. Ce que fut depuis cette époque sa vraie vie intellectuelle et morale, nous ne l'avons connu que fort peu et fort mal. Nous étions des amis de trop longue date pour qu'il nous vînt à l'esprit d'être tout soudain autre chose : des confidents. Nous ne fûmes donc, Aussière et moi, jamais bien exactement au courant de ce qui se passait dans son esprit.

Nous n'avions point suivi son évolution. Sur la route entreprise par lui, nous restions loin en arrière.

V

LA RÉVÉLATION DE LA DISCIPLINE

En 1905, P. Lamouroux accomplissait son année de service militaire au 119e régiment d'infanterie, à Lisieux, et faisait un stage de huit mois au peloton des dispensés. Lecteur assidu de Jean Grave, pacifiste militant, il accepta l'inévitable pensum en s'efforçant de considérer les exercices de la caserne comme un sport utile au développement des muscles.

Deux ans plus tard, il résumait ses impressions de caserne dans une lettre à son ami N. .[1].

« Je connais ces longues journées, ces interminables semaines d'abrutissement à ne rien faire. Je me souviens avec un peu de tristesse de ces moments que je noyais à Lisieux, il y a deux ans, dans la fumée interminable des pipes éternellement rebourrées et dans d'innombrables pots de cidre. Oh ! le morne embêtement de ces heures qui ne passent pas et où on est sans courage, sans désir et sans pensée !

« Mais courage ! ami voilà la délivrance toute proche.

« A peine quelques semaines et vous serez hors de cette vie de caserne qui devient stupide — dès qu'elle est inoccupée.

1. Elève de Chaptal, instituteur à Paris, membre des « Puteaux »; son témoignage sera fréquemment invoqué, sous cette initiale, N...
La deuxième partie de ce travail nous fera assister à sa propre évolution intégrale sous la direction de Lamouroux. Cette évolution ne trouvera son achèvement dans la foi qu'au lendemain de la mort de Pierre.

« Vous allez reprendre vos chères occupations, vos bonnes lectures, et retrouver à l'existence, j'en suis sûr, une saveur que vous vous plaisiez à lui dénier avant d'aller au régiment. Vous souvenez-vous, ami, de nos discussions sur le sens de la vie, le bonheur, la nécessité de l'action, le pessimisme, etc... Eh bien, nous les repren drons à la rentrée.

« En attendant, il faut vous secouer le plus possible, réagir de toutes vos forces et vous crier sans cesse que vous ne voulez pas vous laisser encroûter. D'ailleurs, soyez sans crainte; la caserne est un passage, quelquefois un peu déprimant, mais ce n'est qu'un passage.

« Vous avais-je déjà signalé l'admirable *Jean-Christophe* de Romain Rolland? Nous en recauserons. »

Malgré ces ombres, P. Lamouroux sut voir à la caserne autre chose qu'une école d'abrutissement. Il eut d'ailleurs la bonne chance d'être mis sous les ordres d'un officier pour qui le métier militaire était plus qu'une école de dressage. La conception que Pierre s'était faite de l'éducateur éveilleur d'âmes, il la retrouva dans cet officier.

On causa, on s'expliqua, on discuta. Peu à peu l'antimilitarisme du jeune instituteur devint moins affirmatif. Si Jean Grave, Romain Rolland, Jean Jaurès demeuraient les maîtres de sa pensée, une rééducation s'était lentement opérée en lui dans l'ordre du sentiment. Le résultat pratique fut que, l'année terminée, Pierre briguait les galons d'officier de réserve et accomplissait régulièrement ses périodes d'instruction.

Comme je m'en étonnais, écrit encore N..., il m'affirmait sa foi patriotique. Il ne s'était donc pas laissé pre

dre entièrement — comme moi — aux utopies anarchistes, et bien qu'il mît en bonne place dans sa bibliothèque les œuvres des écrivains pacifistes, son bon sens l'avait empêché de suivre leurs doctrines en tous points.

Suit le récit d'un petit fait, où l'on voit Pierre concevoir pour la première fois le sens et la valeur de la discipline militaire :

Au peloton des dispensés, Pierre eut affaire à un sergent, vieux rengagé, rude et bourru, type du militaire de métier, ne connaissant que son service. Ce sergent eut au début maille à partir avec Pierre et ses amis, qui n'admettaient guère ces procédés.

Une explication eut lieu, loyalement. Le sous-officier reconnut qu'il avait affaire à des jeunes gens qu'on pouvait commander d'une façon un peu plus large que des conscrits ordinaires.

Mais Pierre, lui aussi, fut profondément impressionné par la droiture de cette âme de soldat, par ce respect absolu de la discipline, et lorsque, libéré, il sut que son ancien sergent était en garnison à Courbevoie, il s'empressa d'aller lui serrer la main. On s'expliqua à nouveau en toute cordialité. Je crois bien que c'est là que notre ami conçut pour la première fois qu'il y avait dans l'obéissance volontaire une vraie beauté.

VI

LE CÉNACLE

Cette année de service s'achevait donc sur une réconciliation partielle avec les notions d'ordre, de discipline, de patrie. Une autre réconciliation va,

peu à peu, s'opérer : celle de l'âme avec les disciplines supérieures de la foi, mais par un chemin opposé, celui de la souffrance, des désillusions multipliées. Pourtant, l'année 1906 allait apporter quelque relâche, le réconfort d'une amitié.

Je cède de nouveau la parole à N...

Voici la lettre qu'il m'écrit des tranchées :

Donc, au début de 1906, Pierre fut nommé instituteur dans un faubourg de Paris, à C... J'étais « de service » dans la cour lorsqu'il arriva et c'est moi qui le reçus. Ce fut le coup de foudre. Immédiatement, sans presque nous être parlé, nous nous sentîmes en sympathie. Au point que, le soir même, nous quittions l'école ensemble pour ne nous séparer que le lendemain matin en y revenant, *n'ayant pas dormi.*

J'étais, en ce moment, frais émoulu de l'École normale, où j'avais été le type du bon élève docile et incurieux. Mon premier éveil personnel datait de l'année précédente que j'avais passée au collège Chaptal, et où, sous la direction des anciens maîtres de Pierre, j'avais commencé à prendre le goût des « idées générales » et aussi de la phraséologie républicaine, rationaliste, qui devait longtemps constituer pour moi un dogme intangible.

Ce sont ces points de contact que nous avons d'abord confirmés. Mais Pierre, moins novice que moi, avait déjà commencé sa libération des doctrines scolaires. Littérairement d'abord. Et j'assisterai toujours, en pensée, à ce plaidoyer enflammé — qui occupa toute la nuit — en faveur de la poésie symboliste que j'ignorais. Ses développements s'accompagnaient de lectures de Verlaine, Laforgue, Mallarmé. Pierre lisait ses poètes favoris avec une telle intonation que sa diction même était un commentaire. Tels vers particulièrement obscurs donnaient

toute liberté d'interprétation à son imagination ardente, et c'était alors vraiment lui le poète.

Il avait contribué au collège Chaptal, avec quelques amis — dont un, mort prématurément, eut une âme délicate de poète, Nazziroli (pseudonyme : Louis Nazzi) — à la fondation d'une petite revue qui n'eut guère d'autres lecteurs que ses collaborateurs. Mais elle était empreinte de la soif d'idéal qu'ils avaient exprimée en son titre : *l'Envol.*

L'Envol eut le sort de presque toutes les entreprises de Lamouroux. Il échoua. Le désintéressement pur ne mène à rien de matériel. Mais peu importait à notre ami. Il prenait son parti de l'insuccès, et entreprenait autre chose, après un regard rétrospectif de regret.

Il n'accusait personne et ne désespérait jamais de mieux faire. Il faisait son effort pour introduire un peu de lumière dans la maison, et cela lui suffisait.

Ces insuccès, presque toujours attachés à l'œuvre des précurseurs, au lieu de l'arrêter, de le briser, le poussaient en avant sur son chemin. Et à force d'aller, il trouva la foi et le martyre.

Pendant toute l'année 1906, Pierre continue auprès de N... son rôle d'initiateur.

L'année se passa à parfaire notre connaissance : Longs entretiens le soir chez Pierre, en face d'une bouteille de vin de Camy. Lectures, examen de reproductions artistiques. C'est le moment où il m'apprit à goûter Rembrandt, Rodin, Constantin Meunier. Il était peu question de notre métier. Placés tous deux sous la direction d'un homme autoritaire, et que nous jugions alors tout à fait « vieux jeu », nous n'entamions guère ce chapitre que pour dauer le « patron ».

VII

SOLITUDE

Au mois d'octobre 1907, l'ami de Pierre partait à son tour pour le service militaire et Lamouroux quittait Paris pour X... Après un répit d'une année, l'épreuve de la solitude recommençait. Au mois d'avril, il écrivait à N..., lui faisant la description, à l'eau-forte, pour ne rien dire de plus, du désert moral où il était tombé.

« Je suis toujours à X... Hélas ! Trois fois hélas ! Et j'en ai gros sur le cœur à ce sujet. J'en ai plus long qu'il n'en pourrait tenir dans un drame en cinq actes, comme dit quelque part mon poète aimé, Jules Laforgue. Quelle boîte ! mon pauvre ami. Mais je ne veux pas, par des lamentations inutiles et hors de saison, vous rappeler tous les dégoûts du métier d'instituteur par les temps où nous vivons.

« Sachez que j'ai pour directeur M. Z..., dont la lamentable réputation s'étend à plusieurs lieues à la ronde. C'est tout ce que vous pouvez imaginer de plus tâtillon, de plus paperassier, de plus autoritaire, de plus vaniteux, de plus exigeant sur tous les chapitres, de plus insolent, de plus mufle... Et il faut le subir. Et j'ai trouvé là-bas des collègues bien dressés, incapables d'une protestation, et seul contre tous j'ai préféré ne rien dire, pour pouvoir sortir plus tôt de ce bagne.

« Avec cela, 128 francs par mois, leçons supplémentaires, classe de garde tous les soirs, d'où impossibilité de

travailler pour moi et de préparer le moindre examen. C'est gai ! Heureusement *j'aime le métier* malgré tout, et c'est cela qui m'a sauvé. »

En juillet, l'énervement des débuts est un peu tombé, les jugements de M. Lamouroux deviennent plus modérés et aussi, j'imagine, plus équitables.

« Je lis peu de choses nouvelles — à part *Jean-Christophe* — mais beaucoup de vieilles : Brantôme, Cervantès, Rabelais.

« Vous me demandez, cher ami, des nouvelles scolaires, j'ose à peine vous en donner. Les collègues sont aimables, mais bien pâteux au point de vue intellectuel. La question des syndicats de fonctionnaires les laisse plus honteusement indifférents que le légendaire soliveau. Pour les émouvoir, il faudrait un cataclysme géologique, ou que la commune cessât de payer les indemnités de résidence. »

VIII

L'ÉVEIL POLITIQUE

En 1908, l'horizon s'éclaircit. L'ami de Pierre est rentré du service militaire. Il est nommé instituteur à Paris. Bien que M. Lamouroux soit toujours dans sa « boîte » de X..., il peut venir une ou plusieurs fois par semaine à Puteaux, où son père dirige une usine de blanchisserie. Les deux amis se retrouvent là et se consolent de leur mutuelle infortune.

Je suis moi-même, écrit N..., tombé dans une école sans discipline, avec un vieux directeur hémiplégique

qui attend sa retraite, au milieu de collègues de passage et d'élèves dévergondés sur lesquels seule la poigne a quelque prise, et encore! Nous sommes tous deux dégoûtés et ne désirons qu'une chose : sortir du métier. Le moyen est tout indiqué, préparer le professorat des Écoles normales. Nous nous mettons au travail. Sur ces entrefaites, je suis nommé dans une autre école, d'où séparation et interruption de nos travaux.

Dans mon nouveau poste, je trouve un vieux collègue d'une rare conscience professionnelle, qui m'en impose. Son étroitesse de vues même, alliée à une brutale franchise, me montre qu'il y a quelque chose à tirer de notre humble métier. J'en parle à Pierre. Notre horizon s'éclaire un peu. Puis, voici venir un autre motif de dérogation à nos résolutions du début de l'année.

Les élections générales de 1908 amènent, comme candidat de notre circonscription, un de nos anciens professeurs de Chaptal, W..., radical-socialiste. Ce professeur avait eu sur nous une grosse influence par sa façon d'interpréter l'histoire à grands traits, par son amour des idées générales, du systématique. Méthode dont nous avons depuis reconnu l'arbitraire et aussi, hélas! les dangers. Je fis campagne contre mon ancien maître en faveur du candidat socialiste.

Je reprochai à Pierre de ne pas m'imiter, de faire campagne pour W..., qui m'était d'ailleurs aussi sympatique qu'à lui. Mais j'estimais que la sympathie n'avait rien à voir avec la politique. Puisqu'il se disait socialiste, Lamouroux devait, par « discipline de parti », voter pour un candidat « du parti ». Mais déjà Pierre, tout en conservant ses préférences théoriques, mettait au-dessus des partis les compétences personnelles, et il avait raison. Il faisait prévaloir le réel sur l'imaginaire, l'intérêt national sur l'idéologie. Je ne comprenais pas. Je restai persuadé qu'il avait tort.

IX

L'OFFICE DE PÉDAGOGIE

L'année 1909 devait être pour Lamouroux comme un point culminant, une ligne de partage des eaux. Au contact d'amis choisis, sa vie intellectuelle va s'affiner. Avec eux, il essayera de dégager une philosophie de l'école, d'éclaircir le rôle que la troisième République a confié à ses instituteurs. Ce rôle, lui, le rêve grand, pénétré d'idéalisme, créateur de caractères, éloigné des mesquineries qui ont trop souvent transformé l'instituteur en un vulgaire agent de combinaisons politiques.

La tentative échouera. Il se tournera alors vers une autre conception de l'État, vers les théories de *l'Action française*. Déjà sa conception de la politique, du devoir civique, l'orientent insensiblement vers cette solution.

A la fin de l'année scolaire 1908, écrit son ami, Pierre quittait son exil de X... pour revenir à Paris, où il se trouva sous la direction intelligente d'un collègue que nous avions connu adjoint. Comme moi, il reprit goût au métier et, en 1909, lui et nos amis, nous jetions les bases d'une *Société pédagogique*. Avec nous, travaillaient Marié, Vié, etc. Mais Pierre fut l'âme de cet *Office de pédagogie pratique*. Vié, d'esprit plus positif, jouait un rôle de régulateur. Notre but était de nous détacher ; l'esprit étroitement matériel, des associations corpora- ves existantes. Nous voulions aider, par une collabora-

tion fraternelle, qui ne serait que la mise en œuvre de nos causeries amicales, nos collègues, soucieux comme nous du devoir professionnel pleinement accompli. Sans l'esprit positif de Vié, nous aurions supprimé toute formalité de consécration officielle, tout budget, toute cotisation, ne mettant comme condition d'admission que l'assiduité aux réunions. Hélas! Pierre, dans sa générosité et son désintéressement innés, ne comprenait pas — l'a-t-il jamais compris? — que l'on ne fréquente une société que si elle est patentée, *patronnée*. Pourtant, dès le début, nous nous attelâmes à la besogne avec courage, ayant la patience d'écrire, au polycopiste, le long numéro du *Bulletin mensuel* dont nous étions rédacteurs, imprimeurs, convoyeurs.

Mme Lamouroux mettait les buvards sur les pages fraîches, et nous éprouvions une joie d'enfant à constater que le tirage était bon.

Pierre avait cherché à notre petite revue un titre significatif. Nous étions fiers alors de *l'Avenir de l'enfant*. Grâce à une active propagande dans notre entourage respectif, nous avions recruté un petit noyau d'adhérents.

C'est dans cette période que nous avons connu Paul Robin, l'ancien directeur de Cempuis, partisan de la coéducation, mais devenu vieux, ramenant tout progrès au succès des doctrines malthusiennes. Nous le laissions parler, nous estimant payés par les prélèvements qu'il nous autorisait à faire dans sa bibliothèque. Et puis, ce vieil hors la loi, ayant gardé toute son indépendance anarchique, tout son mépris pour les règles et les préoccupations matérielles, était pour nous comme un maître spirituel, dont nous étions fiers d'avoir la confiance. Pourtant, lui aussi voulait nous faire dévier au profit de sa marotte, nous l'avons vu depuis.

On jugea bon de solliciter pour le Cercle et la Revue,

une approbation officielle. Ce fut notre perte. Je vois encore la mine désolée de Pierre lorsque M. Devinat, directeur de l'École normale, à qui nous étions allés confier nos projets, déclara, après nous avoir écoutés : « Vous êtes des enfants ! Vous ne dépasserez pas cinquante adhérents. » Il allait avoir partiellement raison[1].

X

LES « PUTEAUX »

En attendant d'assister à l'effondrement du nouvel édifice, le moment est venu de pénétrer à l'intérieur du sanctuaire. Le mot ne paraîtra peut-être ni trop ambitieux ni trop déplacé, quand on aura vu quelle flamme presque religieuse brûlait le cœur des jeunes maîtres qui s'y réunissaient.

A lire les témoignages, les lettres de ces fidèles de la première heure, dont la plupart ont déjà donné

1. Voici le programme de *l'Avenir de l'enfant* rédigé par P. Lamouroux en tête du premier numéro de la Revue : « Notre but. L'*Avenir de l'enfant* s'adresse à tous les éducateurs soucieux de leur perfectionnement professionnel, désireux d'améliorer les méthodes et les procédés pédagogiques actuels, désireux aussi de favoriser cette amélioration en apportant à l'œuvre commune la contribution de leur expérience personnelle. Ce n'est point un simple échange de vues que nous voulons enregistrer ici, ce sont des *Assises permanentes de pédagogie pratique* que nous voulons fonder. Toute thèse n'a de valeur pour nous qu'autant qu'elle est le point de départ ou le résultat d'une expérience personnelle, d'une épreuve réalisée ou réalisable dans les conditions actuelles de l'école publique. Nos réunions (*de l'Office de pédagogie pratique*) ne veulent et ne désirent être que le compte rendu collectif de cette grande enquête individuelle que tout maître poursuit quotidiennement dans sa classe. » (P. L.)

L'Office de pédagogie pratique a survécu à la guerre et continue ses travaux sous la direction de quelques amis de Lamouroux.

leur vie pour la patrie, on songe involontairement à ces hommes aux allures de conspirateurs qui, pendant les nuits de Rome, prenaient le chemin des Catacombes, non pour conspirer, mais pour revendiquer le droit de penser librement, de croire, de cultiver en eux un idéal de vie pour lequel ils seraient à bref délai appelés à mourir.

Un autre souvenir, moins ambitieux, vient encore à l'esprit, beaucoup plus proche de la réalité dans tous les sens du mot : celui de la « Crypte », où se réunissaient dans un demi-mystère les futurs fondateurs du Sillon.

Les réunions se tenaient habituellement chez Pierre, dans les locaux de l'usine de Puteaux. On se réunissait au jardin, dans la chambre de Pierre. Au début, des éléments de moindre qualité, jeunes instituteurs de Paris venus là par curiosité, ou par complaisance, se mêlèrent au petit groupe des initiateurs. Peu à peu ils disparurent. Il resta les amis, les convaincus[1] : R. Lecesve, Aussière, Marié, N..., G..., Thierry, Rémon, Guichard, Poli... La plupart connus à Chaptal, jouèrent un rôle dans la pensée de Pierre, contribuèrent à déterminer son évolution, tout en ne la suivant eux-mêmes qu'à des intervalles divers.

N... fut sans doute, avec Lucien Marié, l'ami préféré, celui qui s'intéressa le plus aux étapes intérieures de Pierre et les comprit le mieux. Il était d'ailleurs appelé à les reprendre pour son compte,

1. Les réunions officielles du Cercle se tenaient dans un autre local. Mais c'est dans les causeries de Puteaux que se préparait la matière des discussions mises au programme.

sous la conduite de celui qu'il aimait à appeler son « directeur spirituel ».

Tous deux étaient partis du même point : de l'anticléricalisme anarchisant. Le contact des réalités, la droiture du cœur, un éloignement instinctif des mesquineries, des partis pris, une haute conscience du devoir professionnel, d'un mot : l'altitude où ils avaient su maintenir leurs âmes malgré des erreurs passagères, les avaient acheminés, avec leur allure propre, vers la recherche de la vérité intégrale, en politique comme en religion. A cette époque, N..., instituteur à Paris, préparait comme Lamouroux et plusieurs de leurs amis le professorat des Écoles normales. Au moment où j'écris, il s'entraîne sur le front au maniement des mitrailleuses.

Instituteur à Paris, comme le précédent, brillant causeur, connaissant bien la langue et la littérature allemandes, X... avait rapporté de ses voyages outre-Rhin un goût prononcé pour le Marxisme, pour les théories de la *Social-democratie*. Il était pacifiste.

G..., un jeune instituteur breton, doué d'une âme de poète et de mystique, auteur de manuscrits qu'il soumettait volontiers aux critiques de Lamouroux. Grand admirateur de Péguy et son ami, cette circonstance l'avait rapproché de Pierre. Mais leurs relations demeurèrent surtout littéraires. Pierre estimait en G... une très vive et très tendre sensibilité, en même temps qu'un goût délicat. Mais celui-ci s'intéressait moins aux questions qui avaient fini par paraître essentielles à Lamouroux : questions de pédagogie, de politique, de sociologie. D'où une certaine gêne dans leurs relations.

Camille Aussière, mort à Noulette, était comme Lucien Marié et Albert Thierry, un ami de Chaptal, un des premiers confidents de la pensée de Pierre. Professeur au lycée d'Ajaccio, candidat à l'agrégation d'histoire, c'était une intelligence remarquable servie par une grande puissance de travail. Fils de travailleurs parisiens il était, à l'époque des réunions de Puteaux, « socialisant, sinon socialiste convaincu ».

Lucien Marié, encore un ami de Chaptal, professeur d'Ecole normale, tombé à Noulette. Un mystique, très consciencieux dans son métier comme dans les quelques essais littéraires qu'il publiait dans *l'École rénovée* et *la Vie ouvrière*. Il fallait l'entendre parler avec une émotion intense de ses chers élèves, dont il s'efforçait de faire des camarades. Il avait du reste sur eux une influence considérable. Quelques jours après la mort de Marié, Pierre écrivait à G... :

« Travaillez, mon ami, ne dites pas : demain !

« Combien auront disparu sans avoir eu le temps de réaliser leur raison d'être ! Je ne parle pas pour Thierry, qui était un laborieux infatigable — bien que son œuvre soit inédite — mais je pense à mon cher Lucien Marié. Combien de fois l'ai-je pressé de travailler à se réaliser en prose ou en vers. Il me répondait toujours qu'il avait le temps, toute sa vie, et qu'il lui suffisait de laisser un livre pour tenir toute sa pensée. Hélas ! Il vient de disparaître, et tandis qu'il repose dans les champs lorrains, il ne reste rien de ce riche cerveau, rien que quelques essais de jeunesse. *Moi non plus, je ne le remplacerai pas*. Quinze années de pensée commune, de communion

intellectuelle — que ma conversion même (non partagée) ne put troubler un instant...

« Cette guerre est cruelle. Mon cher ami, soyons forts, serrons les rangs.

« Cette épreuve aura achevé notre maturité. »

Vié... « Charmant garçon, très doux, m'écrit N..., très affable; c'est l'amour du métier et le désir de le perfectionner qui nous rapprochèrent. Instituteur avant la guerre à l'orphelinat Prévost, établissement d'expériences pédagogiques, il a été tué le 9 septembre 1914. »

Albert Thierry, lui aussi un ami de Chaptal dont le rôle fut considérable parmi ses camarades de promotion.

Je donne ici sur sa vie et sa mort quelques détails qui anticiperont sur les événements, mais simplifieront la suite du récit.

Petit-fils de paysans du Nivernais, fils d'un ouvrier maçon du dix-septième arrondissement, brillant élève de Saint-Cloud, Thierry envoie, en 1903, d'Allemagne — où il est allé comme boursier — ses premières études à la *Grande Revue*.

Professeur à l'école primaire supérieure de Melun, puis à l'École normale de Versailles, il publie, en 1909, dans les *Cahiers de la Quinzaine* de son ami Péguy, puis chez Ollendorff, un volume : *l'Homme en proie aux enfants*, qu'on pourrait intituler : *Expériences et Désillusions d'un jeune éducateur*[1].

1. Sur Thierry, lire les fortes pages que M. Maurice Barrès consacre à ce jeune maître dans les *Diverses familles spirituelles de la France* et aussi

Au cours des années suivantes, en une collaboration régulière à *l'Ecole rénovée*, *à la Vie ouvrière*, à *la Vie* des frères Leblond, etc., Thierry développe, à propos de « réflexions sur l'éducation », la formule du plus authentique syndicalisme, mais d'un syndicalisme tout pénétré — comme celui de Péguy — d'idéalisme et de mystique. Entre temps, un volume de *Nouvelles* s'achève, dont le manuscrit était aux mains de Péguy quand vint la mobilisation[1].

En plus de ces nombreux travaux, auxquels il consacrait ses loisirs de professeur, Thierry, travailleur infatigable, acceptait de terminer le *Calendrier manuel des serviteurs de la vérité* entrepris par M. Paul Desjardins et l'*Union pour la vérité*.

Menant, en dehors des heures de cours, une existence de cénobite dans sa retraite de Vosves, il y accueillait ses disciples, ses amis avec sa « face de lion blessé », inquiète et tourmentée. « Une mâchoire serrée...des yeux où veillait une flamme claire... un orgueil prompt à s'offenser » ainsi le décrit Paul Desjardins. Comme Lamouroux, il avait la passion de l'amitié ; mais cette passion, en lui, était dominatrice.

Aux murs de sa cellule, rien que ce masque dou-

les deux préfaces écrites par MM. Paul Desjardins et Guéguen pour l'ouvrage posthume de leur ami : *Testament d'un combattant : Des conditions de la Paix, Essai de morale révolutionnaire*, à l'Union pour la vérité, 21, rue Visconti, Paris, 1916.

Ce volume posthume de Thierry contient des Lettres, cinq petits traités sur les conditions de la future paix Française, Européenne, Sociale et plusieurs notes crayonnées sur un carnet de tranchée. Au milieu de développements utopiques sur la paix universelle, Thierry esquisse un vrai traité de morale individuelle dont M. Barrès a relevé les réelles beautés.

1. Trois de ces *Nouvelles* ont été publiées par la *Grande Revue*.

loureux de Pascal sur lequel s'ouvre le *Calendrier des serviteurs de la vérité.*

Mobilisé le 4 août 1914, Thierry partit sans enthousiasme. La guerre n'était-elle pas un sanglant démenti à ses rêves les plus chers? Tout son effort de pensée avait été orienté vers la découverte, la diffusion « d'une culture qui unirait les hommes au lieu de les séparer ».

Et ce pacifiste fut un soldat magnifique.

Les douloureuses étapes de la *retraite* parcourues, une à une, il appelle, avec des cris, l'ordre de tenir tête à l'envahisseur.

Enfin cet ordre arrive.

Pendant toute la nuit du 4 septembre 1914, Thierry se bat avec fureur. Demeurés deux de toute leur section à la ferme d'Orbais, ils tirent sur un ennemi presque invisible pour arrêter encore le flot. Blessé à l'épaule, prisonnier des Allemands, pendant dix jours, il souffre moins de la blessure de son corps que d'une nouvelle blessure ouverte en son âme. Cette plaie vive, c'est le mépris dont il ne peut plus se défendre à l'endroit de cette démocratie allemande en qui il a salué un des pionniers du prolétariat, du « stoïcisme ouvrier ».

« Tu ne peux te figurer, écrira-t-il à son ami Félix Bertaux, à quel point ils sont cruels et stupides. » « Nous nous défendons premièrement contre des monstres, des *monstres sensés* qui vont au fond de tout, même du crime. » Cette guerre, note-t-il, est celle du « monothéisme » contre le « paganisme panthéiste ».

Réfugié pendant la nuit du 11 septembre dans

l'église du Breuil, sur laquelle éclatent les obus français, il est enfin délivré par nos troupes, évacué vers l'ambulance.

Ce sont alors d'autres nuits sinistres sur la paille du dépôt d'Evreux, des nuits glacées qu'il passe à grelotter, ayant donné ses couvertures à d'autres blessés, goûtant au sacrifice volontaire une âpre joie : « Jamais je ne mettrai rien au-dessus de la puissance du sacrifice. »

A moitié guéri, malgré son épaule « lézardée », il demande à repartir comme simple fusilier, et s'en va reprendre, dans les tranchées de Berry-au-Bac, sa veillée au chevet de la patrie.

Dans sa musette il emporte trois livres : Dante, Pascal, saint Paul. Et il encourage les faibles que lasse la trop grande épreuve ; il admoneste et excuse ceux qui n'ont pas su, comme lui, corriger dans l'action l'erreur de leur pensée : « Nous les sauverons malgré eux. »

Comme Pierre Lamouroux, il songe plus au jour de demain qu'à celui d'aujourd'hui : « Je pense à la paix plus qu'à la guerre », écrit-il de Notre-Dame de Lorette. « Notre victoire doit être d'abord de l'esprit. » Il caresse le beau rêve d'une Fédération des États-Unis d'Europe qui rende toute nouvelle conflagration impossible, d'un arbitrage par l'Internationale des Travailleurs...

Mais les événements ont prouvé à nouveau que les belles synthèses de l'idée ne sont rien, si le fond des âmes n'est converti à la justice, à l'inviolable suzeraineté du droit.

L'œuvre essentielle demeure donc celle de l'édu-

cation des âmes. Et lui, l'éducateur chargé de la formation d'autres éducateurs, songe avec effroi au lourd fardeau qui chargera ses épaules : « Il nous faut des mains pures pour l'œuvre de demain. »

Chemin faisant, une autre lumière s'est faite en lui, celle de la grande *fraternité française :*

« Les Français d'avant XIV, écrit-il dans la tranchée d'Aix-Noulette les 20 et 21 mai 1915, cinq jours avant sa mort, se haïssaient les uns les autres. Les Français d'après XV sont décidés... à tâcher de s'aimer les uns les autres.

« Les Français d'après l'an XV qui se sont tenus un an par la main, depuis la mer du Nord jusqu'au Rhin, quels que fussent d'ailleurs leurs intérêts économiques, leur opinion politique, leur croyance, leur idéal, n'entendent plus se brimer, ni se tourmenter les uns les autres...

« Les Français catholiques de l'an XIV ont démontré qu'ils aimaient la France, la justice et Jésus du même amour. Ils deviennent également chers à tous les autres Français. »

Puis, après avoir développé ce thème sur la pacification nécessaire, ce cri où se révèle toute l'âme de Thierry telle qu'elle sort du creuset de la guerre :

« Toutes ces paix du dehors ne valent rien, s'écroulent si nous n'avons pas chacun la paix en dedans de nous-mêmes[1]. »

Et celui qui crayonne ces lignes, pendant la bataille d'Arras, c'est le même syndicaliste révolutionnaire qui, en 1903, au cours de son voyage en

1. *Testament d'un combattant*, pp. 48, 70.

Allemagne, sous l'influence de Karl Marx et de Nietzsche écrivait : « Il y a un amour de la paix optimiste, conservateur et lâche ; je le redoute ! Dans la Fédération future, je n'accepterais pas de vivre s'il n'y fallait pas travailler à combattre les exploiteurs, les hypocrites, les imbéciles et... les *chrétiens.* »

La guerre a brisé en son esprit l'idole du germanisme. A la *volonté de puissance* de Nietzsche, il veut substituer la *volonté de justice.*

Voici, notés sur son carnet, quelques aperçus des *conditions de la paix*, d'une paix sociale non artificielle, mais substantielle.

Les réminiscences de saint Paul et de l'Évangile se retrouvent à chaque page. Saint Paul prêche le détachement : « Voici ce que je dis, frères : le temps s'est fait court; il faut donc... que ceux qui achètent soient comme ne possédant pas, et ceux qui usent du monde comme n'en usant pas; car elle passe, la figure de ce monde. » (I Cor., VII, 29-32.) A son tour, Thierry ne voit un fondement possible à la paix sociale que dans le renoncement, le *refus de parvenir :*

« La morale, fondée clairement sur le principe nouveau du *refus de parvenir*, fait de chacun de ces Français un citoyen méprisant de jouir, désireux de servir, préoccupé de son travail, désintéressé de lui-même, digne de l'amour... »

Il ne manque à cette ascèse d'un chrétien qui s'ignore qu'un fondement, celui de la foi.

Mais il y avait en Thierry un orgueil de l'esprit qui se refusait à ces disciplines. Malgré le chemin parcouru, il demeure inconsciemment disciple d^{e} ›

Germanisme dont sa formation scolaire fut saturée. Néanmoins, jusqu'au dernier jour l'Évangile gagne du terrain, « en cet ascète de la démocratie[1]. »

Quelques heures avant de mourir Thierry, écrit en marge de son manuscrit sur les *Conditions de la paix* : « O alouettes de ces matins, chères alouettes françaises, inspirez-moi mieux. » (P. 36.)

Ce ne sont pas seulement les alouettes françaises qui l'inspirent, mais d'autres venues de plus loin et qui redisent la vieille chanson des paysans, ses aïeux, nourris en terre de chrétienté : « La justice, écrit ce révolutionnaire, est le bien de tous. Il y a une injustice capitaliste, pourquoi n'y aurait-il pas une *injustice ouvrière?* » (P. 54.) « Que le peuple refuse de parvenir, que la bourgeoisie renonce à son parvenir : la paix française est établie à jamais...

« Refusant de parvenir, l'homme est beaucoup plus fermement lié à la famille de son père et de sa mère...

« Refusant de parvenir, et même par le travail, l'homme en arrive à tenir bien davantage à son travail; il conçoit son métier... comme le moyen de contribuer à l'institution de la justice... » (*Des conditions de la paix*, pp. 112-113.)

Il faut savoir gré à Thierry d'avoir su faire descendre sa « justice » jusqu'à de plus humbles réalisations.

Au cours de cette bataille d'Arras où il va succomber, il note : « Il paraît nécessaire qu'un *Concordat* nouveau rétablisse entre la nation française

1. Agathon : *Les Jeunes Gens d'aujourd'hui*, 12e édition, préface.

et l'internation catholique... des relations qui n'auraient jamais dû être rompues...

« L'Église catholique est l'institution dont on peut dire qu'elle se rapproche le plus d'une Humanité constituée...

« L'éducation religieuse sera rétablie en toute liberté...

« L'État français recommencera de prendre soin de ses églises, comme de monuments précieux également à son histoire et à son cœur. » (P. 75.)

Et soudain cette phrase qui éclate et qu'on croirait empruntée à Léon Bloy ou à Péguy, ces autres Pèlerins de l'Absolu :

« Nous plaçons le *juste* au-dessus du sage, mais nous plaçons le *saint* au-dessus du juste[1]. »

Après cela nous oublions les utopies et même les blasphèmes inconscients, les balbutiements et les contradictions. Avec Maurice Barrès nous voulons « distinguer ce qu'il y a chez Thierry de propre et de réel, et puis de livresque et d'oiseux ».

Ce qu'il y a de propre et de réel c'est l'effort de loyauté pour retrouver, en sa conscience, par-dessous les constructions incohérentes d'une éducation aventureuse et d'une culture incomplète, les fermes substructions de la foi ancestrale.

L'instituteur qui connut le mieux Thierry, G. Guéguen, écrit avec justesse en présentant au lecteur le testament de son ami :

« En réalité Thierry retrouve, en matière de mœurs, les préceptes de l'ascétisme chrétien,

1. *Des conditions de la paix*, p. 92.

voire catholique, et il est le premier à noter cet accord'...[1] »

« Thierry appartient à l'âme de l'Église » a voulu conclure un autre ami, dont nous bénissons la pensée.

La mort le surprit poursuivant dans *saint Paul* ses méditations. Le 26 mai 1915, âgé de trente-trois ans, il était foudroyé à Noulette, en plein assaut, et sa tombe fut creusée non loin de celle d'Aussière et de Marié, dans la tranchée de Gohelle.

Il laissait une œuvre manuscrite assez abondante, enrichie encore pendant les loisirs du front. A cette période se rattachent, outre les carnets dont nous venons de parler, un *Mystère* sur la mort de Péguy et des fragments de vers, dont l'un : *Prière au monde*, a été publié par *la Grande Revue* de janvier 1916[2].

Ce morceau, daté de Beaupréau, octobre 1914. — et qui, pour être interprété, réclamerait sans doute une clef qui me fait défaut, — a laissé en mon esprit l'impression d'une âme demeurée jusqu'au bout douloureuse, incertaine, cherchant à tâtons, dans les brouillards froids d'un panthéisme imprécis, les pierres écroulées d'un temple désert : celui de la justice.

Voici, au sujet des rapports de P. Lamouroux et de Thierry, deux jugements un peu différents d'amis communs :

Thierry, écrit N..., esprit très personnel, très original, d'une franchise brutale, ne pardonnait pas à Pierre

1. *Testament d'un combattant*, p. 27.
2. Divers périodiques : *La Revue pédagogique, la Grande Revue, l'École de la fédération, la Vie, la Bataille syndicaliste*, ont consacré à Thierry des articles nécrologiques.

sa tiédeur à l'égard des idées socialistes et syndicalistes. Pierre lui-même ne l'aimait guère, tout en estimant son caractère et sa probité.

Le jugement de Guéguen, l'ami intime d'Albert Thierry, est un peu différent :

Lamouroux avait connu Thierry à Chaptal. Thierry, incroyant parfait, était un véritable saint, une des plus belles âmes que je rencontrerai jamais sur terre. Pendant que Thierry se dirigeait tout droit vers la sainteté, la solitude, le dévouement social, Lamouroux prenait le chemin des poètes. De là, un certain malaise entre eux. Thierry, dès l'école, était Thierry. Tout son être intérieur était monté, organisé déjà. Son âme n'a fait, année par année, que s'enrichir de son esprit et de son cœur. Mais elle était en pleine conscience de son but, de sa vocation, dès le début. Il n'en a pas été de même de Pierre, qui a subi une sorte d'ascension, de promotion à la manière des héros de Corneille. Il se consacra tout d'abord aux jeux de l'esprit, il fut lettré, bibliophile, dilettante. Il savait que Thierry n'aimait pas cela : voilà la tension.

La conversion de Pierre fut certainement le point culminant de sa vie. Il ne nous en parla pas. Mais, dès lors, ses conversations gagnèrent en richesse intérieure. Cette conversion à une mystique aurait pu détendre les rapports. Mais, justement, il choisissait une mystique différente ! Aussi n'ont-ils noué aucune communication, échangé aucune confidence à ce sujet.

Malgré tout, Pierre eut pour Thierry une amitié vraie. Sa correspondance en fait foi, et il le pleura, comme il avait pleuré ses autres amis : Péguy, Lotte[1], Marié, Vié, Aussière.

1. Tué d'une balle au front, le 27 décembre 1914.

A la date du 22 juillet 1915, il écrira à sa femme :

« Aux tranchées.

« MA PAUVRE CHÈRE AMIE,

« Je suis bien triste, je suis bien malheureux ce soir. Tu le comprendras facilement quand tu auras lu les cartes que je joins à cette lettre.

« Oui, j'ai perdu le meilleur des amis, le plus dévoué et le plus aimant des frères.

« Lucien Marié est tué. Je ne peux me faire à cette idée. J'ai beau me dire que c'est le sort de la guerre et qu'il y en a bien d'autres, cela ne me console pas du tout. Ce n'était pas assez de ceux de la famille tombés au champ d'honneur, pas assez de tant d'autres que j'estimais tant et dont la disparition me fut si sensible : Vié, Péguy, Thierry, ce n'était pas assez de ce pauvre Camille Aussière, maintenant c'est Lucien.

« Qui demain? Qui ensuite?

« Mon Dieu, j'étais trop heureux, j'étais trop fier de mes amis, de cette couronne d'affections dévouées que vous m'aviez donnée, et la voilà qui s'effeuille, peu à peu.

« Mon Dieu, je souffre, je suis bien malheureux, mais je vous bénis. »

XI

LEURS AMES

Tels étaient les amis qu'on voyait le plus souvent à Puteaux. La plupart appartenaient à l'élite des instituteurs de Paris, anciens de Chaptal ou de

Saint-Cloud, candidats au professorat ou déjà professeurs d'École normale. Tous ces jeunes étaient de la race de ces autres jeunes qui, à la rue d'Ulm, entreprenaient avec un bel élan la libération de l'École normale supérieure ; de la race aussi des professeurs de l'enseignement secondaire ou supérieur qui, à la même époque, se groupaient en phalange autour de Joseph Lotte.

L'allure de ces précurseurs de l'enseignement primaire fut moins rapide (peut-être parce que moins indépendante, moins libérée des entraves officielles), que celle de leurs émules de l'enseignement secondaire et supérieur. Mais leurs âmes rendaient le même son, et à un même idéal, que ne différenciaient plus que des nuances, ils ont donné le même témoignage, celui du sang.

A l'époque où nous sommes, 1909-1910, aucun des membres du cercle de Puteaux n'avait encore, si je suis bien informé, retrouvé la foi. La plupart étaient socialistes comme Pierre Lamouroux. Mais déjà un fait nouveau les séparait nettement de leurs anciens : une inquiétude pleine de rêves, pénétrée d'idéal, avait traversé leurs âmes.

A propos de l'enquête d'Agathon, M. Barrès écrivait — et ses paroles nous sont un tableau exact du groupe des jeunes maîtres réunis à Puteaux autour de Pierre Lamouroux, comme elles sont un tableau exact des futurs agrégés réunis à Normale, dans la « turne » de mon ami Pierre Poyet :

Réjouissons-nous d'une génération audacieuse, heureuse, qui ne cherche pas ses espérances au fond de son cœur.

Ce printemps fructifie, sans attendre l'été, et c'est déjà un résultat que d'avoir chassé le découragement.

Un large regard enivré qui s'épanouit et rayonne aux quatre points cardinaux; un élan vigoureux de l'âme qui réclame tous les bonheurs, avant de savoir les nommer; une confiance généreuse escomptant toutes les gloires, c'est la jeunesse d'aujourd'hui, frémissante, impatiente, sans un coup d'œil arrière elle, *toute portée en avant.*

Les causeries de Puteaux roulaient sur les sujets les plus disparates : littérature, philosophie, art, pédagogie, morale, politique, religion. Pierre faisait des lectures, les commentait.

La nuit venue, on allumait la lampe et, parfois, la discussion se poursuivait jusqu'à l'aube. Les voisins jugèrent qu'il y avait abus. Le commissaire de police, avisé, s'en vint faire une enquête sur le tumulte nocturne qui troublait le sommeil du quartier. M. Lamouroux père, interrogé, lui expliqua :

— C'est cette jeunesse qui discute.

— Ah! et sur quoi discute-t-elle?

— Un peu sur tout : pédagogie, philosophie, littérature.

— Oh! si ce n'est que ça, ils peuvent continuer. Mais dites-leur de parler un peu moins fort.

On continua. Quand le besoin de sommeil se faisait plus impérieux, on se levait, et Pierre accompagnait ses amis vers leurs logis, puis, au moment de se séparer, ceux-ci l'accompagnaient de nouveau vers le sien,

Pierre avait le secret de se faire aimer, il aimait.

B..., dans les notes qu'il m'envoie, insiste avec

une éloquence émouvante sur ce don qu'avait Lamouroux de se faire aimer. C'est peut-être là, en dernière analyse, l'explication de l'extraordinaire ascendant qu'il exerçait sur ses camarades :

« J'ai beaucoup connu Pierre puisque nous avons été camarades de collège à Chaptal et que, depuis, nous n'avions cessé de nous voir. La guerre devait être la première et la grande séparation.

« Je crois bien que tous ceux qui ont connu Pierre ont été frappés surtout par son absolue sincérité et sa *bonté*. C'était *l'ami* dans toute la force du terme, l'ami sur lequel on pouvait compter, bon et compatissant pour les autres, alors qu'il était dur pour lui-même ; loyal, cherchant à excuser un camarade plutôt qu'à le critiquer, — et lorsqu'il critiquait, toujours ouvertement, c'était d'un cœur si chaud, avec tant d'affection, qu'on se sentait encore rapproché de lui.

« On ne pouvait connaître Pierre sans l'aimer. Il avait toutes ces qualités qui forcent la sympathie : la bonté, la loyauté, l'affection prête à se donner sans compter.

« Nous étions quelques amis, une demi-douzaine, qui nous réunissions, depuis le collège, régulièrement. De cette petite association, « Pierre était l'âme », le lien vivant et vibrant.

« Lui parti, nous restons dispersés, isolés presque. Notre vieil ami nous manque à un point que je ne puis exprimer.

« Sa perte est grande, non seulement pour nous, pour *tous* ses amis, mais encore pour l'enseignement, pour ses élèves. Quelle activité ! Toujours

recherchant une méthode meilleure, un moyen d'agir plus vite et plus efficacement. Mais, ce que je vous dis des qualités de notre pauvre ami, vous le savez. Je le dis pour moi et je voudrais pouvoir vous le dire cent fois mieux. Quel coup cela fut pour moi quand j'appris sa mort ! Il est de ceux que jamais je ne pourrai oublier. Penser à lui me laisse chaque jour une impression plus douloureuse. C'est un vide qui ne se peut combler. »

Il y avait, en effet, en Lamouroux, des trésors de tendresse et d'indulgence. C'était d'ailleurs, dès lors, une physionomie singulièrement attachante.

D'une taille au-dessus de la moyenne, bien cambrée, d'épaules larges, une belle tête d'artiste un peu rêveuse, la barbe blonde, soyeuse, deux grands yeux clairs, lumineux et chauds, une éloquence naturelle servie par une élocution facile, un peu paralysée au début par la timidité, mais qui progressivement s'animait à la chaleur de la pensée.

Et cette pensée était rarement banale, même alors qu'elle ne se libérait pas entièrement du sophisme. Un fait assez significatif, c'est que Pierre, plusieurs fois sollicité, à cette époque, de s'inscrire dans la franc-maçonnerie, à l'exemple de quelques-uns de ses amis, s'y refusa. « Sans opposer d'objection de principe, il ne voyait nulle utilité à cette démarche. Il détestait les parlotes et comme c'était à peu près tout l'avantage que nous pouvions lui promettre, il se refusa à demander son admission[1]. »

1. Note de N...

XII

A L'ÉCOLE DES MAITRES ET DES RÉALITÉS

Les réunions officielles de l'*Office de pédagogie*, qui devaient être l'écho des « Puteaux », ne tardèrent pas à dégénérer en l'une de ces vaines parlotes dont Pierre avait horreur. Je cède à nouveau la parole à N... :

« La première année, tout alla bien, grâce à Lamouroux et à ses amis. Mais nous avions dû, étant trop jeunes d'âge et de métier, attribuer la présidence à un directeur d'école qui nous donnait asile pour nos réunions. Nos préoccupations étaient loin d'être les siennes. Tout de suite, notre président, d'ailleurs doué des meilleures intentions, attacha une importance essentielle à avoir du monde. Il nous jeta dans la voie des subventions, des bulletins imprimés. C'était la mort, sous les fleurs. Plus rien des causeries intimes, désintéressées, loyales, de collaboration fraternelle, que nous avions rêvées.

« Pierre souffrit vivement de ce nouvel échec, de cette déformation de sa pensée. Il abandonna la partie, espaça peu à peu ses visites, ne gardant plus que nominalement le secrétariat. Quand nous lui reprochions son manque d'assiduité, il raillait finement l'*Office*, ses méthodes, son travail, ses membres. Et nous ne pouvions nous empêcher de lui donner raison, sans pourtant oser réagir. Pierre

s'absorba dans la méditation, le travail personnel, la préparation des examens du professorat des Écoles normales, examens qu'il subit avec succès dans le courant de l'année 1910.

« Son évolution intellectuelle commençait à se dessiner nettement. Ses lectures favorites changèrent, Jean Grave et autres auteurs anarchisants furent relégués dans un coin de la bibliothèque pour céder la place aux grands classiques : Pascal, Corneille, Bossuet. Il blâmait, dès lors, amicalement, ma dispersion, mon activité déréglée. Il pensait que la méditation seule est féconde. Et il avait raison. Cette méditation en tête à tête avec Pascal, Bossuet, allait achever sa libération.

« La guerre italo-turque lui donna l'occasion de me dévoiler nettement ses opinions patriotiques, s'affirmant décidé à défendre sa patrie sans arrière-pensée, si nous étions entraînés dans le conflit. J'étais encore antimilitariste, pacifiste, et croyais à la grève générale en cas de guerre. Je me rappellerai toujours le soir où je quittai Puteaux pleurant de dépit, de colère, me jurant bien de ne plus revoir Pierre.

« Il lisait déjà avec assiduité *l'Action française*, et s'il n'était pas encore royaliste, il avait cessé de considérer comme un dogme la formule républicaine — qu'on nous avait toujours donnée pour le terme immobile, immuable, du progrès de la pensée.

« Cependant, au point de vue religieux, rien n'était encore fait, du moins extérieurement. Il venait de se marier civilement. Son succès au professorat le réjouit surtout à cause de la joie qu'il

apportait à ses parents. Vous savez le culte de Pierre pour sa mère, qu'il soignait avec un dévouement de sœur de charité à ses moindres indispositions. Il avait le même culte pour son père, dont les désirs lui étaient des ordres.

« Il le suppléait volontiers dans la direction de la maison quand M. Lamouroux était obligé de s'absenter. »

La direction de l'usine de Puteaux, le contact quotidien avec ces ouvriers du faubourg, presque tous gagnés au socialisme, apportaient à Pierre de nombreuses leçons de choses qui contribuèrent à son évolution, à sa rééducation sociale. Ce fut là une supériorité sur plusieurs de ses amis, sur Thierry en particulier, à qui ces expériences manquèrent. Il devait, un an plus tard, m'exposer les évidences qu'avait fait naître en lui le maniement de l'ouvrier :

« — Toute la propagande sociale actuelle, me disait-il, repose sur un non-sens et ne peut qu'aboutir à des catastrophes, dont la première sera la ruine de l'industrie française, et la seconde, la désorganisation croissante du pouvoir, l'impossibilité absolue de tout gouvernement. Le non-sens commis par la propagande socialiste et anarchiste, c'est le non-sens qu'il y aurait à mettre un quelconqne gamin de la classe dans la chaire du professeur, et le professeur sur les bancs; ou encore de mettre l'épée du généralissime aux mains d'un conscrit arrivé d'hier, pour donner au généralissime le balai des corvées; ou encore, pour remonter au principe et à l'exemplaire de toute société, à livrer à l'enfant la directio

de la famille, le contrôle de l'autorité paternelle. Ce qui serait l'anarchie de la famille, de l'armée, de l'école, et leur ruine certaine, c'est cela qui est mis à la base de nos institutions, cela qu'on a donné à l'ouvrier pour la vérité. Et l'ouvrier sera le premier à subir les conséquences de cette erreur, comme le troupeau serait le premier à subir les conséquences de l'erreur qui aurait mis les moutons à la place du berger, et le berger à celle des moutons. »

XIII

UNE BIBLIOTHÈQUE

Mais n'anticipons pas.

Il pourra cependant être intéressant de jeter, dès maintenant, un coup d'œil sur la bibliothèque de ce jeune instituteur devant qui vient de s'ouvrir la porte du professorat. Un catalogue de bibliothèque peut contenir tout le portrait d'une âme, l'analyse et l'aveu d'une conscience.

Ainsi en est-il du catalogue que j'ai sous les yeux. Chaque livre a été acquis, non pour s'être trouvé sous la main, au hasard d'une visite aux librairies, mais pour avoir été choisi comme on choisit l'ami, le confident ; il est le terme d'une sélection et de laborieuses économies sur le mince budget d'un instituteur stagiaire. Aussi sera-t-il lu, médité, tra-vaillé à la façon d'une terre chèrement acquise. La liste, la suite des achats notés sur ce petit carnet

(où sont notées pareillement les adresses des amis de Pierre, les dates des événements plus notables de sa vie), suffiraient presque à reconstituer la courbe de son âme, le chemin de sa pensée. Le vieux proverbe est fondé sur l'expérience : « Dis-moi qui tu hantes... »

Les premiers achats datent de la sortie de Chaptal. Nous pourrions donner à ce rayon le nom d'un roman de J.-K. Huysmans qui y figure : *Là-bas*... Jean Grave est au premier plan. A côté, le *Jean-Christophe* de Romain Rolland, puis les poètes aimés : Mallarmé, Verlaine, R. Ghil, A. Rimbaud, J. Laforgue, la collection des moralistes de l'École : L. Bourgeois, Durkheim, Belot ; — les théoriciens du socialisme : Benoît Malon, Jaurès, Karl Marx. Second rayon, auquel nous donnerons encore un nom symbolique : *En route*. Et c'est d'abord un riche rayon de littérature classique : Pascal, l'ami cher entre tous ; Corneille, Racine, Montaigne, La Bruyère, Chateaubriand, Eschyle (traduction de Leconte de Lisle), Shakespeare, Tolstoï, Gœthe ; — une ample collection de philosophie, un peu mêlée d'ailleurs : Descartes, Rousseau, Joseph de Maistre, Bonald, Renouvier, Lachelier, Bergson.

Au troisième rayon, les substructions de la future *Cathédrale* se dessinent. Les publications de *l'Action française* ont pris la place des volumes rouges de Jean Grave : Charles Maurras, Jacques Bainville, G. Valois, de Pascal, Mallarmé et J. Laforgue ont cédé le premier plan à Bourget, Barrès, Bordeaux, F. de Curel, Léon Bloy, Charles Péguy, Francis Jammes, Paul Claudel.

Enfin, à la date des derniers achats, l'*Ogive* se précise, se resserre autour de la Croix, s'élance vers elle, sobre et riche : Bossuet (*Méditations*), Lacordaire, Monsabré, R. P. Janvier (*Conférences*), Ollé-Laprune (*le Prix de la Vie; la Certitude morale),* abbé de Broglie (*Religion et critique*), *Christus*... Pour finir : saint Augustin (*Confessions*, *la Cité de Dieu*), *l'Imitation de Jésus-Christ, l'Évangile.*

Les sentences de Jean Grave, les paroles du Christ... les deux termes extrêmes du chemin : l'homme révolté contre l'homme et contre Dieu, contre la Cité et ses lois, ne reconnaissant à la vie qu'un sens unique, l'avare jouissance du moi, le culte de l'antique Déité érigée sur les ruines de la religion, de la morale, des frontières et des patries, le nouveau Pan : le Moi souverain venu au monde sans père, sans mère, sans devoirs et sans règles.

A l'autre bout : Dieu fait homme, Dieu venu jusqu'à la créature pour lui abréger le chemin, lui offrir la divinisation par l'humilité, Dieu offert en victime sanglante pour le rachat des patries sur la tranchée du Calvaire, pour l'annonce de la vérité nouvelle : « Il vaut mieux donner que recevoir; il n'est pas de plus haut témoignage d'amour que de donner sa vie pour ses amis. »

XIV

UN TÉMOIN : ALBERT THIERRY
« L'HOMME EN PROIE AUX ENFANTS »

Nous avons considéré de l'extérieur les jeunes instituteurs dont l'ardent cénacle se réunissait à Puteaux. Qu'y avait-il dans leurs paroles? qu'y avait-il dans leurs âmes? Avant de gravir, à la suite de Pierre, des pentes nouvelles, au sommet desquelles des horizons plus larges s'ouvriront, essayons d'entrer jusqu'à l'intime de ces consciences inquiètes.

Un bon guide nous est donné. Le livre qu'en cette année 1909 composait un de ces jeunes, Albert Thierry. *L'Homme en proie aux enfants* est, je l'ai dit, le journal, la notation aiguë, souvent douloureuse, de ses expériences pédagogiques.

Par ses origines, Thierry appartient bien au groupe et si son humeur le tient un peu à l'écart, les mêmes aspirations et de semblables illusions l'unissent étroitement à lui. Ses propres expériences nous ré véleront ou nous rappelleront celles de Pierre et de ses amis. Il marche *à tâtons*, et ces deux mots sont le titre, fort justement choisi, de la première partie du livre.

Ces âmes d'enfants — elles sont quarante, soixante — il est chargé de les façonner, de les *sculpter*. Et déjà il s'épouvante. Il faut être un artiste très haut pour oser toucher à un marbre très pur, pourta

mort; et ceci, c'est un marbre vivant, divin, au grain fait des cellules de millions de vies écoulées en lui. Ne va-t-il pas le briser, sculpteur improvisé que rien n'a préparé à cette tâche, sculpteur « à la façon de la mort, qui sculpte *avec la faux* » ?

— « C'est toi, Thanatos.

« C'est toi le sculpteur ailé, qui *sculpte avec la faux*[1]. »

« J'arrivais dans une maturité dogmatique et déclamatoire. Mes enfants s'en moquèrent[2]. »

Pourtant, à défaut d'expérience, dans cet art souverain de conduire les enfants, dont on « peut dire ce que saint Grégoire dit du ministère pastoral, que c'est *une tempête de l'esprit*[3] », le sculpteur apportait tout son cœur.

Le directeur voulait me présenter mes élèves. Nous entrâmes : et pendant que le principal me les nommait tous, je subissais un mystérieux enchantement.

Je me crus parmi des oiseaux. Chaque table était un nid noir, au bord duquel se penchaient deux petites têtes humbles et agiles : quarante hirondelles, quarante alouettes, se soulevant sur leurs faibles plumes, ouvraient vers moi leurs yeux convoitant le monde.

Leur confiance était si sensible qu'elle m'intimidait.

A la fin, ils m'apparurent comme de frileuses âmes toutes nues, souhaitant que je les vêtisse.

Et de nouveau l'enchantement fait place à l'angoisse : vêtir ces âmes ! « Je savais bien ce que j'ap-

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 1.
2. *Ibid.*, p. 203.
3. Cité en épigraphe par Thierry.

portais : des haillons, et peut-être quelques-uns des nuages du vieil Homère. Je détestai soudain ma complication.

« Qu'allais-je dire à ces bambins curieux, moi, si plein de doutes[1] ? »

Et une colère, hélas bien légitime, et qui honore sa loyauté, le saisit, non pas contre soi seulement, mais contre les parents qui ne prennent pas, quand il s'agit de l'éducation de leur enfant, les informations élémentaires qu'ils prendraient avant de confier à un dresseur leur cheval ou leur bœuf :

Ainsi, sur la garantie illusoire d'un diplôme, sans même s'inquiéter de ma tournure d'esprit, ils me livrent l'éducation de leurs fils !

Mais, mesdames, messieurs, savez-vous si je ne suis pas... un corrupteur de la jeunesse ?

Avec moi j'apporte la détestation des formules, l'expérience amère de l'exil et de la solitude ; toutes les douleurs et l'orgueil qui m'ont déclassé. Et vous me laissez seul avec ces innocents ?

Mais je les aime[2].

Sans doute, mais l'amour suffit-il ? L'amour de la beauté suffit-il à créer, en une âme même riche, l'*art* du sculpteur ?

Et le bon sens l'emporte. Thierry laisse tomber une sentence, d'autant plus redoutable qu'elle est plus désintéressée, sur le crime commis par une société qui a cru qu'il suffisait d'un diplôme de savoir élémentaire pour susciter une âme d'éducateur,

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 95.
2. *Ibid.*, p. 97.

donner l'aptitude à cette singulière et unique vocation.

« Élever », c'est faire monter, c'est prendre dans ses mains une âme, la soulever de terre pour la porter en haut, vers le ciel inconnu. « Étrange responsabilité, mystérieuse mission à quoi rien ne m'a préparé[1]. »

Pour cette œuvre, il faudrait des mains sacerdotales[2], des mains saintes, immaculées.

J'ai commis ce soir une mauvaise action. Je ne puis dire laquelle. La nuit passe, qui berce le remords et l'endort.

Mais le matin, le voici qui me saisit avec le froid de l'aurore.

Nausée à désespérer.

Pourtant, il faut bien faire mon métier. Je pars pour l'école. Je n'avais rien prévu. Ces regards confiants d'enfants me troublent. Ils attendent ce qu'ils appellent en eux-mêmes une vérité.

Mais suis-je digne de leur distribuer une vérité?

La honte m'accable.

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 99.

2. « Le métier de professeur n'est pas tout à fait un métier comme un autre et le fondateur de l'Université de France, on le sait, en était si convaincu qu'il eût volontiers imposé le *célibat* et la *vie en commun* à ses fonctionnaires. Ce que nous pouvons exiger de nos professeurs, c'est qu'ils songent à leurs élèves *avant de songer à eux-mêmes* » (F. Brunetière : *Education et Instruction*). « Qu'ils songent à leurs élèves avant de songer à eux-mêmes » et aussi, sans doute, avant de songer à leur femme et à leurs enfants. C'est au nom du même vœu que, dans un pays en majorité protestant, la Hollande, la Chambre des représentants se vit amenée à examiner s'il n'y aurait pas lieu d'exiger le *célibat* de ses institutrices. Inutile d'ajouter qu'il ne nous paraît nullement nécessaire qu'on en vienne à ces mesures de rigueur.

Qui de nous n'a gardé le souvenir ému de quelqu'un de ces vieux instituteurs profondément chrétiens qui entendaient leur devoir à la façon d'un sacerdoce?

Puis une consolation basse lui vient : à quoi bon rougir? Ces enfants sont-ils meilleurs que lui?

Tous ces gosses, ce ne sont que des animaux. J'écoute cette voix brutale avec hébétude. Me voici au fond du bourbier[1].

Et malgré tout, il faut faire son métier. L'Université n'a cure de ces scrupules : « *Entrez dans la danse* », dit-elle.

C'est la seconde partie du livre.

Les programmes sont là. Il faut enseigner la littérature, la morale, l'histoire. La *littérature*.

Je dicte du Verhaeren. La liberté du rythme froisse Charles.

Il grogne : « Des vers comme ça, j'en ferais bien autant. »

Du Maeterlinck, toute la seconde année proteste : « On n'y comprend rien. »

Du Peguy. « Quel fouillis ! A n'en finissent pas, ses phrases. I répète tout le temps la même chose! »

Du Musset, une page de la *Confession d'un enfant du siècle*. « On ne comprend pas », gémit Louis.

Leur dictant le charmant chapitre où Victor Hugo a dépeint le Luxembourg, je les prie de m'expliquer l'impression que leur laisse la plus mystérieusement belle des phrases qu'il contient : « Les *pensées* qui tombaient du ciel étaient douces comme une petite main d'enfant qu'on baise. »

Ils me répondent de cruelles niaiseries[2].

Mon Dieu, ce n'est peut-être pas très étonnant, et

1. *L'Homme en proie aux enfants*, pp 100 102.
2. *Ibid.*, pp. 123-124.

ces pensées qui tombaient du ciel restaient sans doute un peu haut pour être saisies par ces petites mains. Un bachelier s'y fût guindé avec peine, et ces gamins étaient tout juste promus au certificat d'études.

L'*histoire*, du moins, va-t-elle être mise à leur portée ? Hélas ! oui, mais cela ne vaut guère mieux. L'Université se désintéresse de la littérature, mais l'histoire est instrument de combat, on ne saurait en abandonner l'interprétation aux fantaisies du maître :

J'ai lentement reconnu, écrit Albert Thierry, où l'on m'avait placé et pourquoi. J'étais institué, dans cette école, en docteur de la *Stabilité*. Historien, géographe, il me fallait décrire le monde comme il est devenu et tel qu'il apparaît, *sans laisser voir qu'il deviendra encore*. Cette vivante France, patriote, on m'invitait à la représenter comme éternelle, républicain, comme achevée, incapable désormais de se dépasser. Moraliste, missionnaire d'un kantisme renouviériste et d'un socialisme édulcoré, les programmes m'imposaient (en toute liberté de conscience) de célébrer la Démocratie et de pavoiser l'absurde roue d'un progrès immobile[1].

En *pédagogie*, ce ne sont pas tant les programmes que les brutales nécessités de la discipline et les prosaïques réalités du métier, qui vont couper les ailes au rêve :

Sans savoir un mot de pédagogie, je n'ignorais pas qu'il fallait la détruire pour en instituer une, la vraie, qui fût anarchiste. Je détestais les programmes ; je détestais l'émulation ; je détestais surtout ce qu'on appelle la discipline[2].

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 184.
2. *Ibid.*, p. 48.

Et pourtant, il faudra punir, oh! liberté! pourtant il faudra donner des places, des distinctions, commander, oh! égalité! il faudra faire appel à l'émulation, au désir de primer, instituer des privilèges, consacrer des *inégalités*, lier les libertés, « serrer la vis », selon le conseil répété des anciens et des directeurs. Cette discipline « force principale des Armées », Thierry la maudissait hier à la caserne, et voici qu'il en est institué le gardien, qu'elle lui apparaît comme l'essentielle condition d'un enseignement quel qu'il soit.

Autre déception : les théories sociales et pédagogiques du jeune maître avaient mis en lui cette évidence que l'*individu* seul existe, que lui seul dicte la formule des droits et des devoirs. Or, voici que l'école, comme la société, comme la famille, s'insurge contre cette conception démocratique sans fondement dans la réalité. Thierry le constate:

Mes élèves ne sont plus que des fractions. Ce qui existe, ce n'est plus eux, c'est la classe, leur groupement.

— Mais, il n'y a que des hommes! me crie ma passion individualiste...

— Impossible.

J'essaie de diminuer mon absolutisme, mais je n'arrive qu'à l'instituer plus clair[1].

L'enseignement de la *morale* va se heurter à de bien autres difficultés, et poser de plus graves problèmes. « Je ne sais pas enseigner la morale, avoue Thierry, c'est que je l'aime trop, oui, et trop subtile. Je vois, après toutes mes abstractions, l'esprit de ces

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 150.

mioches qui dodeline ou qui halète[1]. » Comment comprendraient-ils l'évangile de la « Justice sociale », eux qui ont tant de mal à comprendre la justice individuelle? Ces grands mots les font rire. Et le maître philosophiquement s'en console. Mieux vaut ce rire qu'un assentiment passif. Ce scepticisme fera naître en eux la liberté de l'esprit :

Je veux que leur irrespect sans pitié soit salutaire. Sans lui, premier élan de la critique, ils admettraient, ils conserveraient tout. Et pourtant, me résignerai-je à n'être qu'une machine? l'affreux entonnoir, sur eux penché pour vomir dans leur oreilles les mornes vibrations du bafouillage social[2]?

L'épreuve est cruelle pour une âme généreuse. Elle assiste quotidiennement à l'éveil de passions brutales dans ces jeunes cœurs. Un mot fait naître sur ces visages, dont plusieurs précocement flétris, un rire ignoble : « De banc en banc, d'oreille en oreille, de sourire en sourire, l'ordure voyage, des chuchotements où je ne distingue rien, où je soupçonne à bon escient des vilenies qui m'humilient[3]. »

Que faire? il y aurait peut-être un moyen radical, désespéré, de remédier à cette hypocrisie, ce serait de supprimer la notion même du mal, de reprendre les expériences de Robin à Cempuis, de supprimer le mystère du sexe, la pudeur, par la coéducation et des leçons d'histoire naturelle illustrées d'images et de dessins. Le maître y songe : « Maintenant, je vais,

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 19.
2. *Ibid.*, p. 34.
3. *Ibid.*, pp. 130-131.

pour parer à ces hypocrisies, à ces malpropretés, à ces vaines hontes, réclamer la coéducation, l'enseignement loyal des sciences naturelles, une sincérité plus saine à la pudeur et à l'amour? Si vous voulez. Mais sans chaleur, et simplement par hygiène. Car vous n'empêcherez point, en leur révélant tout, les âmes basses de rire ignoblement[1]. »

Malgré ces répugnances d'honnête homme, ces scrupules dont une âme épanouie en terre de « chrétienté » se défait malaisément, Thierry revient à cette conception de la morale qui simplifierait tout en niant l'immoralité de l'acte. Mais la censure universitaire lui inspire des prudences de langage. « Nous ne sommes pas des ascètes. La morale des macérations ne convient plus à nos âmes ni à nos corps. La jouissance est saine, et la pudeur (disons-nous) approfondit la volupté. Peut-être verrons-nous un paganisme nouveau. Ils sont nombreux, ceux qui espèrent qu'aux gambades invulnérées d'un singe fort maltraité par nos savants renaîtra l'inoffensive Aphrodite dans toutes les perles de l'aube et de la mer. »

Aphrodite! Le maître soupçonne-t-il que la réalité de ce culte, renouvelé du paganisme, serait moins poétique que l'expression du rêve? Quoi qu'il en soit, ce rêve lui-même est de ceux qu'il est dangereux d'exposer aux oreilles des parents et des hauts régents de l'Université :

Je vais prudemment. Voici ma morale à l'usage des dauphins du peuple.

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 131.

— Le plaisir n'est pas condamnable. Boire, manger, c'est nécessaire à la vie. Bien boire, bien manger, avec plaisir, c'est utile au bon fonctionnement des organes. « Soyons d'abord de bons animaux », a dit un grand philosophe. Mais n'oubliez pas que l'excès tue l'organe : non seulement il émoussera le plaisir que nous prenons à contenter nos besoins, mais encore il nous empêchera de les contenter. Vous connaissez les effets de l'alcool sur le cerveau, le cœur, les poumons, ceux de la trop bonne chère sur l'estomac.

— Sur l'anus, dit Georges à mi-voix.

Je ne voulais pas entendre cette sottise. Mais je l'aperçois se propager sur les oreilles, sur les sourires, embourber tout.

— Georges, vous aurez deux heures.

Je continue la leçon. Mais l'ordure voyage.

Pourtant cette morale incomprise ne renfermait pas d'inaccessibles mystères. Elle a poussé en herbe folle dans le Jardin d'Épicure ou de Bérénice. Et néanmoins, cette sagesse moyenne, à laquelle se hausse l'animal par la seule force de l'instinct, dépasse encore ces enfants, les laisse inattentifs, sceptiques.

Pourquoi ? Peut-être pour ce motif perçu obscurément, que l'homme ne peut se contenter de la sagesse de l'animal, qu'il doit monter plus haut ou tomber plus bas. L'animal n'a pas à se demander le pourquoi de cette *modération* que lui impose l'instinct, comme la loi de la vie l'impose à la plante. L'homme, au contraire, se demandera toujours « pourquoi » ? Où gît la loi qui commande la sagesse ? — L'intérêt ? — Et s'il me plaît de le mépriser, de l'interpréter, de préférer l'intensité à la

durée, le désordre à la règle, qui m'en empêchera? Deux heures de retenue? et plus tard leur équivalent social? Mais alors, de deux choses l'une, ou votre *justice* se réfère à un pouvoir régulateur absolu, indiscutable, supérieur à vous qui, de votre aveu, n'êtes que mon égal : à *Dieu ;* ou bien votre justice est acte d'arbitraire et d'injustice, car elle m'assimile à l'animal, à l'être de pur instinct à qui on ne doit d'autre raison que celle de la force, de l'impératif catégorique.

Et le maître, clairvoyant, s'aperçoit que « ses justices » imposent invinciblement à l'esprit de ses enfants le problème de « la Justice, tout le problème moral ». Ce problème, il ne peut que l'éviter.

Avec quoi le trancherait-il ?

Qu'est-ce que la justice ? dit Pilate[1]. Elle n'existe pas peut-être, mais celui qui n'aurait aucun préjugé serait un fou. J'éprouve du moins un double coup, au cerveau et au cœur, lorsque ma pensée ou mes instincts exercent une injustice[2].

Et voilà où aboutit l'effort d'une pensée qui certes ne fut pas banale, nourrie dix ans de la plus pure moelle de l'enseignement officiel ! Se fier pour la conduite de la vie, pour cette œuvre divine qu'on ne devrait aborder qu'en tremblant et les lèvres purifiées par des charbons ardents : la conduite, l'éducation de l'enfant, se fier aux obscurités de l'*instinct*, aux *préjugés* d'un christianisme honteux, appauvri, dépouillé de ce qui en constitue la valeur

1. On sait que le texte évangélique porte : « Qu'est-ce que la vérité ? »
2. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 138.

ogique et dynamique. On veut garder les murailles nues de la cathédrale, parce que, enfin, il faut bien que les âmes comme les corps s'abritent quelque part, mais on a arraché les fondements, renversé la flèche, la gloire des ogives, la croix qui les couronnait.

Néanmoins, le jeune maître ne s'avoue pas vaincu.

Cet âge est sans pitié, écrit-il, *cet âge est sans amour*, il est *menteur*, *cynique*; l'enfant *n'a pas d'âme*, il ne veut d'*égalité* que celle qui abaisse le rival et le hausse au-dessus du vaincu; un instinct de paresse, de moindre effort, de jouissance facile, d'oppression, le domine. Le catéchisme avait prévu tout cela et, pendant vingt siècles, y avait remédié avec un certain succès. Mais ce n'est pas vers le passé qu'on veut regarder. Et Thierry, fort de l'expérience de ses vingt-sept ans, ébauche un catéchisme nouveau, celui du syndicalisme, mais d'un syndicalisme tolérant, stoïque:

Ne nous enrichissons pas, ne nous embourgeoisons pas : s'ordonne à soi-même, enfin, une partie orgueilleuse du peuple. Demeurons pauvres, repoussons à coups de matraque les aumôniers, unissons-nous, pour mieux résister aux exploiteurs. Combattons. Je l'entends, moi, indigne, la voix inouïe qui m'appelle.

Je ne l'ai pas écoutée autrefois.

Il y a, ou il y aura, une nouvelle *vertu* dans la République, un patriotisme de la classe, un *stoïcisme ouvrier*[1].

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 193.

Est-il bien sûr que ce stoïcisme fera école, qu'il persuadera la pauvreté volontaire, la libre abnégation, l'amour du travail désintéressé, à ces gamins tout d'abord ?

Pour se rendre compte de l'efficacité de sa prédication, le maître donne un devoir à ses élèves : « Quelle profession voulez-vous choisir, et pourquoi ? Quel conseil donneriez-vous à votre meilleur ami pour le choix de son avenir ? » Évidemment, ne fût-ce que pour flatter le professeur, tous vont répondre : « Je serai un brave ouvrier, un bon paysan comme mon père. Je ne serai pas un parasite, un exploiteur... »

Non, la sincérité l'emporte sur le désir de plaire.

Tous ces gamins de treize à quinze ans, fils de maçon, de boucher, de laboureur, d'épicier, de gardien de prison, de marchand de cochons, n'ont qu'un rêve, une pensée élaborée pendant les trois ou quatre ans passés sur les bancs de l'école primaire supérieure ; une seule étoile conduit leurs pas : ils seront fonctionnaires, ils auront une place, ils fuiront la terre, le travail ; leurs parents ont obéi, eux commanderont ; leurs parents ont travaillé beaucoup pour gagner peu, eux travailleront peu pour gagner beaucoup.

L'aveu est dépouillé d'artifice et d'une touchante unanimité. Voici la copie d'Ernest, fils de maçon :

Mes parents m'ont mis à l'école supérieure afin d'obtenir mon brevet. Ce petit carré de papier est une clef qui ouvre bien des portes. Si on ne réussit pas dans ses affaires, on vient se verser dans l'instruction : ce métier, quoique malsain, ne me déplaît pas. Au contraire, sans

dire du mal du travail des champs, je le préfère à celui-ci : car un instituteur, tout en gagnant moins qu'un fermier, met plus d'argent que lui de côté; il a une place plus sûre; et la retraite est au bout de ses vingt-cinq années de service[1].

Victor, fils d'épicier, écrit à un rétif qui dédaigne l'école primaire supérieure :

Tu ne trouveras pas de place où tu pourras gagner de l'argent. Avec l'instruction, je pourrai trouver une place de comptable ou une autre bonne place, tandis que toi tu seras toujours malheureux, et tu n'auras jamais une bonne place autre que celles de charretier, de berger ou de bouvier, et tu ne te lanceras pas dans le progrès.

Et André « l'Anarchiste » à un autre camarade récalcitrant assène de plus équitables notions sur l'utilité de l'instruction. Avec elle,

... on peut trouver de bonnes places dans les hautes places de l'État, et vous, vous ne serez qu'un simple ouvrier qui d'un jour à l'autre vous tuerez comme les couvreurs qui montent sur les toits et qui d'un moment à l'autre atteignent la mort[2].

Pauvres cervelles ! Mais leur déformation est-elle donc si étonnante? La morale elle-même, cette pure science de l'idéal, n'a-t-elle pas été ramenée pour leur usage à un bon calcul d'intérêt? Et l'indignation du maître devant la vanité de son effort, la faillite de son enseignement, est-elle de tous points légitime ?

Les voilà donc, s'écrie-t-il ; ils veulent quitter le sar-

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 78.
2. *Ibid.*, pp. 79-80.

rau ou la blouse, tous s'engoncer dans la jaquette, la redingote ou au moins le beau veston à boutons de métal. Le travail manuel est sale, il est fatigant, il déshonore. Parvenus « Messieurs », ils ne connaîtront plus leur père. Telle est l'aristocratie républicaine, la suprême fleur de la démagogie : un peuple d'apostats[1] !

Je n'ai pas exagéré, ajoute-t-il. Les enfants que l'école primaire supérieure reçoit des ouvriers ou des petits bourgeois, pour leur donner, disent ses programmes, « un enseignement pratique », elle les restitue avides de sinécures et d'aristocratie. Je n'ai pas le droit de les injurier. Moi aussi, fils de paysans et d'ouvriers, je me suis laissé enfermer dans un « métier d'écritures[2] ».

Mais contribuerai-je, à présent, de sang-froid, à ce reniement qui des travailleurs fait des parasites du travail ? L'enseignement des écoles primaires supérieures, qu'on a voulu dresser contre celui des collèges et des lycées, est devenu, comme lui, instrument de la domestication du peuple.

Si le secondaire est le préceptorat des exploiteurs, si le primaire est le préceptorat des exploités, le primaire supérieur est le séminaire des traîtres, le préceptorat des jaunes. Mais ce faisant, il est essentiellement démocratique. « La démocratie, a dit quelque part Clemenceau, c'est le gouvernement des parvenus. »

Un écrivain a publié un Manuel de l'Arrivisme. Je ne sache pas qu'il ait cette épigraphe, la seule qui lui convienne : *Article 6. Tous les citoyens étant égaux aux yeux de la loi, sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents.*

1. *L'Homme en proie aux enfants*, pp. 80-81.
2. *Ibid.*, pp. 84-85.

En effet, le meilleur Manuel de l'Arrivisme, c'est encore la Déclaration des Droits de l'Homme[1].

Une génération d'arrivistes, tel est donc, d'après l'aveu attristé de Thierry, le bilan des écoles primaires supérieures. Et il était venu, lui, caressant le beau rêve de faire de ces enfants, des ouvriers, des ouvriers conscients, libres du joug et tout d'abord du joug intérieur qui opprime plus que tout autre, celui de l'ambition, de la paresse cupide. Supprimons l'enseignement primaire supérieur, conclut-il.

Mais comment ne voit-il pas, qu'au nom du même rêve « d'assainissement » de l'âme populaire, c'est aussi l'enseignement primaire actuel qu'il faudrait jeter bas ? Car les parents sont complices des enfants. Ce sont les parents, il le constate, qui ont d'abord faussé l'âme de ses élèves. L'école n'a fait que continuer, empirer l'œuvre des parents.

Et les parents sortent de l'école *primaire*. Les parents ont travaillé, ils veulent que l'enfant se repose « dans une bonne *place* ». C'est pour cela qu'ils l'ont livré, pieds et poings liés, à l'école. Peu leur importe l'enseignement qu'il y recevra, pourvu qu'au bout du chemin s'ouvre le seuil de toutes les béatitudes : « la place », et qu'il lui soit passé au cou le collier du fonctionnaire.

Thierry se lamente de leur aveuglement, de leur confiance :

« On assure éloquemment aux maîtres que leur plus impérieux devoir est de s'entendre avec les parents de

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 86.

leurs élèves pour mieux contrôler le travail, la conduite, la vie morale de ces enfants, mais les parents n'ont cure de ces échanges de vue. » Il a eu beau faire savoir les heures où il recevrait avec plaisir leurs visites. Il en a vu six et leurs paroles ont été insignifiantes : pensums à lever, sensibilité du petit à ménager. « Rien d'étonnant : la moitié d'entre eux nous envoient leurs descendants pour s'en débarrasser. L'école est une garderie, le professeur une nourrice sèche. »

Peu importe que vous tiriez au maigre pis de la Déméter universitaire, ô enfants, un lait empoisonné de verbalisme et d'abstraction. Vos parents se réjouissent de vous savoir à l'abri des automobiles, du froid, des chiens enragés et des « mauvaises fréquentations » pendant tout un jour.

— Préservons nos fils, disent-ils, des promiscuités de la rue !

Et ils n'ont jamais remarqué que la rue passait au beau milieu de l'école[1].

Les parents qui ne songent pas uniquement à se débarrasser de leurs enfants les livrent à l'État-éducateur, pour un motif d'intérêt qui les rend parfaitement indifférents à la nature de l'enseignement qui leur sera distribué :

« Il faut que tu sois plus heureux et plus savant que moi, mon petit, a dit le bourrelier. » Les maîtres feront ce qu'ils voudront, les parents ont toute confiance.

Trois ans de gavage abstrait, de rédactions verbeuses, de nomenclature et de galimatias géographico-historique, ils acceptent tout.

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 90.

Y ajoutât-on du tatar mandchou, ils ne s'insurgeraient toujours pas. L'appareil fonctionne avec l'approbation officielle. Les brevets qu'on lui demande et qu'il dégorge d'un jet automatique, ils sont « avec garantie du gouvernement ».

Qu'exiger de plus?

Et avec une générosité qui l'honore, le jeune instituteur appelle sur son enseignement le contrôle, la critique, l'attaque même :

— « Je consens d'être vaincu, pourvu que l'on me combatte. »

Les parents n'ont pas, comme l'instituteur, passé par Saint-Cloud, mais ils ont d'autres lumières que celles des brevets pour apprécier la qualité de la nourriture dispensée à leurs enfants et juger si c'est du pain ou du poison. « Trop persuadés de leur incapacité intellectuelle à juger ces disciplines, ils oublient qu'ils en ont la capacité sociale, qu'ils devraient l'exercer impérieusement. L'école est un milieu artificiel, la famille est un milieu naturel[1]. »

Ces scrupules noblement ressentis par ces jeunes instituteurs, — car les paroles de Thierry ne sont ici qu'une expression heureuse des préoccupations qui groupaient, à Puteaux, les amis de Pierre Lamouroux, l'écho de leurs conversations, d'école ou de cercle, la synthèse de quelques-unes des pensées développées dans la petite revue de Chaptal, *l'Envol*, et plus tard *l'Avenir de l'enfant*, — ces scrupules n'étaient malheureusement pas également partagés par les législateurs de l'école officielle. Que pou-

1. *L'Homme en proie aux enfants*, pp. 91-92.

vaient quelques instituteurs taxés d'utopie par leurs maîtres et leurs pairs, pour restituer l'école à son rôle naturel?

Le formidable engrenage administratif n'allait-il pas broyer ces frêles germinations d'un printemps précoce? D'ailleurs, ces jeunes ouvriers, où iraient-ils puiser l'idéal pratique, où trouver la force sociale qui soutiendrait leurs énergies dans la lutte contre la citadelle?

— Dans la future société syndicaliste, dans le futur « stoïcisme ouvrier », se murmurait Thierry.

Oui, mais en attendant que l'ouvrier eût imposé, par une sorte de génération spontanée de la volonté, à soi et aux autres, la religion nouvelle, l'idéal de renoncement, contradictoire de l'idéal intéressé jusqu'ici poursuivi en soi et en ses enfants; en attendant ce jour qui ne viendrait peut-être jamais — car l'histoire se continue, et le passé ne nous a révélé aucune génération spontanée de cette sorte, aucun peuple se dictant à soi-même une religion de renoncement — en attendant l'invisible étoile, à quoi se résoudre?

XV

LE NŒUD GORDIEN

En y regardant de près, les difficultés auxquelles se heurte quotidiennement Albert Thierry, auxquelles se sont heurtés Pierre et ses amis de Puteaux, proviennent, à peu près toutes, d'un vice

essentiel de l'école moderne, d'un « cercle » auquel on ne voit pas d'issue logique. Lamouroux le notait en deux mots qui sont le titre d'un de ses articles de *l'Avenir de l'enfant* : « l'impossible neutralité ».

Oui ou non, l'instituteur doit-il faire œuvre d'éducateur? c'est-à-dire de moraliste? Oui ou non, sa vocation est-elle de former pour le pays autre chose que des brevetés, de lui donner des hommes?

— Oui, répond Thierry, mais le moyen? Ce rôle suppose une doctrine, et de doctrine, nous n'en avons pas, nous n'avons pas le droit d'en avoir.

— Oui, répond Lamouroux, et il ajoutera un jour : voilà pourquoi je deviens catholique; car il me faut une doctrine qui ait fait ses preuves.

— Oui, répondaient naguère les théoriciens les plus autorisés de l'école; et voilà pourquoi nous allons vous *créer* une morale.

« Les maîtres, écrit M. Marion, oublient trop souvent que *l'instruction* n'est rien sans *l'éducation*[1]. » Non seulement le maître doit *élever* l'enfant, former son caractère, son cœur, en même temps qu'il nourrit son esprit, mais il doit encore et d'abord les réformer. « L'enfant n'arrive pas à l'âge de sept ans absolument neuf et moralement intact. Une sorte de perversion a déjà commencé pour lui, faute de soins, et le maître qui le reçoit à l'école doit non seulement faire ce qui n'a pas été fait, mais, le plus souvent, défaire ce qui s'est fait tout seul[2]. »

Pour atteindre ce but premier de l'école, le maître

1. *L'Éducation progressive.*
2. *Ibid.*, p. 390.

mettra donc tout en œuvre, la chaleur d'une parole convaincue, la prédication souveraine de l'exemple.

« Pour que l'élève se pénètre de ce respect de la *loi morale* qui est à lui seul toute une éducation, il faut premièrement que par son caractère, sa conduite, par son langage (le maître) soit lui-même le plus persuasif de tous les exemples. Dans cet ordre d'enseignement, tout ce qui ne vient pas du cœur ne va pas au cœur. Un maître qui récite des préceptes, qui parle du devoir sans conviction, sans chaleur, fait pis que perdre sa peine, il est en faute[1]. »

Voilà qui est bien. Un prédicateur ne dirait pas mieux. Et le travail est urgent, écoutez plutôt : « Reconnaissons ici une lacune immense que je me borne à indiquer : la religion officielle, dogmatique, se retire de nos écoles, et *rien* encore ne vient prendre sa place[2]. »

Malgré tout, l'école ne renoncera pas à son idéal, et après s'être fait l'écho de ces constatations pessimistes, M. Compayré n'en conclut pas moins avec une belle confiance : « Oui, nous revendiquons hautement, pour les maîtres laïques, le titre d'éducateurs et de moralistes[3]. » « Ne nous décourageons pas. Nous continuerons à appeler tous les enfants de nos écoles, sur ce terrain neutre de l'enseignement de la morale, où l'on n'attaque aucune religion, où l'on prêche la justice, la charité, la tolérance qui est la charité envers les idées. Nous continuerons à

1. *L'Éducation progressive*, p. 390.
2. Rapports 1879, p. 95, cité par Compayré, *Cours de pédagogie*.
3. *Cours de pédagogie*, p. 400.

bâtir sur ces assises solides la cité humaine, en laissant aux ministres de la religion le soin de bâtir à côté, ce que saint Augustin appelle la Cité de Dieu[1]. »

On est tenté de sourire aujourd'hui de tant de candeur.

Eh ! non, les *assises* n'étaient pas *solides* et voilà pourquoi la maison dura si peu.

M. Compayré vécut assez pour assister à sa ruine. En ces jours tragiques de Mars-Avril 1914 où, trois mois avant la guerre, nous connûmes toutes les folies et quelques-unes des hontes de Byzance, où M. de Lamarzelle pouvait flageller la majorité du Sénat de ces paroles hautaines : « Je répète que, suivant le mot vengeur de Maurice Barrès, c'est dans un cloaque de boue, d'or et de sang, qu'est en train de s'enliser ce régime qu'un des vôtres et non pas moi a appelé le régime de l'abjection », en ces jours où la *Défense laïque* occupait tellement les esprits qu'on n'avait plus le loisir de songer à la Défense nationale, M. de Gaillard-Bancel à la Chambre, M. de Lamarzelle au Sénat, citèrent des paroles découragées de M. Compayré. Le recteur d'Académie analysait un manuel de morale de M. Payot inscrit au programme des écoles primaires. « D'après sa conception morale, disait M. Compayré, le devoir consiste à *vivre d'une vie intense*...

« Femmes et jeunes filles, soyez toujours proprettes et appétissantes. »

« N'est-il pas à craindre, demande M. Compayré,

1. *Cours de pédagogie*, p. 402.

que telle ou telle de nos écolières ne voie dans ce conseil peu austère un encouragement à comprendre d'une certaine manière les devoirs faciles de la vie intense? » Et il continuait : « D'étape en étape, de chute en chute, nous descendons jusqu'à cette conclusion finale : il n'y a pas de devoirs à enseigner aux enfants. Toute éducation morale est une entreprise arbitraire, oppressive, impossible. » Et encore :

« Voici ce qu'on pouvait lire, en 1905, dans une revue scolaire très répandue : « Déclarer que l'éducation est l'art de faire des hommes honnêtes, c'est affirmer que l'on sait ce que c'est qu'un honnête homme. Nous savons ce que vaut cette prétention. »

« Nous avions cru jusqu'ici, conclut avec amertume M. Compayré, que pareille déclaration avait seulement cours devant les tribunaux, sur les lèvres d'un accusé qui cherche vainement une excuse aux fautes dont il s'est rendu coupable, et nous la trouvons maintenant sous la plume d'un instituteur devenu inspecteur primaire, un chef, par conséquent, chargé de diriger l'enseignement dans les écoles de sa circonscription[1]. »

Qu'étaient-elles donc, ces « assises » sur lesquelles M. Compayré travaillait consciencieusement à bâtir ce qu'il appelle avec quelque pompe : la cité humaine? M. Compayré nous répond par l'exposé d'un kantisme simplifié, par une façon de catéchisme laïque béni par Jules Simon : « Les vrais principes de la morale doivent être cherchés dans la raison naturelle.

1. Voir, à l'*Officiel*, le discours de M. de Lamarzelle au Sénat, le 30 mars 1914

D'une part, la *croyance* au bien, d'autre part, la *croyance* au devoir suffisent pour lui assurer une base inébranlable. Ordre universel et dignité personnelle sont les deux assises de la morale naturelle[1]. »

Et tout cela est résumé en quelques petites phrases de catéchisme que les gamins auront à apprendre par cœur : « Le bien, c'est l'ordre; le bien, c'est la perfection. C'est le développement achevé de toutes nos tendances. » Pourquoi la charité, le dévouement sont-ils des vertus? — « Parce que l'idéal de la sensibilité est d'aimer le plus possible. » (Diable!) — Pourquoi le patriotisme est-il un élément du bien? — « Parce que, pour un citoyen, l'acte essentiel, la fin propre et idéale, est de se dévouer à sa patrie[2]. »

Mais d'où vient donc la valeur *obligatoire* de ce *nouveau Décalogue?*

M. Compayré se souvient encore ici de Kant et de la *Critique de la raison pratique :* « De même que le bien peut être ramené par l'analyse à la perfection naturelle des êtres, de même le devoir peut être considéré comme la conséquence nécessaire de la *croyance* à notre dignité personnelle. Le vrai principe de l'obligation, c'est donc la dignité de l'homme[3]. »

La vérité, tôt ou tard, a sa revanche.

Le cours de morale était institué pour remplacer le cours de catéchisme enseigné jadis par nos bons pédagogues. Je suis persuadé que ce cours de catéchisme leur donnait plus de « consolations » que

1. *Cours de morale*, p. 82.
2. *Ibid.*, pp. 117-119.
3. *Ibid.*, p. 123.

n'en donna jamais à un instituteur son cours de morale laïque (voir *l'Homme en proie aux enfants*). Mais, a-t-on remarqué que nul catéchisme ne fit aussi souvent appel à la foi, à la « croyance », que le cours laïque de Compayré ?

C'est qu'en effet, une petite religion bien authentique, sous le couvert de la morale, s'est glissée à l'école. Religion plus impérative, plus autoritaire, plus hérissée de mystères que le plus intransigeant catholicisme.

Plus autoritaire, car elle doit être acceptée à la façon d'un « impératif catégorique » dont on ne discute pas les ordres. L'instituteur d'autrefois pouvait au moins répondre : « C'est le bon Dieu qui le veut, et c'est pour ton bien », cela était sans réplique.

Plus mystérieuse, car la formule même du devoir interdit toute investigation sur les derniers « pourquoi » de ses exigences. « C'est ainsi, parce que c'est ainsi. » C'est la foi sans les prolégomènes de fait, sans l'apologétique, sans l'exposé des raisons de croire.

Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Voilà donc notre jeune instituteur en possession de son catéchisme néo-kantien. Que va-t-il en faire?

Mais l'enseigner avec toute son âme, et commencer par le pratiquer avec ferveur, répond Compayré : « Un maître qui récite des préceptes, qui parle du devoir, sans chaleur, fait pis que perdre sa peine, il est en faute. » Il faut donc qu'il vive la série de ces « impératifs ».

Et s'il n'y croit pas? La foi ni ne se commande ne s'impose, c'est du moins ce que dit la théolo

catholique[1]. S'il n'est ni kantiste, ni renouviériste, s'il range Cousin, et Jules Simon, et leur religion naturelle parmi les vieilles lunes; s'il est amoraliste, matérialiste, socialiste, anarchiste, malthusien, fataliste, allez-vous faire violence à sa conscience, lui imposer les gestes, la prédication d'une conception de la vie qui n'est pas la sienne? Et la neutralité? Et la liberté de conscience? Ont-elles été proclamées pour le seul bénéfice des élèves, non pour celui des maîtres?

1. Et aussi, à certains jours du moins, la théologie laïque.

En 1912, M. Groussеau, à la Chambre des députés, interrogeant M. Steeg, ministre de l'Instruction publique, sur la question de savoir si l'arrêté de 1882 était encore en vigueur, ce dernier finit par lui répondre « non ». Quand on lui en demanda la raison, il dit : « Les idées des instituteurs ne sont plus ce qu'elles étaient en 1882; comme, en immense majorité, *ils ne croient plus en Dieu, il serait monstrueux de leur faire enseigner une foi qu'ils ne partagent pas.* »

Fort bien, concluait M. de Lamarzelle en rappelant ces textes au Sénat, le 30 mars 1914. Mais si demain les syndicats d'instituteurs affiliés à la C. G. T., au Sou du Soldat, viennent vous dire : nous ne croyons ni à la propriété, ni à la patrie; leur direz-vous : « Eh bien! vous ne l'enseignerez pas »?

« J'attends la réponse de M. le Ministre. »

M. Viviani, tout en affirmant n'avoir aucune leçon de courage à recevoir de M. de Lamarzelle, n'eut pas celui de répondre. Mais M. *Savary*, président de la Commission, répondit pour lui le 2 avril : « Dire : les instituteurs ne peuvent pas enseigner une doctrine *parce qu'ils n'y croient pas*, ne constitue pas une bonne raison. (Très bien! Très bien! à gauche.)

« Je suis pour l'enseignement laïque; mais j'estime que, *dans tous les cas, les instituteurs doivent se plier à la volonté de l'État.* » (Nouvelles approbations sur les mêmes bancs.)

On ne pouvait déclarer ni plus allègrement, ni plus nettement, supprimée la liberté de conscience des instituteurs.

Il est vrai que les instituteurs n'ont pas laissé promulguer cette nouvelle « suppression de l'Édit de Nantes » sans protester. Dès 1905, le Manifeste des 135 déclare n'avoir pas à recevoir de directions intellectuelles de l'État : « Notre enseignement n'est pas, disent-ils, un enseignement d'autorité, ce n'est pas au nom du Gouvernement même républicain, ni même au nom du peuple français que l'instituteur confère son enseignement, c'est au nom de la vérité. »

La question en est là.

Ou bien, puisque la conviction est une condition essentielle de l'efficacité de l'enseignement moral, allez-vous dire à l'instituteur : Vous avez une foi ; vous êtes syndicaliste, anarchiste, antimilitariste. C'est votre droit, inscrit en toutes lettres en tête de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Enseignez donc ce que vous croyez. Enseignez-le avec toute votre âme et montrez que dans la pratique vous vivez ce que vous enseignez. — Et les parents ? et la neutralité ? et le respect de la conscience de l'enfant ?

Nous voilà de nouveau « au rouet », à de multiples rouets. Et qu'on ne dise pas qu'il est un terrain sur lequel tout le monde peut s'entendre. Lequel ? L'amour de la patrie ? Le respect de la propriété ?... N'a-t-on jamais vu d'instituteur internationaliste ? N'y a-t-il pas des parents socialistes ? M. Compayré, M. Marion proclament la propriété sacrée ; pour ces parents socialistes, la propriété, c'est le « vol ». Alors ?

Alors, à vouloir contenter tout le monde, on n'arrivera jamais à contenter personne. Vouloir donner un « enseignement moral d'État », s'il est possible de rapprocher ces termes, créer une discipline philosophique à l'usage de l'universalité des consciences, c'est se condamner à violenter des âmes, à heurter des consciences, celle des parents, celle des maîtres, celle des enfants. Ne suffit-il pas d'un élémentaire bon sens, d'une vue même superficielle des plus évidentes réalités pour se l'avouer ?

Et donc, de deux choses l'une. Ou l'école devra loyalement renoncer à toute prétention d'éducation,

de moralisation, et par là se découronner, devenir une machine à inculquer des dates, des chiffres, des faits (la philosophie même de l'histoire étant une fatale violation de la neutralité[1]), ou bien l'école redeviendra ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, dans le milieu divisé de notre société actuelle, la seule chose qu'elle puisse être, elle sera *confessionnelle*. C'est-à-dire que pleine liberté sera donnée aux parents, aux enfants, de choisir l'école où l'éducation, l'enseignement de la morale auront pour base *la foi* qu'ils professent, et que partage l'instituteur choisi par eux. C'est-à-dire qu'une répartition équitable, proportionnelle, des subsides scolaires, de nos deniers communs, sera faite entre les écoles des diverses confessions. C'est-à-dire qu'il n'existera plus d'école *neutre*, puisqu'il n'existe pas, qu'il ne peut exister d'*esprits neutres*, d'âmes neutres, de consciences neutres, de morale neutre, de philosophie neutre.

Il n'est pas d'autre solution légale possible au problème moderne de l'école. Il est singulier que d'aussi élémentaires vérités aient besoin d'être démontrées[2].

1. « Il est impossible d'enseigner l'histoire, l'instruction civique, la morale, sans manifester des préférences. » J. Payot, *Le Volume*, mai 1908.

2. Au sujet de cette compétence *exclusive* des parents à assurer par eux-mêmes (ou par des maîtres qui partagent leurs croyances, leur conception de la vie et du devoir), l'éducation de leur enfant, et, parallèlement, sur l'absolue incompétence de l'État en pareille matière, voici quelques documents dont nos adversaires ne sauraient contester l'autorité. Je les emprunte à une conférence de Renan prononcée en 1869, et insérée à la fin du volume de *la Réforme intellectuelle et sociale* : « Un principe sur lequel tous les bons esprits de nos jours paraissent d'accord est de n'attribuer à la société, à l'État, que ce que les individus isolés ou associés librement ne peuvent faire. Le progrès social consistera justement dans l'avenir à transporter une foule de choses de la catégorie

Et pourtant (de quelle folie de régression nous jugeront atteints les esprits de l'avenir?) l'école neutre existe. L'État accepte et revendique pour l'école nationale l'insulte de cette épithète : enseignement neutre. Quel ennemi du bon renom de l'esprit français, de la culture et des lettres françaises, nous a donc infligé l'outrage d'un tel vocable? Mais ce n'est pas assez d'avoir accepté la flagrante contradiction des mots, il a été décrété, conformément à la philosophie d'un rêveur d'outre-Rhin, que ces « contradictoires » auraient force de loi.

Pourtant, comme la réalité ne se laisse pas plier à l'absurde, et nous punit toujours de nos fantaisies déraisonnables, une crise devait venir. A vrai dire, elle dure depuis le début, c'est-à-dire depuis un siècle.

— Mais le vaisseau a tenu bon, objectera-t-on, ce qui prouve qu'il ne fut pas si mal construit.

des choses de l'État à la catégorie des choses libres, abandonnées à *l'initiative privée.*

« Le roi de France, en proclamant l'Université de Paris sa fille aînée, émancipa, en réalité, l'enseignement et créa ce grand régime des *corporations enseignantes*, à demi *indépendantes* de l'État, possédant de grands biens en dehors de l'État, qui a porté et porte encore en Allemagne et en Angleterre de si bons fruits. (Tout au contraire), ce qui caractérise toutes les œuvres de la Révolution française, c'est l'exagération de l'idée d'Etat.

« L'enfant, selon les idées souvent énoncées vers ce temps, doit être enlevé à sa famille pour être élevé selon les vues de l'Etat : les parents, *les vrais éducateurs, ne l'oubliez jamais*, sont tenus en suspición. »

Et Renan conclut en demandant que *l'instruction* soit, quant à sa technique, réglementée par l'Etat, mais *l'éducation* exclusivement réservée au choix de la famille. C'est exactement ce que nous demandons. Si on n'a pas le courage d'en venir là tout de suite, continue Renan : « Je demanderais au moins une chose, c'est que les pensionnats, s'il en faut, ne soient pas tenus par l'Etat, qu'ils soient des établissements privés placés sous la surveillance des parents et choisis par eux en toute responsabilité. *Responsabilité*, mot capital et qui referme e secret de presque toutes les réformes de notre temps. »

— Oui, il a tenu bon à la façon des embarcations qui, pour tenir l'eau, doivent, dès la sortie du chantier, jeter à la mer le meilleur de leur cargaison et continuent leur chemin les cales vides.

Ce que l'école neutre a jeté à l'eau, c'est tantôt la *neutralité*, et c'est tantôt l'enseignement moral. On a eu le spectacle d'une école légale condamnée à l'illégalité, vivant au vu et au su de tous dans cette illégalité, de l'aveu même du législateur.

Voici à titre de rappel quelques phrases illustrant un passé que nous voulons croire aboli à jamais. N'est-ce pas M. Viviani, depuis ministre de l'Instruction publique, qui, en 1904, écrit dans *l'Humanité* :

« La neutralité, elle fut toujours un *mensonge*...

« Peut-être un mensonge nécessaire... On promit cette *chimère* de la neutralité pour rassurer quelques timidités dont la coalition eût fait obstacle au principe de la loi. Mais Jules Ferry avait l'esprit trop net pour croire à l'autorité de cet *expédient*. Et le malheur, c'est que ses disciples prennent pour un principe ce qui, dans ses mains un peu lourdes, ne fut qu'un *prétexte*. »

M. de Lamarzelle rappelait ces paroles à M. Viviani alors ministre de l'Instruction publique. M. Viviani ni ne démentit ni ne retira ces singulières déclarations. Il les aggrava plutôt.

« M. le Ministre de l'Instruction publique... n'a pas voulu ruser, disait M. de Lamarzelle à la tribune du Sénat le 23 mars 1914.

« Il a dit très nettement son opinion, déclarant :
« Ce n'est pas la religion que nous attaquons, c'est

« le cléricalisme ! » Et il a défini le cléricalisme en disant... que le cléricalisme et l'Église, c'est en somme la même chose, et que les destinées de l'Église sont inconciliables avec les destinées de la démocratie. Voici d'ailleurs la phrase elle-même : « La vérité c'est que les destinées de l'Église sont inconciliables avec celles de la démocratie, que dis-je, avec celles d'aucun régime. »

De ces paroles l'orateur rapprochait celles de M. Steeg, prédécesseur de M. Viviani au ministère de l'Instruction publique, écrivant dans la *Lanterne :*

« Nous irons, qu'on le sache bien, jusqu'au bout des lois de bataille, dès lors qu'il sera définitivement démontré que, pour vivre en paix avec l'adversaire et faire notre œuvre, il n'est d'autre ressource que de l'écraser sous notre talon. »

Mêmes déclarations dans la bouche de deux autres ministres : de M. Pelletan déclarant au banquet de Troyes : « On a beaucoup parlé de la liberté de l'enseignement : cette liberté n'existe pas dans la doctrine républicaine. » Puis, c'est M. Marcel Sembat proclamant brutalement :

« L'école sans Dieu, c'est l'école *contre Dieu*. Nous n'y pouvons rien, c'est la force des choses. »

Le père de l'école sans Dieu, M. Jules Ferry savait bien que tel serait l'aboutissant de son « mensonge » de neutralité scolaire.

Il s'en expliquait le jour de sa réception à la Loge *la Clémente Amitié*. Il s'en expliqua encore dans une conversation que M. Grousseau citait à la tribune de la Chambre des députés, en présence de M. Jaurès sans être démenti par celui-ci. M. Jaurès

demandait à Jules Ferry : « Quelle est donc l'idée directrice qui vous a inspiré dans votre œuvre d'enseignement laïque? » Et J. Ferry lui répondait : « *Je voudrais former une société sans roi et sans Dieu.* »

Faut-il s'étonner, après cela, de voir des instituteurs et des professeurs, des inspecteurs et des auteurs de manuels scolaires, des Revues de l'école, faire fumier de ce « mensonge », de cette « chimère », de cet « expédient », de ce « prétexte » de Neutralité, sans que d'ailleurs l'autorité légitime ait la pensée ou le courage de leur en faire un grief? Faut-il s'étonner de voir un professeur de l'Université, auteur de plusieurs manuels scolaires, M. Aulard écrire à M. Ferdinand Buisson, un des grands maîtres de l'enseignement laïque : « La morale doit être indépendante de la foi. Or, répandre cette idée, c'est vouloir détruire la religion. Donc, nous voulons détruire la religion. »

Et M. Buisson de lui répondre — les deux lettres sont contenues dans le livre de M. Buisson, *la Foi laïque* — : « Détruire la religion? La religion du Pape, oui; la religion de Calvin, oui; la religion de Victor Cousin, oui; ou toute autre fondée sur un *Credo*, oui... Justement parce qu'elles ne sont pas la religion. » Et quelle est donc la vraie religion, celle que l'école devra respecter? — Mais la religion de *Kant*, mais cette *Foi laïque* dont le ministre de l'Instruction publique, M. Viviani, exposait le Credo au Sénat, en mars 1914. A moins que ce ne soit — car nous nous débattons en pleine incohérence, en pleine confusion des langues — quelqu'une de ces

religions parasites toutes poussées sur le tronc du Criticisme kantien : la morale sans obligation ni sanction de M. Guyau, la morale du bon plaisir de M. Belot, la morale de l'amoralisme de M. Frédéric Rauh.

Oui, ce sera la morale qu'on voudra, pourvu que ce ne soit jamais celle dont la majorité des Français vit depuis quatorze siècles : la morale catholique.

Nous étonnerons-nous après cela de lire dans la *Revue de l'Enseignement primaire* des phrases comme celle-ci :

« L'ennemi, c'est l'Église et toutes les tyrannies qu'elle abrite et qu'elle déguise. »

— Faillite de la Neutralité, dira-t-on. — Si l'on veut : Faillite d'un engagement légal, apparent, fictif, mais non d'un engagement réel pris dans l'intime de l'âme et de la conscience. En effet, cet engagement loyal ne fut jamais pris par les créateurs de l'école laïque. Et *il ne pouvait l'être*, vu qu'il était en formelle contradiction avec leur but.

Ce que l'école neutre a jeté à l'eau, disais-je, *c'est tantôt la neutralité*... Oui, on a connu l'école sectaire, l'école contre Dieu... et aussi parfois, pourquoi ne pas le dire? *l'école contre la patrie.*

Ne croit-on pas rêver en lisant dans une revue de l'école, *la Revue de l'enseignement*, des phrases comme celle-ci : « Plutôt l'insurrection que la guerre »? (N° du 28 janvier 1904). Ne croit-on pas rêver en entendant un des des dirigeants de l'Université, M. J. Payot, inviter les instituteurs à faire disparaître des murs de l'école les gravures représentant « des scènes de violence »? Ces « scènes

violence », on le devine, ce sont les grandes victoires de notre histoire. On pourrait me reprocher de donner à ces faits ou à d'autres semblables une importance exagérée s'ils étaient purement accidentels. — Des misères, des fautes, il y en a partout, et les écoles congréganistes n'en sont pas exemptes, me dirait-on.

— C'est vrai. Aussi ce que nous déplorons, ce sont moins ces faits que leur impunité, que leurs causes profondes. Une de ces causes profondes, c'est l'*abdication* de l'État devant la propagande pacifiste, antimilitariste qui, à la veille de la guerre, se donnait libre cours à l'école. Faut-il rappeler quelques-unes des étapes de cette abdication?

Un de nos amis des « Puteaux », N..., nous a parlé du manifeste des 135. Ce fut un des premiers actes de la rébellion des instituteurs syndicalistes, un des premiers épisodes de l'abdication du gouvernement devant le pouvoir syndical. Vers 1904, il se forme des Syndicats d'instituteurs parfaitement illégaux.

En 1905, M. Rouvier, président du Conseil, ordonne des poursuites. Interpellé, mis en minorité relative, M. Rouvier reste au pouvoir, mais abandonne les poursuites.

A cette capitulation répond le manifeste des 135 qui déclarent ne devoir des comptes qu'au peuple, de qui vient tout pouvoir, et annoncent de plus qu'ils adhèrent à la Confédération générale du Travail et aux Bourses du Travail.

En 1906, les Syndicats illégaux se constituent en Fédération. Interpellé au Sénat par M. Sébline, .. Briand, ministre de l'Instruction publique, pro-

clame, à nouveau, la parfaite illégalité des Syndicats d'instituteurs, mais en même temps déclare ceux-ci « parfaitement excusables » d'avoir voulu s'armer contre « l'arbitraire de... ses préfets ». — « Il y a donc, conclut M. Sébline, *possession d'état de l'illégalité*, dès qu'il s'agit des instituteurs. »

Pendant huit ans, de 1906 à 1914, cette « possession d'état de l'illégalité » continue...

En 1911, nouveau scandale, nouvelle abdication.

M. Paoli, instituteur en Corse, adresse une lettre insolente à son vice-recteur. Déplacé, M. Paoli fait appel à M. Léger, secrétaire de la Fédération nationale des Syndicats d'instituteurs. Celui-ci adresse une protestation plus insolente encore au vice-recteur de la Corse contre le déplacement de Paoli.

A la requête du ministre de l'Instruction publique, un blâme est infligé à M. Léger.

Les 5.000 instituteurs syndiqués, les 100.000 instituteurs affiliés aux *Amicales* prennent alors fait et cause pour le secrétaire des Syndicats, somment le ministre de l'Instruction publique de retirer son blâme. Le blâme est retiré.

En septembre 1912, nouvel éclat : le Congrès de *Chambéry*. Les délégués des 5.000 instituteurs syndiqués adhèrent à nouveau à la C. G. T., au Sou du Soldat, et en chœur chantent l'*Internationale* :

Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons les rangs!
S'ils s'obstinent, ces cannibales,
A faire de nous des héros,
Ils sauront bientôt que nos balles
Sont pour nos propres généraux.

Grand remue-ménage au Parlement. On parle et on parlemente. C'est l'époque où l'horizon s'assombrit vers l'Est, où l'Allemagne multiplie ses menaces. Est-ce le moment de hâter une catastrophe en donnant à l'ennemi l'impression que son agression nous trouvera désarmés, désunis, et que la révolution intérieure facilitera son œuvre de conquête? M. Clemenceau exhorte paternellement les instituteurs à rentrer dans l'ordre. Dans une lettre pressante il leur rappelle les doctrines fondamentales de la C. G. T., de son journal, la *Voix du peuple,* des Bourses de Travail, du Sou du Soldat : « apologie du sabotage, provocation à la haine, appel à la désertion et à la trahison ». Parlant du journal la *Voix du peuple* auquel toute organisation « confédérée » doit s'abonner, M. Clemenceau écrit : « Vous ne pouvez ignorer que ce journal est l'organe qualifié des antipatriotes et qu'ils y préconisent ouvertement la désertion et le recours à la violence sur la personne de nos officiers.

« Il est inadmissible que vous mettiez ainsi au nombre de vos *desiderata* le droit de propager, *aux frais de la patrie, la haine et la destruction de la patrie.* »

Enfin, M. Clemenceau rappelle aux instituteurs la décision du Congrès d'Amiens de la C. G. T., en 1906 :

« Le Congrès affirme que la propagande antimilitariste et antipatriotique doit devenir toujours plus intense et toujours plus audacieuse. »

Que direz-vous lorsque la Confédération, demande M. Clemenceau, vous sommera de souscrire à ce vœu?

Que direz-vous, ajoute à la tribune de la Chambre, le Président du Conseil, M. Raymond Poincaré, quand on vous demandera d'adopter le vœu de la Confédération voté au Congrès de Toulouse, au mois d'octobre 1910 :

« Le Congrès rappelle la formule de l'Internationale : *Les travailleurs n'ont pas de patrie.* »

Les instituteurs « chambéristes » furent frappés. Six mois après, une délégation des Amicales allait trouver le ministre de l'Instruction publique, se déclarait solidaire des instituteurs de Chambéry, demandait que les pénalités portées fussent levées. Le ministre s'inclina.

Les manifestants de Chambéry furent absous.

Quelques-uns obtinrent de l'avancement.

Cela se passait deux ans avant la guerre.

Moins de quatre mois avant le coup de foudre, le 2 avril 1914... M. de Lamarzelle rappelait à M. Viviani, ministre de l'Instruction publique, que : depuis sept ans, « ce qui avait été fait à Chambéry se faisait tous les ans... »

Que les Syndicats toujours condamnés, toujours illégaux, vivaient toujours et chantaient l'*Internationale* dans leurs Congrès :

Appliquons la grève aux armées,
Crosse en l'air et rompons les rangs!...

— Parfaitement, déclarait M. Empereur. « Ils l'ont même chantée avec beaucoup d'enthousiasme. Eh bien! quel mal pouvez-vous trouver à cela? »

M. Viviani n'en trouvait sans doute aucun, car il se taisait.

On m'accusera de digression, peut-être d'autre chose.

J'ai hésité à rappeler ces luttes, ces aberrations si proches de nous et... si lointaines.

Pourtant, j'ai estimé ce rappel nécessaire pour nous défendre de fâcheuses illusions. La guerre qui a guéri bien des cœurs — l'héroïsme de tant de milliers d'instituteurs en fait foi — n'a pas guéri tous les esprits. Non, pas même chez quelques-uns de ceux qui font le plus vaillamment leur devoir[1].

Enfin, et surtout, j'ai jugé ce rappel nécessaire pour situer et par là apprécier à sa valeur l'effort de libération tenté par nos amis de Puteaux.

Ils ont connu une école contre Dieu, une école contre la Patrie[2], une école se refusant à elle-même

1. Lire sur ce sujet les articles de Jean Maxe : *Les tendances scolaires actuelles : laïcisme et pacifisme quand même.* Revue pratique d'apologétique, 1er juin et 1er septembre 1916.

2. Le 21 mai 1916 se clôturait en Sorbonne, sous la présidence de M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique, le congrès de la *Ligue de l'enseignement.*

M. Painlevé y prononçait les paroles suivantes : « On prétendait que l'école laïque formerait des révoltés... On prédisait des déchirements, des discordes entre les deux Frances. »

Mais n'est-ce donc rien, Monsieur le Ministre, que l'ennemi ait pu prédire ces déchirements, escompter ces discordes? Les pacifistes d'hier ont fait leur devoir... comme les autres. Ceci suffit-il à les absoudre? Nous ne sommes pas responsables que de nos actes, nous le sommes aussi de nos paroles. Et celles-ci ont même souvent une portée plus grande que nos actes. Les paroles ont des ailes et franchissent les frontières plus vite que les bataillons.

M. Painlevé passe néanmoins à une conclusion imprévue.

Non seulement le syndicalisme, l'internationalisme bruyant d'une partie des maîtres de l'école laïque n'ont nui en rien à la France, mais on peut, on doit dire que l'Union Sacrée, que l'élan patriotique de la France de 1914-1916

le droit et les moyens de donner une *éducation morale* quelconque.

« École neutre, école nulle », avait prophétisé Jules Simon. Un inspecteur primaire, M. Dufrenne, trente-deux ans plus tard, traduisait ce verdict de la première heure par une direction pratique : « Toute l'attention que nous mettions à moraliser, nous la mettrons désormais à éviter de moraliser »

Chose singulière, cette nécessité, à laquelle ils allaient condamner leurs éducateurs, n'avait pas échappé aux précurseurs de l'école d'État.

Condorcet, dans le premier de ses *Mémoires* sur *l'Instruction publique*, posait en principe que « l'éducation publique doit se borner à l'instruction. » En effet, « la liberté des opinions deviendrait illusoire, si la société s'emparait des générations naissantes pour leur dicter ce qu'elles doivent croire[1] ».

Quelques-unes de ces vérités de fait, qui éclatent aujourd'hui aux yeux les moins prévenus, ce fut l'honneur de Pierre Lamouroux, de ses disciples, d'oser les dire.

Sans doute, cet acte de courage, même si on le suppose imité par le très grand nombre des instituteurs, ne résout pas le problème de l'école neutre, de l'école d'État, pour l'excellente raison qu'il

est le fruit, le fruit propre de l'enseignement laïque tel que le conçoivent la Ligue de l'Enseignement et les Amicales. Ce qui équivaut à l'argument suivant : la santé vient quelquefois après la maladie et le soleil après la pluie, c'est donc la maladie qui fait la santé, et la pluie qui fait le soleil.

1. F. Brunetière, *Éducation et Instruction*, p. 5.

n'existe pas de solution à un problème contradictoire. L'unique solution, on ne doit cesser de le répéter, à laquelle tous les esprits droits (catholiques, protestants, juifs ou... athées) arriveront un jour, se trouve dans l'école confessionnelle. C'est encore appartenir à une « confession » que de n'en vouloir aucune[1].

Il n'existe donc pas de place logique, dans une

1. A travers des réticences et des reprises d'où toute contradiction n'est pas exclue, l'auteur du *Nouveau Cours de pédagogie*, M. Dufrenne, n'aurait-il pas entrevu la vérité?

« ... Que la tradition religieuse soit, plus que la tradition philosophique à laquelle se rattache l'enseignement moral officiel, la tradition *humaine*, voilà ce que je ressentais fortement ces jours derniers. Je visitais des écoles où l'on s'évertuait à construire, sur le trépied mystique de la volonté, de la liberté et de la responsabilité, l'édifice kantien de la conscience morale, de l'impératif catégorique et du devoir pur. Cependant qu'à côté, dans l'humble église du village, la figure de la crèche de Bethléem et la parole du prêtre racontaient la naissance du Fils de l'Homme. Naissance misérable et magnifique! Récit plein d'enseignements! Éternel aliment pour la pitié, l'espérance et la consolation des hommes! Où était alors jetée, vibrante et lumineuse, la parole *vraiment humaine*, et où se mouvaient les mornes et froides abstractions? Qui était *sur la terre en pleine réalité*, et qui se tenait, non pas certes dans le ciel, mais dans ces lieux imprécis et sombres où stagnent les brumes, où roulent les nuées? »

Et l'auteur en vient à souhaiter « de voir introduire à l'école, le plus largement possible, la tradition religieuse ». (Lettre à M. Talmeyr, 2 janvier 1914, publiée par le *Gaulois*.) Ce même souci de ramener l'enseignement moral des régions du rêve et des nuées au pays de la réalité psychologique, se retrouve dans les vigoureuses études de M. J. *Delvolvé* parues sous ce titre : *Examen critique des conditions d'efficacité d'une doctrine morale éducative* (Revue de métaphysique et de morale, 1908-1909). On constate à nouveau que rien, pour l'instant, n'a remplacé la morale chrétienne. Le vice commun des morales laïques c'est de manquer de ce caractère réaliste, positif, d'où venait, en partie, l'efficacité des disciplines chrétiennes. Et par exemple, on n'a encore rien trouvé qui vaille le Sacrement de l'Eucharistie et la Communion pour donner à l'enfant la vue réelle de son éminente dignité morale, l'impression sensible d'un devoir de purification, de respect de soi... Cette génération n'aura pas le courage de tirer les conclusions, mais elle prépare celle de Pierre Lamouroux.

société qui tiendrait compte des réalités, pour l'école neutre.

C'est à cette conclusion que Lamouroux allait être conduit.

XVI

L'IMPOSSIBLE NEUTRALITÉ

Cette question de l'éducation morale, qui domine tout le problème de l'école moderne, ne pouvait manquer, en effet, d'occuper une place prépondérante dans les débats des instituteurs des « Puteaux ». Le Cercle de pédagogie, son écho : *l'Avenir de l'enfant*, reviennent plusieurs fois sur ce sujet brûlant, avec plus de bonne volonté, d'ailleurs, que de succès. Mais l'obscurité même où ils se débattent ajoutent au pathétique des recherches de ces jeunes gens.

Parce qu'ils ont tous : Thierry, Le Cesve, Lamouroux, Marié... une haute conception de leur vocation, ils veulent être *éducateurs*, plus encore qu'instituteurs. Avec ferveur, ils se sont juré de « rendre une âme à l'école ». Or, cette ambition, ils sont trop perspicaces pour ne pas l'apercevoir, suppose une doctrine de la vie.

Mais cette doctrine, même s'ils la possédaient, ils savent qu'ils n'ont pas le droit de s'en faire les apôtres. Il est vrai que les manuels de morale, d'éducation civique, dont le nombre s'accroît chaque jour, ont moins de scrupules, et munis, à qui mieux mieux,

de l'*imprimatur* de l'Université, offrent leur petite philosophie. Mais auquel entendre? Ils sont tant! Et puis, il reste sans doute entendu que toutes ces thèses seront seulement proposées aux enfants comme « des jeux de l'esprit ». Les donner pour des « vérités » serait tomber dans cette violation de la neutralité signalée par Condorcet.

Or, est-ce avec ces amusements d'esprit, ces petits jeux de patience, qu'un résultat quelconque d'éducation, de moralisation sera obtenu, qu'on arrivera à corriger ces mauvais instincts, ces habitudes vicieuses vite constatées par l'instituteur, sans qu'il soit besoin des avertissements de M. Compayré ou de M. Marion? Voyons néanmoins ce qu'on leur propose.

Les numéros 7-8, d'avril-mai 1910, qui marquent le terme de l'évolution, le sommet de la courbe dessinée par *l'Avenir de l'enfant*, sont à peu près uniquement consacrés au problème de la morale à l'école[1].

La Revue de P. Lamouroux analyse d'abord trois nouveaux manuels de morale.

1° *La Morale à l'école*, par J. Payot. Je cite : « L'idée qui domine le livre, c'est l'idée de liberté, *d'affranchissement*. L'histoire des hommes est celle d'un affranchissement progressif. Peu à peu, les hommes se sont libérés des forces hostiles du monde extérieur (froid, faim, douleur! maladies!) et du monde intérieur (sensualité, orgueil, paresse, colère, terreur, superstitions). »

1. Exclusivement, sauf quelques brefs articles sur des questions de métier la rédaction au cours élémentaire; les musées géographiques.

On croit vraiment rêver à l'énoncé de pareilles... naïvetés. Qu'on relise les notes de Thierry dans *l'Homme en proie aux enfants*, et l'on verra ce qu'il faut penser de cet affranchissement du petit homme qu'est l'enfant à l'égard de la « sensualité, de l'orgueil, de la paresse, de la colère ». Pour ce qui est de la libération « du froid, de la faim, de la douleur », M. Payot aurait gagné beaucoup à accompagner dans quelques-unes de ses tournées charitables une petite Sœur Hirondelle. Et qu'aurait-il pensé s'il avait pu ou voulu aller passer quelques mois de ces années 1914-1916, parmi nos soldats du front? Hélas! on continue à souffrir du froid, de la faim et de la méchanceté humaine, autant — et peut-être un peu plus — que par le passé. Le « progrès » n'a pas diminué la somme des souffrances humaines.

L'Avenir résume ainsi ce pauvre livre : « Est un malfaiteur quiconque entrave le progrès de l'affranchissement humain. »

Il ne restera plus qu'à définir ce qu'on entend par « progrès » et par « affranchissement ».

Si j'ai bonne mémoire, M. Payot, d'accord en cela avec la presque totalité des doctrinaires de l'école, avait salué dans la culture germanique un merveilleux instrument de « progrès » et d' « affranchissement humain ». Qu'en pense-t-il aujourd'hui?

Mais là n'est pas la question. M. Payot écrivait pour des enfants qu'il avait à cœur de moraliser, ce qui suppose qu'il leur restait quelques défauts. Pense-t-il vraiment amener ces gamins de dix à douze ans, en qui toute une mauvaise germination

pousse en herbe folle, à se réformer par amour du « progrès » et de l' « affranchissement humain »? Et s'il n'est pas dupe de ces enfantillages, pourquoi leur consacrer un volume?

2° M. Bayet sera peut-être plus clairvoyant dans le *Manuel de Morale et Instruction civique* analysé par *l'Avenir*.

« Les deux ouvrages (cours élémentaire et cours moyen) sont conçus dans le même plan, qui est le développement classique du programme officiel. Objet de la Morale : *être heureux en vivant pour autrui.* » Le livre est jugé avec quelque ironie : « En somme, la partie intéressante de ces deux manuels reste, selon nous, le choix heureux des lectures et leur excellente illustration. »

3° Le troisième manuel : *Lectures morales*, par Max Froment, tout au contraire du livre de Payot, part de l'existence de nombreux défauts dans l'humanité : « L'originalité de l'ouvrage tient surtout à un plan nouveau. On étudie d'abord les défauts des hommes actuels (?), puis les moyens de les améliorer. Cette amélioration ne peut être obtenue que par le moyen de la solidarité[1]. »

L'auteur n'a encore oublié qu'une chose : c'est de

1. *L'Avenir de l'enfant*, n° 7-8, p. 8.

L'Évangile, lui aussi, met à la base de sa loi la solidarité ou, pour parler français, la charité et même, ce qui dépasse la charité, l'abnégation, le sacrifice de soi à autrui.

Seulement l'Évangile, parce qu'il connaît la nature humaine, commence par nous donner les motifs d'une telle attitude :

Tous les hommes sont nos *frères* en Dieu et Dieu considérera comme fait à lui-même ce que nous aurons fait au moindre de ses enfants. Et voilà l'explication de la folie de charité de saint Vincent de Paul.

nous dire par quel moyen serait obtenu l'esprit de solidarité. Comme le précédent, il a fait passer la charrue avant les bœufs. Avant de tirer de cette nouvelle boîte de Pandore, la « solidarité », la guérison de tous les maux, nous aurions, semble-t-il, besoin qu'on nous apprît à nous guérir de la non-solidarité native, de l'égoïsme naturel qui nous fait poursuivre notre bonheur non pas en « vivant pour autrui », mais en « vivant pour nous ». « Il faut à la chaîne un dernier anneau », disait Platon. Les lois de l'esprit n'ont pas changé.

La philosophie est la science des causes premières. On ne saurait donner le nom de philosophie, moins encore de morale, à un mémento de données empiriques auxquelles manque, par surcroît, l'autorité d'expériences puisées aux sources de la réalité.

L'immense lassitude, le dégoût croissant que l'invasion d'une telle littérature devait faire naître dans l'âme des instituteurs, de ceux du moins que ces voix contradictoires n'avaient pas jetés dans un irrémédiable scepticisme, une parole venait de le dire à la France, celle de M Maurice Barrès. Son discours de la Chambre souleva des clameurs dans les milieux primaires. Les revues de l'école s'élevèrent avec âpreté contre le calomniateur des instituteurs, alors que le procès institué n'était pas celui des personnes, mais celui des institutions. Cette colère, à elle seule, confirmait la justesse des critiques formulées. Il est d'ailleurs étonnant que d'aussi élémentaires constatations aient pu trouver d'aussi passionnés contradicteurs. Le livre de Thierry, ses articles, dresser

contre le régime de l'école publique un réquisitoire autrement virulent, et lui était instituteur, chargé de la formation d'autres instituteurs.

L'orateur faisait un portrait de l'école d'après nature et documents en main. On ne pouvait, sans mauvaise foi ou aveuglement, l'accuser de fausser le dessin. Il eût été plus fier, plus digne, de constater la ressemblance, de revendiquer, puisqu'on la jugeait bonne et qu'on se disposait à l'aggraver encore, l'œuvre accomplie. S'y refuser, crier au scandale, n'était-ce pas s'infliger à soi-même une singulière condamnation, avouer qu'il est des œuvres qui ne souffrent ni la pleine lumière, ni l'investigation et la critique des esprits avertis? Le Cercle et la Revue de Pierre Lamouroux firent au discours un accueil plus sympathique. Ces instituteurs y retrouvaient leurs expériences, l'écho de leurs souffrances; ils y devinaient, non un parti pris de dénigrement, mais une intention libératrice.

L'auteur de l'article de *l'Avenir* juge cependant, sans nier en rien l'exactitude des assertions de M. Maurice Barrès, qu'il n'y a, peut-être, pas lieu de prendre tout cela au tragique. Et pour quelle raison? — Pour celle-ci, assez imprévue et sans doute pénétrée d'une arrière-pensée d'ironie, que le grand nombre des instituteurs a abandonné la partie, et ne se soucie nullement de départager M. Dufrenne de M. Bourgeois ou de M. Bayet : « Il faut bien reconnaître que le plus grand nombre de nos collègues se contente d'enseigner une morale *purement pratique*, sans se soucier de justifier leur enseignement autrement que par cet argument : il

faut faire ceci parce que c'est bien, éviter cela parce que c'est mal... »

Nous voilà très loin des belles espérances des Marion et des Compayré, de ces « solides assises » qu'ils nous promettaient pour la « Cité humaine ». Et ce résidu, si pauvre soit-il, est-il encore assuré ? « Il faut faire ceci parce que c'est bien », dit l'instituteur. Encore faudrait-il savoir ce qui est bien, ce qui est mal. Et cela suppose une certaine conception de la vie, une philosophie ou une religion. M. Dufrenne ne s'y est pas trompé.

Ainsi, de chute en chute, de sacrifice en sacrifice, l'école en est venue, par le fait d'une législation inspirée de deux ou trois sophismes, à vider la tête et le cœur, à lier les lèvres de ses éducateurs ; elle en a fait, autant qu'il dépendait d'elle, les émules de ce « soliveau » dont P. Lamouroux parlait à son ami N..., livrés, comme lui, au courant des eaux, ballottés au gré des flots successifs.

XVII

LE PRÊTRE ET L'INSTITUTEUR

Et qu'on ne nous accuse pas, nous aussi, de dénigrer à plaisir le corps des instituteurs.

C'est parce que nous avons de leur rôle une très haute conception, c'est parce que nous savons le bénéfice immense que la France peut retirer de leurs talents et de leur caractère, si elle sait et veu

les utiliser; c'est parce que nous avons compté et comptons encore parmi eux des amis chers; c'est parce que j'ai porté à l'un d'entre eux, à Pierre Lamouroux, une affection de frère; c'est parce que des âmes comme celle de Thierry ont fait naître en moi une sympathie vive et douloureuse, c'est parce que je sais les rêves de plusieurs, que je ne saurais me résigner à voir leur rôle diminué, réduit à rien, ou tourné contre les intérêts les plus sacrés du pays, au nom de méprisables calculs.

Il en est qui ont cru grandir l'instituteur, lui faire grand honneur, en ne lui laissant plus qu'une profession définie : celle d'agent électoral, de serviteur des intrigues de couloir. C'est là une profanation. Oui, profanation d'un rôle sacré : celui d'éducateur, d'ouvrier d'âmes. Tout le monde sait, et je le montrerai par des documents nouveaux, de quel héroïsme ont fait preuve au cours de cette guerre de nombreux instituteurs.

Et maintenant, je le demande, devant cette moisson de lauriers dont je n'aurai garde, à l'exemple de certains « salisseurs » de l'héroïsme sacerdotal, de diminuer la gloire, je demande à ceux qui, depuis cent ans, travaillent à détourner de leur rôle naturel, nos éducateurs : ces lisières dont vous les avez liés, oserez-vous les en charger encore après la victoire?

Ne comprenez-vous pas qu'un rôle national de reconstruction leur est réservé, à eux et à leur collaborateur-né : le prêtre? L'instituteur et le prêtre ont uni leur souffrance, leur sang, l'effort de leur volonté tendu vers le but unique : le salut du

pays. Laissez-les demain s'unir encore pour la durée, la fructification de la victoire. Au lieu de dresser l'École contre l'Église, établissez un large chemin qui aille de l'une à l'autre. Est-ce donc trop du dévouement de tous les fils de France pour faire porter aux sanglantes semences les larges moissons que nos morts ont méritées?

Vous avez édifié toute une philosophie sur la notion de *solidarité ;* cette solidarité du prêtre et de l'instituteur est-elle donc négligeable?

Nul ne possède toute science. Le prêtre pourra recevoir de l'instituteur de très opportunes leçons de pédagogie; par lui, il connaîtra mieux ses enfants, leurs déficits et leurs ressources, et il ne sera plus seul.

L'instituteur demandera au prêtre de l'aider à mettre un peu d'ordre dans le chaos philosophique créé en sa pensée; il lui demandera une science de la vie et aussi une justification rationnelle de la foi dont le prêtre est le ministre. Et cet appel ne sera pas sans bénéfice pour le prêtre; il le contraindra, s'il en est besoin, à préciser, à élargir son information, à rectifier des jugements trop sommaires. Je demande à tout Français, même non croyant, mais sincèrement préoccupé de la nécessité d'une éducation sérieuse pour notre jeunesse, je demande si une telle collaboration fraternelle du prêtre et de l'instituteur, fondée sur l'estime et le respect, ne servirait pas mieux les intérêts de la nation que la continuation des luttes d'hier? Leur rôle à tous deux n'est-il pas assez ingrat, assez délicat, sans l'entourer de difficultés nouvelles venues du fait

mutuelles suspicions? Une attitude d'entr'aide et d'efficace sympathie serait une pierre d'attente, un acheminement vers une solution qui ne *sacrifierait personne*, *ne nous priverait d'aucune bonne volonté*, mais simplement multiplierait la paix par la loyauté des actes : l'école intégralement *humaine*, substituée à un organisme archaïque, inapte à la vie, à la durée, comme tout organe sans fonction.

Des nations qui attachent aux notions de progrès, de liberté, autant d'importance que nous : les Républiques de l'Amérique, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande... ont été amenées (sous des modes différents) à des conclusions bien proches des nôtres.

Pour les trois dernières nations et aussi pour l'Allemagne, j'ai pu étudier sur place le fonctionnement de leur législation scolaire.

Depuis le 13 août 1857, c'est-à-dire longtemps avant la loi de Jules Ferry, la *Hollande* vivait sous le régime de la neutralité des écoles publiques.

Un quart de siècle suffit à dégoûter tous les partis de ce régime incohérent.

Protestants, juifs, catholiques, en vinrent à un même raisonnement : « Pourquoi ne fonderions-nous pas l'éducation de nos enfants sur l'intégrité de nos principes religieux et philosophiques ? »

« Ce n'est pas, me disait un excellent instituteur hollandais à qui je donnais des leçons de français, de la neutralité des styles, c'est-à-dire de la nullité des styles, qu'ont tiré leur inspiration les architectes constructeurs de la cathédrale de Bois-le-Duc ou de Mäestricht. Au contraire, ils ont poussé le plus loin ossible les principes de leur art gothique ou roman.

« Une âme d'enfant c'est comme une cathédrale à bâtir. ».

Pourquoi, ajoutaient des esprits plus positifs, ne mettrions-nous pas à l'abri de la fièvre des partis, des fluctuations de la politique, ce sanctuaire où doit se former dans la paix l'âme de nos fils?

Pourquoi le budget de l'Instruction publique qu'entretiennent, sans distinction d'opinions, tous les pères de famille, n'aiderait-il pas également tous les pères de famille à élever leurs enfants? et n'y a-t-il pas une injustice flagrante à condamner une partie notable des citoyens hollandais à payer deux fois l'impôt scolaire?

De ces réflexions naquit l'idée de la Répartition proportionnelle scolaire. Lorsqu'un groupe de pères de famille a choisi, conformément à la loi, et sous le large contrôle des pouvoirs publics, un instituteur muni des diplômes voulus, partageant par ailleurs les convictions religieuses des parents, l'État verse à la nouvelle école une contribution proportionnelle au nombre des élèves, à leurs succès scolaires. Il fournit notamment le traitement d'un instituteur pour quarante enfants.

Notons que le traitement des instituteurs hollandais a été notablement relevé par le fait de la Répartition proportionnelle. La loi autorise d'ailleurs et encourage les familles à concourir aux dépenses de l'enseignement, ce qu'elles font d'autant plus volontiers que ces subsides vont à des maîtres de leur choix. Et par là encore sont supprimés les doubles emplois, les scandaleux gaspillages connus ailleurs.

Les résultats ne se sont pas fait attendre.

Et c'est d'abord la paix, la sécurité, la confiance mutuelle des parents et de l'instituteur. Nulle part, si ce n'est peut-être en Belgique, je n'ai vu l'instituteur aimé comme en Hollande. Inutile d'ajouter par ailleurs que, dans ce pays en grande majorité protestant, les parents sont libres de s'adresser, pour l'éducation de leurs enfants, à des religieux ou à des religieuses.

On connaît les doléances répétées de nos Ministres de l'Instruction publique sur le nombre croissant des illettrés. M. Jaurès et M. Dessoye s'accordaient à la Chambre des députés pour juger le spectacle « profondément douloureux ». Le rapport de M. Dessoye constatait que sur 100 conscrits, 36 ne savent ni lire ni écrire.

Or, au moment où la Hollande adoptait la Répartition proportionnelle[1], ses statistiques officielles accusaient 10 % d'illettrés. En 1900, il n'y en avait plus que 2,71 %; en 1908, la réforme avait donné son plein effet. Une statistique officielle n'accuse plus alors qu'un illettré pour *mille*.

Les premiers essais de « *la loi de pacification* », c'est le nom que lui donna la reconnaissance populaire, dataient de 1889. Elle fut successivement étendue à l'enseignement *secondaire* et à l'enseignement *supérieur*.

1. En 1889, La « loi de pacification » a été complétée par les lois de 1900, 1901, 1905, 1909. Voici les principales dispositions de la législation scolaire actuelle en Hollande:

1° Égalité devant les subsides de l'Etat; 2° égalité devant les secours délivrés par la commune pour favoriser la fréquentation scolaire; 3° égalité devant le principe de la rétribution scolaire; 4° égalité dans la collation des grades; 5° égalité des instituteurs vis-à-vis des pensions de retraite.

L'Angleterre, plusieurs États d'Amérique, ont admis sous des modalités différentes le principe de la R. P. S.[1].

La France républicaine serait-elle moins préoccupée de liberté « réelle » que des pays de royauté : la Hollande, la Belgique, l'Angleterre?

— Vous Français, me disait un Belge, professeur à la Faculté de Liège, vous mettez la liberté dans les mots; nous, dans les choses.

Et voici maintenant ma pensée intime. Cette école intégralement humaine, cette école fondée sur l'équité et la liberté, je suis persuadé que nous l'obtiendrons un jour, non pas par l'initiative de nos législateurs, mais par le vœu des premiers intéressés : *les instituteurs de l'école publique.*

Un jour viendra où ils se rendront compte qu'ils n'ont rien à perdre, qu'ils ont tout à gagner à la pacification des âmes par la liberté, à l'accord plénier, sincère, avec ceux dont ils sont les délégués, les pères et les mères qui leur confièrent leur meilleur trésor : l'âme de leurs enfants à élever, à enrichir, à protéger.

1. En Allemagne les ministres des divers cultes ont le droit de venir donner par eux-mêmes l'instruction religieuse à l'école ou de se faire suppléer. Ils ont également le droit d'inspection sur les livres scolaires.

L'Allemagne ne connaît pas l'école sans Dieu. Elle ne l'a pas imposée à l'Alsace et à la Lorraine catholiques.

Va-t-on, en l'imposant à ces provinces reconquises, heurter les plus légitimes susceptibilités de ces frères héroïques ?

XVIII

L'ACCEPTATION DES RÉALITÉS

Revenons à *l'Avenir de l'enfant*, à ce numéro d'avril-mai 1910, où les questions capitales de neutralité, de morale à l'école étaient abordées; je dis abordées, car aucun des articles jusqu'ici analysés ne se hasardait à proposer une solution. Cette solution, le fondateur du cercle et de son écho, Lamouroux, allait avoir le courage de la formuler, dans l'article de tête dont le soul titre : *L'impossible neutralité*, est une profession de foi.

Cette solution, d'ailleurs, ne s'inspire pas des données d'une foi religieuse que Pierre n'a pas encore retrouvée, mais uniquement de l'étude et de l'acceptation des réalités auxquelles la raison veut que nos constructions logiques soient subordonnées. Je cite:

« D'une part, on nous dit fort justement:

« L'enseignement moral n'a de valeur que si le maître est lui-même profondément convaincu des vérités qu'il professe, capable de faire passer dans l'âme de l'enfant ses propres convictions. Il est vrai que si un enseignement quelconque veut être fécond, celui qui le donne doit y croire le premier, de toute son intelligence et de tout son cœur. D'autre part, on nous recommande de respecter toutes les croyances morales, et surtout religieuses, des enfants et des familles. Il semble qu'il y ait une petite difficulté à concilier ces deux points de vue.

« A moins d'être tout à fait indifférent au point de vue moral, on est et on a le droit d'être : chrétien, libre pen-

seur, fataliste, amoraliste, voire immoraliste. Et alors, aurons-nous assez peu le respect de notre croyance au point de la dissimuler comme une tare, ce qui équivaut à la renier; ou bien prêcherons-nous notre foi en dépit de la loi qui nous commande de rester neutres?

« Ni l'un ni l'autre. On s'est avisé depuis toujours d'une solution infiniment plus élégante : il suffit de quelques précautions oratoires et de quelques restrictions mentales pour être d'accord avec tout le monde, avec sa conscience et avec la loi.

« Sapez tant que vous voudrez les bases de toute religion en habituant les enfants à ne rien croire sans preuves, à critiquer tout ce qui leur paraît obscur, en imbibant votre enseignement du positivisme le plus rigoureux, c'est votre droit, pourvu que vous vous gardiez bien de dire que le dogme de l'infaillibilité du pape est une plaisanterie. Faites comprendre à vos écoliers que notre domaine terrestre est limité, que notre science est bornée, qu'elle se trompe souvent, qu'elle est impuissante à résoudre les problèmes qui nous passionnent le plus; communiquez-leur par des lectures, par des promenades dans la campagne, le sentiment de l'infini — c'est-à-dire de Dieu, pourquoi ne pas l'avouer? — vous avez fait plus pour les préparer à la foi religieuse que si vous leur aviez exposé le dogme de la Trinité, et vous n'aurez pas violé la neutralité.

« Vous l'aurez peut-être un peu bousculée en réalité : qu'importe, si dans la forme vous l'avez respectée? En y mettant les formes, vous pouvez faire de vos enfants tout ce que vous voudrez et — chose étrange — les adversaires de l'école laïque ne veulent pas, ou ne peuvent pas, ou *n'osent pas demander davantage* : le respect de la forme leur suffit[1].

1. Nous avons dit que, pour notre part « ce respect de la forme » ne nous suffit pas du tout, que nous ne prendrons jamais notre parti des trahisons les

« Alors à quoi bon polémiques et discussions ? Pourquoi poursuivre la réalisation d'une *illusoire et menteuse neutralité*, d'une neutralité qui, si elle était possible, *serait la mort de tout enseignement moral* (sinon de tout enseignement civique et historique) ? »

Pierre Lamouroux arrivait aux mêmes conclusions que Thierry. De l'école, ils voulaient sauver l'essentiel. Ils seraient éducateurs. Cela supposait qu'ils sacrifieraient, à ce devoir essentiel, le devoir accidentel de la neutralité légale.

Ce n'était pas leur faute si la loi formulait des consignes contradictoires. Avec toute leur âme, ils enseigneraient *leur* vérité. Pouvaient-ils concevoir d'en enseigner une autre ?

D'ailleurs, ils savaient à la loi de singulières indulgences. Et, pour n'en pas chercher des exemples plus éloignés, elle permettait à Thierry, instituteur syndicaliste, de se faire l'apôtre du socialisme, le récompensait même par une chaire d'école normale. Pourquoi, en un pays dont l'immense majorité des citoyens appartenait à l'Église catholique, refuserait-elle pareille liberté à un instituteur catholique ?

La petite revue rouge de Pierre Lamoureux n'a plus longtemps à vivre. Elle peut mourir, elle a rempli sa tâche, travaillé efficacement à la libération de l'école par un retour à la sincérité. Sans doute, ces pages polycopiées dans le petit cénacle de Pu-

plus authentiques de la neutralité commises sous le couvert de « quelques précautions oratoires et de quelques restrictions mentales ».

teaux n'ont pas fait grand bruit. Les grandes revues de l'école les ont ignorées, ou à peu près. Mais l'efficacité d'une action ne se mesure pas au bruit qui l'entoure. Le blé qui lève ne fait pas de bruit. C'est pourtant la moisson qui monte.

Je songe aussi, en tournant ces pauvres feuillets, muets et froids ainsi que nos sillons aux heures d'hiver, à toutes ces vies ardentes qui épanchèrent en eux le meilleur de leurs rêves et de leurs sèves, si près de la mort. Et je crois entendre l'indistinct bruissement des germes brisant la terre où ils sont morts, éveillés par l'appel du soleil à une vie multipliée. Je me redis la splendide parabole évangélique : « Si le grain de froment tombant dans la terre ne meurt pas, il reste seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » Un jour, des mains pieuses recueilleront ces pages, avec un peu de ce respect dont on entoure la dépouille des martyrs. Elles sont scellées par le sang. Mais ce qu'elles réclament pour un culte digne d'elles, ce n'est pas tant le respect de la chose morte, que l'accueil à la pensée demeurée vivante par delà la mort.

Credidi, propter quod locutus sum... et mortuus. C'est l'inscription choisie pour la médaille commémorative des écrivains tombés au champ d'honneur. Ceux-ci aussi, *parce qu'ils ont cru, ont parlé, et ils sont morts,* les yeux fixés sur le rêve intérieur poursuivi durant leur vie, d'une résurrection de l'école, d'un épanouissement de son âme.

Il conviendrait, suggérait ces jours-ci M. Maurice Barrès, de tenir compte, après la guerre, pour la réédification de la cité, du *suffrage des mort*

Quand il s'agira, au lendemain de la victoire, de répondre, sur la demande ou l'injonction des seuls légitimes interprètes de la volonté nationale, de ceux qui exposèrent quelque chose d'eux-mêmes pour le salut du pays, à cette question : que doit être l'éducation nationale? quand il s'agira de refondre le *statut de l'école*, j'indique où l'on pourra trouver l'unanime pensée, l'unanime volonté de ce groupe d'instituteurs de Paris, presque tous morts pour la patrie. Pierre Lamouroux interprétait leur pensée en écrivant les pages qu'on a lues sur *l'impossible neutralité*, sur cette erreur essentielle, choisie comme pierre angulaire de notre école, erreur qui, traduite en actes, *serait la mort de tout enseignement moral.*

Nous avons assisté aux démarches intellectuelles, aux expériences des deux amis, Thierry et Lamouroux. Tous les deux avaient reçu une âme d'apôtre, d'entraîneur d'hommes. Tous les deux avaient créé autour d'eux une école de disciples. Le premier, Thierry, fut surtout un spéculatif, nourrissant, il est vrai, comme beaucoup de ses pareils, l'illusion de ne vivre que pour des actes et de grandes réalisations, alors que sa joie secrète n'était qu'à caresser la chimère, à s'envelopper et s'*isoler* dans les plis somptueux du rêve. Le second, Lamouroux, sans se refuser aux charmes du rêve, aux joies plus profondes de la méditation, vécut surtout pour l'action.

Avec une promptitude qui déconcertait parfois des esprits plus lents ou des volontés moins bien trempées, il passait de la vérité découverte à l'acte qu'elle appelait.

Ceci expliquera en partie les dernières démarches de ces deux hommes si richement doués.

XIX

LA CROISÉE DES CHEMINS

C'est ici la « Croisée des chemins ».

Après de semblables expériences, et de sembables désillusions, Pierre Lamouroux, et ceux que son exemple entraînera vers les « Romes éternelles », Thierry, et ceux qui l'ont choisi pour maître, vont prendre des chemins divergents.

Une part, cependant, reviendra à la volonté. Et cette part du libre vouloir dans le choix du chemin appelle, comme tout acte humain, la sanction d'une réponse de Dieu. Réponse de lumière, de joie, de paix à l'âme qui a pris le vrai chemin. Réponse de solitude, d'obscurité à celle qui s'est fourvoyée. Le vaisseau parvenu au port trouve la paix. Et cette paix, qui récompense l'effort du pilote, lui est aussi un argument. Même si la nuit n'est pas dissipée, le pilote sait, parce qu'il le sent, que le vaisseau est *arrivé,* que la région des récifs est dépassée.

La correspondance de Pierre Lamouroux nous révélera bientôt une âme arrivée, établie aux pays de la joie intérieure, de la paix. Sa conscience, libérée des inextricables dédales où se débat celle de Thierry, aura trouvé devant elle des chemins au tracé défini, et par surcroît, l'instituteur s'affirmera en posses-

sion de cette vérité pédagogique, jusque-là vainement poursuivie. Les hésitations seront tombées, les tâtonnements finis. La foi lui aura révélé le secret de se conduire, celui de conduire les jeunes âmes à lui confiées.

Ayant choisi un autre chemin, Thierry en restera aux tâtonnements de sa foi syndicaliste en perpétuel devenir. Son œuvre s'achèvera, et bientôt sa vie, pourtant si noble, sur une amère impression de pessimisme.

Je médite, écrit-il dans la dernière partie de son livre, avec une machinalité douloureuse. Pourquoi livrer ainsi à ces enfants mes idées les plus chères et qu'ils ne peuvent entendre ?

Vanité, enivrement d'autorité, délire.

Mais, *ce n'est pas à eux que je parle*. A peine si je les questionne. Nul sourire aux yeux, nulle excitation aux langues ; ma voix seule vers les cœurs invisibles ! Je ne m'adresse ni à Marcel, ni à Léopold, ni à Léon. Je m'adresse à un être de raison, ou de déraison, à la classe. Puis je me console. Ils ne me croient pas. Je sais bien comment j'ai fait. Mes maîtres quittés, mon esprit révolté se hâta de renverser toutes les idoles qu'ils avaient édifiées devant lui. La meilleure éducation, c'est la plus mauvaise. Si je voulais enseigner mes vrais principes (en ai-je ?) j'exposerais les principes contraires, le plus dogmatiquement que je pourrais.

Mais peu m'importe. Ce que je tiens pour exact et juste est faux peut-être et absurde : je consens, Marcel, Henri, que des idéals de ma jeunesse vous fassiez un fumier pour les vôtres. Il n'y a pour un homme de vérités que celles qu'il trouve. Non, chers amis, je ne demanderai pas qu'on vous applique à toutes mes méthodes, ni qu'on vous lâche tous dans mon anarchie. Mes idées devenues

lois, je les haïrais : elles m'oppprimeraient, et je ne pourrais que les renier[1].

Ce désintéressement, cet appel à la contradiction des disciples, ce scepticisme sur le résultat réel des paroles prononcées, tout cela dénote une âme dépourvue de vulgarité, élevée au-dessus des sottes vanités.

Mais enfin, à quoi revient alors le rôle du maître ? Pour quel but efficace et avouable sont répandus les millions annuellement dépensés par l'État en faveur de ses écoles ? A quel moment précis, pour reprendre une question que se posaient les membres du cercle de Puteaux, l'instituteur pourra-t-il se dire : « Je n'ai pas volé l'argent de la France, je n'ai pas volé la confiance des parents : j'ai fait mon *devoir ?* » Ce devoir lui-même, à s'en tenir au scepticisme de Thierry, comment le définir ?

Dans un des derniers chapitres : *l'Énigme*, Thierry avoue son ignorance, traversée seulement d'obscures lueurs :

Et pourtant, ces matins en juillet étaient tissés de délices. Il ne venait plus que trois ou quatre élèves par année. Nous les laissions dans la cour, forts de la tolérance administrative, et tirant nos chaises de nos classes, nous nous asseyions, M. Fernand (l'adjoint) et moi, devant eux, de huit heures à midi, pour causer ou lire. La lumière et les arbres régnaient[2].

La conversation s'engage, M. Fernand suggère :

— Les vacances devraient commencer au 14 juillet : nous serions mieux chez nous et les gosses aussi.

1. *L'Homme en proie aux enfants*, pp. 155, 167-168.
2. *Ibid.*, p. 161.

— Moi, répartis-je, je trouve que c'est ici leur meilleur mois d'école.

Et le procès de l'école est instruit.

Enfin, un peu énervé, M. Fernand interroge :

— Qu'est-ce que vous pensez, à la fin du compte?

— Ma dernière opinion, répliquai-je en bon style, c'est que je m'en fous.

— Vous ne *croyez à rien*, alors? C'est justement comme moi.

— Je ne crois qu'aux individus, dis-je, et je méprise toutes les réformes, je n'estime rien que la vie morale.

Il me regarda avec une indignation sincère :

— Faites des sciences, mon cher. Sans quoi les phrases vous abrutiront. Qu'est-ce que c'est ça, la vie morale?

Je conclus en me levant :

— Prenez-moi pour un niais! je crois que la vie morale est une réalité plus profonde que toutes vos sciences[1].

Fort bien,

Mais hélas! Sa prédication morale, sur soixante enfants, un seul l'a un peu comprise, et encore ne l'a-t-il pas pratiquée. Comme les autres, Henri sera un parasite, un fonctionnaire, un instituteur. Lui aussi a trahi la cause du prolétariat. Mais, du moins, il s'en repent, et sa souffrance lui arrache cet aveu, qui réjouit l'âme de son maître :

— Quel malheur d'avoir été un élève passable! Si j'avais été un fainéant, je n'aurais jamais pensé à être instituteur.

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 166.

Celui-là a compris « ce devoir nouveau, héroïque, de fidélité à ses pères, à ses frères en pauvreté et en oppression[1] ». « Un sur soixante. Il n'y a pas beaucoup d'hommes[2] ».

Et le livre s'achève parmi les brumes froides d'un scepticisme désabusé :

Je n'aime pas beaucoup les instituteurs : dogmatiques, libres penseurs qui pensent peu, et républicains d'un républicanisme gueulard, leur intolérance, leur impersonnalité répétitive me glacent. Mais s'ils consentent, comme certains nous l'ont promis, à se préoccuper des intérêts du peuple, à s'y renaturaliser au lieu de s'en désagréger, pour lui imposer leur tyrannie pédante, ils conquerront la plus difficile estime. Ce petit jardin autour de leur maison, qu'ils le cultivent, qu'ils y nourrissent un tendre parterre de douceur, d'*incertitude* et de bonté[3].

Et comme s'il craignait encore d'avoir, affirmant si peu, affirmé au delà de sa science :

Mes enfants, je vous ai menti, puis j'ai cru vous dire le vrai. Et j'ai *douté ensuite de ma vérité*, et je n'ai plus osé mépriser mon mensonge.

Ne vous fiez donc plus à moi, mais travaillez.

La cloche sonne.

— Partez, Monsieur, dit le Principal ; car si vous demeuriez, ces enfants se dégoûteraient de leur raison.

— *Ils ont tant humilié la mienne, que je l'ai haïe*[4].

1. *L'Homme en proie aux enfants*, p. 189.
2. *Ibid.*, p. 195.
3. *Ibid.*, p. 178.
4. *Ibid.*, p 209-210.

Et c'est la dernière page du livre. Un cri à peine étouffé d'orgueil brisé, de solitude trop lourde. La faillite d'un noble cœur, d'une intelligence affinée par la méditation et la souffrance.

Ce syndicalisme lui-même où se réfugiait sa dernière espérance, Thierry est trop loyal et trop clairvoyant pour n'en pas découvrir un jour les lacunes et les tares. Peu avant de mourir il signera cet aveu :

« Je sais à peu près tout ce qu'il y a d'*absurde* dans leur syndicalisme. Je sais ce qu'il y a de socialement *impossible* dans le mien[1]. »

Son dernier cri sera celui de l'affamé, du prodigue réclamant du pain :

« Ils m'ont mis à la niche en un coin de mon siècle.

— Ne bougez pas, disent-ils, on vous donnera du pain.

« C'est vers un autre blé que se tord ma jeunesse[2]... »

Ce blé que Lamouroux avait trouvé, Thierry mourait en l'appelant. Mais n'était-ce pas l'avoir trouvé que le chercher ainsi? La mort a ses mystères connus de Dieu seul, et la mort acceptée pour le Devoir appelle d'exceptionnelles miséricordes.

Puis, cette vie qu'on ne peut s'empêcher de rêver pacifiée enfin, rassasiée par la vérité totale, nous rappelle quelques-unes des béatitudes évangéliques, et ce souvenir fait naître en nous d'invincibles espérances jusque dans la mort : « Bienheureux

1. *La Grande Revue*, janvier 1916, p. 572.
2. *Ibid.*

ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés. » « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Ces nuits du dépôt d'Évreux, où le blessé souffrait le froid pour que ses frères eussent chaud, n'appellent-elles pas invinciblement le souvenir de cette adorable parole du Christ : « Ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait? »

XX

SICUT PARVULI

Que manquait-il donc à ce jeune maître et à ses pareils pour trouver la paix? Peut-être une seule chose : accepter le rôle d'écoliers. Prendre, selon la parole si profonde des Évangiles, l'attitude humble de ces enfants qui avaient foi, eux, en leur parole de maîtres.

Pourtant, les « garanties de crédibilité » qu'offrait cette parole de maître étaient, d'après Thierry, bien précaires. L'Évangile, l'Église offraient d'autres garanties, et si hautes que l'orgueil le plus ombrageux ne pouvait s'estimer humilié de s'en contenter.

Ces garanties avaient suffi, pour ne pas chercher plus loin, à tous les rois de la pensée française, à Corneille et à Racine, à Bossuet, à Pascal et à Descartes, à Bonald et à Frédéric Le Play, à Pasteur et à Leverrier, à Cauchy, à Ampère, à Lapparent, à Branly. Et malgré toutes ces garanties de crédibilité

malgré celles qu'accumulait l'histoire, il restait néanmoins un acte d'humilité à poser, une provisoire restriction de l'orgueil individuel, un agenouillement de la pensée et de la volonté, d'un mot, l'acte de foi que pose tout homme en s'avouant disciple.

Il fallait entrer « par la porte étroite », la seule qui ouvre sur les larges chemins.

Cette attitude, que son maître Charles Péguy avait acceptée, Thierry la repoussa, Pierre Lamouroux s'y soumit.

Le premier demeura seul, avec les tâtonnements de sa pensée enfermée dans les portes de fer d'un individualisme désespéré.

Lamouroux, guéri du socialisme politique, suivit les disciplines d'un autre socialisme, — le seul possible, le seul vérifié fécond par l'histoire, — la socialisation de la pensée, c'est-à-dire la mise en commun des certitudes acquises ou révélées, la participation à cette pensée collective de l'Église universelle, à la catholicité du *credo*. Il allait arriver, au moment où Thierry livrait encore à ses disciples son *credo* individualiste, à cette évidence dont il me faisait le confident :

Ce qui existe, ce n'est pas l'individu, mais le groupe. La cellule, mère de toute société, ce n'est pas l'homme, mais la famille : le père, la mère, l'enfant. L'enfant ne peut vivre isolé du père, pas plus que l'ouvrier isolé du patron, pas plus que l'État isolé du chef de l'État, pas plus que l'humanité isolée de Dieu.

Cette vérité première acceptée, le monde s'éclaire, se comprend. Toute créature, pour être digne de commander, doit d'abord obéir.

Tous les groupements humains, pour ne pas se disso-

cier, doivent remonter à un premier exemplaire, à une première autorité, celle de Dieu, père et législateur des familles, des sociétés. Faute de cette reconnaissance, toute autorité sera arbitraire, donc précaire.

Pareillement, la société des âmes doit se relier à Dieu. L'homme ne peut pas plus prétendre arriver seul à la vérité qu'il ne peut prétendre arriver seul à la vie. Il doit exister une dispensation sociale de la vérité, comme il existe une dispensation et une protection sociale de la vie.

De même que l'homme ne peut aboutir à ses fins matérielles en dehors de la hiérarchie de la famille et de la société, l'âme humaine appelle impérieusement une société hiérarchique, par où le dépôt de la vérité lui soit livré, conservé. Se faire le disciple de cette société, ce n'est pas s'appauvrir, c'est élargir à l'infini le cercle étroit de la pensée individuelle, multiplier son avoir par le riche capital socialisé de l'Église des âmes, de la société des croyants.

Pierre était dès lors catholique de cœur et de pensée. L'étude des bases historiques de la foi, la prière et la grâce allaient faire le reste.

Thierry resta Thierry.

Pierre devint *un* de l'Église. Tout ce qu'il y avait dans la maison de richesses accumulées depuis vingt siècles, devint sien. Sienne la foi, la pensée d'Augustin, de Thomas d'Aquin, de Pascal et de Newman, celle des saints et des martyrs; sienne la plénitude de l'Évangile et de la parole du Christ.

DEUXIÈME PARTIE

“ ENTREZ PAR LA PORTE ÉTROITE ’

I

LA CONVERSION

C'est du jour où Pierre fut nommé professeur à Rollin (juillet 1912), écrit N..., que je sentis le mieux le changement qui s'opérait en lui.

Il avait alors complètement abandonné « l'Office de Pédagogie pratique ». Il essaya de reconstituer un groupement analogue, mais plus fermé, plus intime, dans son nouveau milieu.

Il y fut plus question de philosophie, de littérature, voire de religion, que de pédagogie.

C'est là que Pierre connut et apprécia le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*. Il était déjà devenu un disciple de l'Action française et du nationalisme intégral. Ce fut entre nous l'occasion de maintes polémiques. Je devais plus tard, malgré bien des répugnances, reconnaître le bien-fondé de ses préférences.

Pour ce qui est de l'enseignement, il considère déjà qu'il est de son devoir, sinon de faire de la propagande catholique, du moins, d'orienter son enseignement d'une façon nettement nationale et traditionnelle. C'est donc la religion des Droits de l'Homme et des immortels principes que, fonctionnaire de l'État, il va combattre. Et le danger affronté prouve la profondeur de sa conviction.

Nous discutions d'autant plus vivement sur ce point que, syndicaliste convaincu, venant d'être frappé à la suite du manifeste des instituteurs syndiqués, je ne pouvais lui pardonner de se désintéresser de nos revendications corporatives.

J'étais, d'autre part, très fier des victoires que nos meneurs remportaient sur une administration anarchique, tour à tour sottement tyrannique et déplorablement faible. Je ne voyais pas que ces succès, purement matériels et d'ailleurs partiels, se payaient de la ruine en nous, et conséquemment en nos élèves, des principes d'ordre et d'autorité nécessaires.

Nous préparions de la sorte des générations d'individus débridés, sans but, sans frein. C'est ce que Pierre me représentait et ce que je ne voulais pas admettre.

C'est seulement après sa conversion officielle, Pâques 1914, qu'il m'avoua nettement être devenu catholique. Je m'en doutais bien un peu par nos conversations, et aussi du fait que j'avais entendu Aimée [sa fille] réciter sa prière le soir ; mais je n'étais pas encore fixé sur l'importance du changement. Pierre me l'expliqua très simplement et me donna, comme principales causes de sa nouvelle conception, la méditation de Bossuet et de Pascal et sa retraite de trois jours à la villa Saint-François-Régis.

Il ne voulut pas discuter ce jour-là, me priant de réfléchir sérieusement à ces graves problèmes. Il préparait du reste, me dit-il, l'historique de sa conversion, avec l'espoir qu'elle pût servir à d'autres... et à moi tout particulièrement.

Dans nos entrevues ultérieures, je me récriais sur la possibilité qu'il envisageait de ma propre évolution, mais il insistait avec tant de conviction que je ne laissais pas d'en être un peu troublé. Il lui semblait inadmissible qu'un homme intelligent et curieux ne soit pas amené, un jour, à se poser la question de son origine et de sa fin. Mon indifférentisme, malgré mes affirmations, ne lui semblait pas définitif.

« Ce n'était, disait-il, qu'une question de temps. Vous êtes plus jeune que moi, vous y viendrez à mon âge. »

« Et nous prierons pour vous », ajoutait Hélène [sa femme]. Je ne croyais pas que sa prédiction dût si tôt se réaliser.

*
* *

Pierre Lamouroux affirme l'influence qu'exerça sur sa conversion la méditation des *Pensées* de Pascal. Elles étaient devenues un de ses livres de chevet. Jusque dans la tranchée, sous le bombardement, il aimera commenter à ses amis quelques fragments du livre préféré.

« Si je meurs avant toi, disait-il un jour à sa femme, tu mettras avec moi dans mon cercueil le volume des *Pensées*. » Ce vœu a dû se réaliser. Enterré à la hâte, au bord de sa tranchée, Pierre a emporté avec lui les livres qui ne le quittaient plus : l'*Évangile*, l'*Imitation*, les *Pensées*.

En 1913, je passais par Paris. Je vis Pierre au collège Rollin. Il m'ouvrit son cœur. Intellectuellement, socialement, il était catholique. Pourtant, un vide demeurait dans son âme. Il lui fallait la foi totale, celle que les livres ne suffisent pas à donner.

Je lui demandai de prier; il me le promit.

En 1914, je le revis, rue du Regard.

J'insistai sur la nécessité de l'action. La foi n'est pas une spéculation pure, mais une vie. Elle exige des actes. Il en convint. Je lui dis que j'avais recommandé son évolution aux prières d'un couvent de Carmélites exilées en Belgique. Il en fut touché jusqu'aux larmes. Notre correspondance était devenue régulière. Voici quelques-unes des lettres qui notent

les dernières démarches de la grâce avant la conversion :

Paris, le 12 février 1914.
Collège Rollin.

MON CHER AMI,

J'ai reçu, voilà une quinzaine, ta chère lettre et ton envoi d'imprimés. De celle-là surtout, si affectueuse, si émue, je te remercie. Elle m'a fait le plus grand bien.

Moi aussi va, je suis bien impatient d'arriver à des conclusions qui fixent ma vie et ma pensée. Mais je sens qu'il faut modérer cette impatience et attendre et souffrir et être inquiet (qui sait combien de temps!) pour payer en quelque sorte les péchés d'esprit de notre jeunesse folle, et « mériter » que la porte étroite s'ouvre enfin devant moi, la porte de Lumière. Sur tes conseils, je suis allé visiter le Père C... et j'ai trouvé un homme qui m'a fait l'accueil le plus chaud, le plus bienveillant, le plus encourageant. Je lui ai exposé mon cas loyalement, il a paru y prendre le plus vif intérêt, et s'est mis à ma disposition pour tout ce que j'aurais à lui demander : des livres d'abord, parce qu'il faut tout de même un ferment, un stimulant à la méditation et une nourriture, — des conseils ensuite; j'en ai le plus grand besoin; et enfin et surtout, il m'a promis tout son appui pour me faire admettre dans un groupement catholique. Ce qui m'est en effet le plus indispensable, pour le moment, c'est une bonne fréquentation; la solitude intellectuelle et morale me pèse vraiment trop. Lui aussi m'a conseillé de ne perdre ni courage ni patience, me disant qu'étant arrivé au seuil de la suprême Porte il ne fallait pas essayer de l'ouvrir de force et d'entrer par surprise, mais attendre qu'elle s'ouvre naturellement devant moi.

Voilà où j'en suis, mon cher ami, et je sens bien qu'il ne faut pas se contenter d'attendre et « d'espérer

qu'il faut faire quelque chose. *Il faut prier*, me dis-tu. Oui tu dois avoir raison : la discussion irrite, la spéculation lasse et la méditation elle-même est vide et inutile sans la prière. Je veux suivre ton conseil, je veux faire cet effort, je veux me promettre de faire une prière le matin et le soir. Et pour que cette promesse je ne puisse pas la reprendre c'est à toi que je la fais, à toi que j'en confie le dépôt. Ce sera la meilleure façon de reconnaître l'intérêt affectueux que tu prends à la crise que je traverse, et de te remercier des prières que tu feras pour moi...

Pierre LAMOUROUX.

*
* *

Paris, le 2 avril 1914.

MON CHER AMI,

Dimanche dernier je suis allé entendre, à Notre-Dame, le P. Janvier qui a fait une conférence sur la Patrie. J'en suis revenu tout à fait emballé, et décidé à y retourner dimanche prochain.

Tu devines facilement l'effet qu'a pu produire sur moi cette parole passionnée, brûlante, traitant un sujet qui me tient particulièrement à cœur. Et, chose étrange, l'auditoire qui, par instants, était haletant, n'était jamais écrasé ni dominé par l'orateur. Mais au contraire j'avais l'impression qu'il nous enlevait avec lui, qu'il nous entraînait à sa suite, qu'il nous soulevait de terre, et qu'avec lui, nous dominions le sujet. Ce qui ne nous empêchait pas de sentir le contact permanent avec la vie, avec les faits, car sa conférence était tissée des plus fortes et des plus substantielles réalités. J'ai vécu toute cette soirée de dimanche avec l'émotion qu'avait déchaînée en moi le verbe du Janvier.

Je ne t'ai pas écrit plus tôt, ayant été très occupé (trop !) ces temps derniers. Les soucis de la vie de chaque jour se multiplient loin de diminuer. On ne cesse de se disperser. Mon Dieu, quand trouverons-nous le temps de nous recueillir un peu ? Et pourtant nous en avons tant besoin ! Et ce n'est pas le désir qui me manque, je t'assure !

A ce propos, je vais probablement rester seul à Paris ces vacances de Pâques, ma femme et ma fille iront passer une semaine dans le Berry. Je voudrais en profiter pour faire cette *retraite* que tu m'as conseillée. Il y a longtemps que j'y songe...

Je pense voir le Père C... et lui en parler. Je dois d'ailleurs lui rapporter le *Christus* qu'il m'a prêté, un livre qui sera bientôt dans ma bibliothèque...

Paris, le 7 avril.

Cher Ami,

Je pars ce soir pour la villa Saint-Régis où je vais passer trois jours et demi dans l'isolement, le calme et la méditation.

Merci pour le Bulletin de Lotte. Mais j'avais oublié de te dire que j'y suis abonné depuis octobre...

***

Ces trois jours de solitude, de prière, de méditation, achevèrent l'œuvre commencée. La méditation de Pascal avait préparé Pierre à comprendre les hautes méditations des *Exercices* de saint Ignace de Loyola, sur le fondement, le but de la vie. Cette spiritualité aux larges horizons, rigoureuse comme une logiqu

douce et accueillante comme l'amour, devait conquérir son esprit, ouvrir son cœur.

Voici, notées sur son *Carnet de retraite* (retrouvé en même temps que son Carnet de guerre), quelques-unes des pensées qui avaient amené Pierre aux dernières conclusions.

*
* *

Mours. — Retraite, du mardi 7 avril au samedi 11 avril 1914 :

Mercredi-Saint.

Mon Dieu, que mon cœur soit une cire molle et palpitante entre vos doigts, que ma volonté soit votre très humble servante.

Mon Dieu, que votre volonté soit faite et non la mienne...

Seigneur, mon âme est lourde de ses péchés...

*
* *

Parlez, mon Dieu, parlez à mon cœur pour le changer, tandis que les vérités que je lis frappent et persuadent mon esprit.

Seigneur, daignez considérer que je ne suis rien sans vous... Secourez-moi, Seigneur, et qu'un rayon de votre grâce vienne éclairer... les ténèbres où je me débats. Mon Dieu, achevez votre œuvre. Achevez de détruire ce reste d'amour-propre... Abaissez-moi encore pour mieux me relever. Montrez-moi tout mon néant... pour que je devienne enfin digne de vous servir. Mon Dieu, vous nous avez dit : Cherchez et vous trouverez... Seigneur, vos promesses sont sacrées... Daignez m'entendre. Daignez me secourir.

Allons prier !

*
* *

Méditations de cette journée. — « L'homme a été créé pour cette fin : louer, honorer et servir le Seigneur son Dieu et par là sauver son âme... Et les autres choses qui sont sur la terre ont été créées à cause de l'homme pour l'aider à atteindre la fin de sa création.

« ... D'où il suit qu'il doit en faire usage ou s'en abstenir autant qu'elles lui sont un moyen ou un obstacle pour atteindre sa fin... »

*
* *

— *Une idole :* L'amour-propre... Dieu oublié. — Le Moi glorifié, divinisé, adoré.. puis... abaissé, traîné dans la boue.

*
* *

— *La mort* : Qu'est-ce que mourir? Se séparer... abandonner toutes ses attaches terrestres...

Je mourrai... Quand? Comment? De quelle mort? En quel lieu? Quel jour? Dans quelle action?...

« Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure... je viendrai comme un voleur : *sicut fur...* »

*
* *

Jeudi-Saint.

Mon Dieu, que j'ai honte et douleur... Quelle confusion quand je considère ma vie!

Oui, créature déchue... esprit faussé, plein d'incertitude et de nuit.

Seigneur, je viens me jeter à vos pieds.

J'ai conscience, ô mon Dieu, que je serai quelque chose ou rien, comme il vous plaira...

Si vous voulez, je puis être non pas seulement quelq

chose, mais beaucoup... Vous pouvez... anéantir ma vie passée... me régénérer totalement. Vous pouvez me faire renaître à une vie nouvelle, me faire participer réellement à votre vie.

O Jésus... par les mérites sacrés de votre croix que j'embrasse, ayez pitié de moi.

O Bienheureuse Vierge Marie... daignez intervenir auprès de votre divin Fils...

Que le Seigneur tout-puissant nous donne l'indulgence, l'absolution et la rémission de tous nos péchés...

Seigneur, donnez-nous tous les jours le Pain de votre grâce.

Méditations de cette journée. — Hier, nous avons considéré la misère de la créature et son néant, aujourd'hui considérons la grandeur et la gloire du chrétien : « Je suis venu leur apporter la vie », a dit Jésus.

Nous sommes proprement, réellement les fils de Dieu et Il est véritablement notre Père... qui nous a engendrés... recréés... fait naître à cette vie supérieure : la vie surnaturelle.

— *La prière* : Ouvrons notre âme à Dieu... Mettons toutes nos bonnes volontés à ses pieds... Parlons-lui avec toute la confiance, l'amour, la sincérité qu'on a pour un père.

— *Jésus-Christ à Nazareth* : La vie intime et cachée, soumise et laborieuse, humble et peineuse... jusqu'à trente ans, il va raboter des planches.

— *La communion* : « Je suis le Pain vivant... »

Pour notre vie surnaturelle, divine, une nourriture divine est indispensable... La communion fréquente, quotidienne, devrait être une pratique normale.

* * *

Dieu a fait le premier pas et quel pas!

Vendredi-Saint.

Méditation : *le péché*. — Mon Dieu..., je vous ai volé... j'ai gaspillé vos dons.

Seigneur, il ne me reste plus qu'une espérance... c'est de me jeter à vos pieds...

Seigneur, redonnez-moi la vie... la lumière, la foi, l'amour, la vérité... Donnez-moi votre Pain de vérité... *Admirable Professeur de charité... dites-moi comment il faut vous aimer...*

Voici mon cœur... comblez-le d'une puissance infinie... d'amour pour vous...

Méditation sur la Passion : Jésus victime du péché des hommes, — victime de la justice divine, — victime d'amour.

— *Dernière méditation* : La confiance en Dieu... la première et la plus indispensable des vertus chrétiennes...

Je m'abandonne entièrement à la volonté de Dieu...

Ce Vendredi-Saint 1914.

Pierre LAMOUROUX.

Ces pages, si je ne me trompe, rendent le son d'une âme magnifique. Comme nous tous, Lamouroux fut un pécheur; seulement, à la différence de beaucoup, il fut un « bon pécheur », celui qui se condamne.

« C'est avec la pâte des pécheurs que Dieu pétri

ordinairement le pain de sainteté », a écrit un ami de Lotte, et il ajoute, analysant l'esprit nouveau de ce pécheur converti : « C'est l'esprit d'un recommencement d'Évangile, d'un printemps de la foi, d'une Renaissance chrétienne et catholique.

« Plus précisément encore, c'est l'esprit de Noël, esprit de joie, d'enfance, et de simplicité[1]... »

Voilà l'esprit que Lamouroux va, sans nulle vaine pudeur, prêcher de parole et d'exemple dans les milieux primaires.

« Sous un régime où les éducateurs de la nation recevaient et appliquaient la consigne d'être neutres, c'est-à-dire inexistants, il se déclare, en tant qu'universitaire, catholique... Pour concevoir la nouveauté inouïe (de cette attitude), représentez-vous quelqu'un, sur une banquise du pôle, qui ferait ce prodige d'exciter un feu pétillant[2]... » Ce prodige va pourtant se réaliser en Lamouroux comme il s'est réalisé en Lotte.

*
* *

Au lendemain de Pâques, je recevais de Pierre le billet suivant :

Pâques, 12 avril 1914.
Maison de retraite Saint-François-Régis.

MON CHER AMI,

Dieu soit béni !

C'est fait. Comment t'exprimer ce monde de pensées où j'ai peine à me retrouver ?

1. J. Robinne, « Notre Lotte », *Bulletin des C. E. P.*, 20 déc. 1919.
2. Émile Baumann, « Lotte et Péguy », *ibid.*

Pendant ces trois jours de solitude, j'ai médité, prié, j'ai vu. J'ai senti deux bras tendus vers moi. Je m'y suis jeté. Maintenant, c'est la paix, une paix immense, inconnue. Je n'aurais jamais cru pouvoir connaître tant de joie. Comment dirai-je assez : merci! à toi, aux saintes âmes qui ont prié, souffert pour moi?

Je ne sais que répéter : Dieu soit béni!

Je me suis confessé. J'avais tant besoin de liquider ce passé!

Je me suis retrouvé avec une âme toute jeune. Je n'ai pas reçu la sainte Communion, non faute de désir, mais je ne me sens pas encore digne. Tout ce passé est trop près de moi. J'ai besoin de quelques jours pour me recueillir, me préparer.

Une lettre expédiée de Paris, entrait dans de plus longs détails sur les événements de ces trois derniers jours :

Paris, ce jour de Pâques 1914.

MON TRÈS CHER AMI,

En ce beau jour, en ce grand jour de Pâques où nous commémorons la Résurrection du Sauveur du monde, je suis doublement heureux de te faire part, à toi le premier, de ma propre résurrection. Me voici enfin complètement, définitivement réconcilié avec Dieu. Joie, joie, joie!!! Et que le Seigneur soit loué!... Les mots me manquent, mon cher ami, pour te dire le changement qui s'est fait dans mon âme et dans mon cœur. Ou plutôt, non, ils ne manquent pas, je sens tellement de choses, je suis ému de tant de sentiments nouveaux que toute mon âme déborde, brûlant de se répandre, de s'épancher en actions de grâces. Que Dieu me conserve toujours, toujours, dans cet état d'esprit, c'est mon souhait le plus ardent.

Comment te raconter ma conversion. Il faudrait

pages et des pages ! Oh ! qu'il s'est passé de choses en trois jours, en ces trois derniers jours de la Semaine sainte. Et tout cela est gravé dans mon cœur, et jamais je ne l'oublierai. En un mot comme en cent : j'ai prié, prié, de tout mon cœur, m'abandonnant tout entier à la miséricorde divine et Dieu m'a pris par la main et m'a conduit au pied du crucifix. Et là j'ai senti le Crucifié me tendre les bras et tout naturellement je m'y suis jeté avec toute mon âme. Et j'ai pleuré de joie en embrassant l'image du Sauveur et j'ai senti que je me fondais tout entier dans cet élan de tendresse inexprimable.

Et cela s'est passé le jour du Vendredi-Saint entre quatre et cinq heures. Alors la vie m'est apparue sous un jour tout nouveau. J'ai redoublé mes prières et mes actions de grâces. Dès lors, je n'ai plus eu de décision à prendre. J'ai senti que *Quelqu'un* l'avait prise pour moi, irrévocable. Hier enfin, Samedi-Saint (jour anniversaire de ma naissance, 11 avril), je me suis agenouillé au tribunal de la pénitence. J'ai quitté la villa Saint-Régis en chantant dans mon cœur le *Te Deum laudamus*...

Je dois ajouter quelque chose : je n'ai pas voulu m'approcher aujourd'hui encore de la sainte Table. J'ai cru bien faire de m'imposer, pour quelques jours, cette grande mortification. Peut-être ai-je eu tort. Ce n'a point été par manque de confiance en Dieu, mais par désir, par besoin de me présenter plus pur encore devant Lui.

Voilà, mon cher ami. Et laisse-moi te dire, en terminant, toute ma reconnaissance pour tes bonnes prières en ma faveur. Je sens, je sais que je dois à ces prières beaucoup de la grâce divine qui a permis mon retour dans la bonne voie.

Je t'embrasse en Jésus-Christ, Notre Seigneur.

Pierre LAMOUROUX.

Quelques jours plus tard, Pierre m'annonce la régu-

larisation de son mariage, et me prie d'acquitter sa dette de reconnaissance auprès des communautés religieuses que j'avais intéressées à sa conversion.

Paris, 16 avril 1914.

MON CHER AMI,

Je te charge de dire toute ma reconnaissance de cœur aux bonnes et saintes âmes qui ont prié et souffert pour moi et qui par leur prières ont contribué à attirer sur moi l'infinie Miséricorde divine.

Me voici maintenant tout autre. Et comme je sens bien ce que tu me dis, qu'à mon âge on ne se donne pas à moitié, c'est tout entier que je veux me donner à Dieu, et toutes mes forces que je veux consacrer à son service. Je ne peux pas faire moins pour réparer trente-deux années d'impiété et d'errements.

Je suis heureux de t'annoncer que la bénédiction de mon mariage aura lieu, sans doute, dès samedi matin. Il ne me manque plus qu'une pièce; j'espère la recevoir aujourd'hui ou demain matin. J'ai obtenu, grâce à l'intervention du Père de B..., toutes les dispenses de publication de ban nécessaires, et c'est le Père de B... lui-même qui nous donnera la bénédiction nuptiale dans une petite chapelle de la rue Antoinette, où saint Ignace fonda la Compagnie de Jésus, à l'endroit, dit-on, où saint Denis reçut le martyre.

Quand à la communion, je l'attends, je l'espère comme la véritable nourriture de vie qui me manque et qui m'a trop longtemps manqué.

Dès que j'aurai achevé de me mettre en règle, ce qui ne tardera pas, je commencerai à mettre en œuvre différents projets dont je te reparlerai plus tard.

Ah! devenir apôtre j'y aspire de tout mon cœur. Die

me donnera-t-il la force suffisante et la grâce nécessaire pour y réussir?

Je t'embrasse de grand cœur, et remercions le Seigneur de tout ce qu'il nous a donné.

PIERRE.

P. S. — Si tu as le temps, va voir mes parents. Je t'en serai bien reconnaissant. Tu peux leur parler très librement de moi. Je leur ai écrit ma conversion et je crains... Ah! comme je vais prier pour eux, avec quelle ardeur!

Dans une lettre du mois de mai, Lamouroux me précise ses projets d'apostolat :

Paris, 15 mai 1914.

MON CHER AMI,

Je te remercie d'abord d'avoir vu mon père et de lui avoir parlé comme tu l'as fait. Il était bon de le rassurer; d'abord pour calmer son inquiétude, et puis aussi parce que cette inquiétude n'était pas légitime. En réalité je ne crois nullement avoir à redouter les foudres administratives, car si d'une part je suis décidé à faire de l'action catholique, j'ai l'intention de porter cette action sur un terrain qui me mettra à l'abri des coups (sinon des vues) de l'ennemi. Non, je n'ai nulle envie de casser des carreaux pour le seul plaisir de faire du bruit, et je crois même que ce serait aller contre le but que je me propose.

Ceci dit, il s'agit de savoir précisément sur quel terrain va porter notre action. Voici une idée que j'ai quelque peu mûrie et que j'ai communiquée au Père C..., qui l'a approuvée:

Essayer de former à Paris un groupement de professeurs et instituteurs (catholiques de fait ou de tendance), groupement qu'on pourrait recruter parmi les abonnés du

Bulletin de Lotte, les lecteurs de Péguy ou des Cahiers de l'Amitié de France.

Créer ainsi, 1° *un lien* — un lien, au sens pleinement chrétien du mot; 2° avoir un lieu de rendez-vous, un foyer où on pourrait se retrouver, s'épancher, discuter des questions qui nous tiennent à cœur; 3° organiser *une bibliothèque* (livres, revues, journaux) qui nous permette de nous tenir au courant du mouvement chrétien (d'abord pourquoi ne pas se prêter mutuellement ce que chacun possède?); 4° quelques causeries privées, de caractère purement religieux, faire appel pour ces causeries à des prêtres le plus possible, naturellement; 5° enfin, plus tard, chercher en commun les moyens pratiques d'étendre notre action hors du groupement et en particulier sur les collègues, sur les élèves.

Je ne sais si une telle organisation existe déjà. Si oui, je m'y rallie.

Sinon, j'ai l'intention d'écrire à Lotte (qui me paraît le mieux placé pour cela) et lui en parler.

En ce qui me concerne, tout va bien. Mais je sais qu'on ne change pas en un jour. Pour le moment, je suis bouillonnant comme une cuve de vendange qui fermente.

La plus grande partie de mes loisirs se passe à assembler les matériaux pour rebâtir la maison. Il y a fort à faire. Mais je ne manque ni de courage, ni d'espoir, et je prie le bon Dieu de me conserver dans ces bonnes dispositions.

Il est certain qu'après une pareille rupture d'équilibre, j'ai besoin de mesurer ma nouvelle base de sustentation et d'éprouver la solidité des assises nouvelles. J'ai l'impression que cela va très bien.

Je t'embrasse. Nous ne t'oublions pas dans nos prières. Je suis sûr que tu nous le rends.

Pierre LAMOUROUX.

Au mois de juin, nouvelles précisions sur cette campagne de propagande catholique dans les milieux scolaires qui est devenue la préoccupation dominante de Pierre :

Paris, dimanche 14 juin 1914.

Mon cher Ami,

..... Lotte vient quelquefois aux *Cahiers de la quinzaine*; j'ai l'intention de lui donner rendez-vous là ou ailleurs pour lui exposer mon programme de vive voix. Je veux aussi en parler à Péguy qui s'intéressera à cette œuvre. Au sujet de l'Aumônier qui nous est indispensable, je te remercie de m'avoir indiqué le Père Aucler[1]: J'en avais déjà parlé au Père V... avec qui je suis en relations régulières et qui m'a promis son concours.

Je prépare les notes que tu m'as demandées sur la conversion.

Laisse-moi te dire seulement pour aujourd'hui que je ne crois pas à une évolution *normale*, classique, de la conversion. Chacun suit sa voie selon ses aptitudes, ses tendances, les circonstances extérieures et les grâces que Dieu veut bien lui accorder. Je te dirai *ma* route, c'est tout ce que je pourrai faire, et c'est je crois, ce que tu me demandes.

J'ai connu le « Pierre Poyet » de l'abbé de Rouzic, à la villa Saint-Régis au cours de ma retraite de la Semaine sainte. Il fit l'objet de la lecture quotidienne aux repas de midi et du soir.

C'est là un exemple si haut et si riche de sens qu'on n'ose espérer d'égaler jamais une âme si belle. On peut du moins se proposer de marcher sur ses traces et essayer de l'imiter.

1. Aumônier militaire, mort des fatigues de la campagne, février 1915.

Je pars pour Camy dans les premiers jours d'août. Donc, à bientôt, mon très cher ami, la joie des longues conversations.

Je t'embrasse.

PIERRE.

II

L'APÔTRE

Sa seconde « première communion », Pierre la fit à côté de sa femme, dans la petite chapelle de Montmartre rendue célèbre par les premiers vœux de saint Ignace de Loyola, de saint François-Xavier et de leurs compagnons. Son mariage civil avait été auparavant régularisé, béni par un prêtre.

Dès lors, il sembla qu'un peu de cette flamme apostolique qui brûlait, au jour du serment, l'âme du blessé de Pampelune, eût passé en cet instituteur de trente-deux ans. Il y a toujours une part de mystère dans ces brusques ascensions dont seul le dogme de la grâce peut donner une explication complète. Désormais, sans sortir de cette vocation d'éducateur qu'il s'est choisie et qu'il aime d'un amour nouveau, pacifié par la conscience d'un idéal précis, Pierre va penser, sentir en croyant, c'est-à-dire en apôtre. La guerre va venir, qui l'empêchera de réaliser le programme d'apostolat scolaire qu'il se trace. Une seule grandeur demeure réalisable, celle du *désir*.

Dieu va la lui donner.

Son premier rêve devait être de faire partager sa

vérité à ceux qu'il aimait le plus : ses parents, les jeunes instituteurs qui continuaient à se réunir autour de lui en son appartement de la rue Cail.

Il avait appris par expérience la bonne méthode : la méditation fécondée par la prière. La phrase par quoi se terminent alors la plupart des lettres qu'il écrit à ses amis est celle-là : « Réfléchissez; moi, je prie pour vous... Je prierai tous les jours pour vous, jusqu'à ce que Dieu m'ait donné votre âme. »

Ce zèle, nouveau dans ses manifestations, sinon dans ses sources, fit naître des étonnements, des inquiétudes. L'Université, qui avait frappé les jeunes manifestants libertaires de la rue Cardinal, n'allait-elle pas se réveiller ?

Je sais, *m'écrivait-il,* que plusieurs s'inquiètent et, au nom de mes intérêts, me souhaitent une religion prudemment enfermée dans le secret de la conscience. Mais l'Évangile n'est pas fait pour être pratiqué à huis-clos. N'y aurait-il que les catholiques à n'avoir nul droit à la liberté ? Voilà longtemps pourtant qu'on nous fait enseigner la Déclaration des Droits de l'Homme.

*
* *

Dans les trois mois qui précédèrent la guerre, m'écrit N..., je devins plus distant à l'égard de Pierre. Je ne comprenais rien à son revirement et je n'étais pas loin de l'accuser de duplicité, restant fonctionnaire de l'État laïque... lui catholique ! Je le lui dis même un jour assez aigrement.

Il se contentait comme toujours de me répondre avec douceur qu'un jour viendrait où je verrais qu'il

n'y a nulle incompatibilité entre l'enseignement et le libre exercice de la foi catholique. Une des consignes essentielles de l'enseignement officiel n'est-elle pas de donner la liberté des consciences, et la liberté des cultes, comme une des maîtresses conquêtes de la Révolution ?

Son calme ne faisait que m'irriter davantage encore. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'absolue loyauté avec laquelle, dès le début, il conforma sa conduite à ses nouvelles convictions.

Ce souci de mettre les moindres détails de sa vie en accord avec sa foi était tel qu'il tint à ne rien garder chez lui qui ne fût en harmonie avec les délicatesses de sa conscience de chrétien. Il fit une sérieuse revision de sa bibliothèque, renvoya aux héritiers de Paul Robin jusqu'aux moindres papiers et brochures qu'il tenait du vieux maître.

Il voulait absolument pratiquer d'une façon exacte la religion catholique, et comme je m'étonnais de la facilité avec laquelle il accomplissait certains rites, certains gestes en apparence mécaniques, il me répondait que cet automatisme même était la traduction extérieure de l'universelle communion des âmes des fidèles. Il avouait, d'ailleurs, qu'au début les gestes lui avaient un peu coûté, mais qu'ils avaient, peu à peu, fortifié l'idée dont ils sont l'externe manifestation.

Ma dernière entrevue avec lui fut, huit jours avant la mobilisation, pour lui faire confidence de projets qui intéressaient tout mon avenir. Je réclamais son avis, tant était grande, malgré tout, la confiance qu'il m'inspirait.

Après notre départ pour l'armée nous continuâmes à correspondre jusqu'à sa mort. Discrètement, il continuait auprès de moi l'apostolat commencé par la prière, l'exemple, la patience, le rayonnement de sa paix et de sa certitude. Il était vraiment mon directeur de conscience. Voici quelques extraits des lettres qu'il m'envoyait du front :

14 juin 1915.

BIEN CHER AMI,

... Si vous attendez la fin de la crise mentale que vous traversez pour me répondre, je vous préviens qu'une solution ne vient pas toujours aussi vite qu'on le désire. J'ai attendu la mienne plus de deux ans...

27 juin.

Vous me parlez de l'*Action française* et de votre évolution vers les doctrines de Maurras. Comme il me semble que tout cela est loin (loin dans le temps). Il y a bientôt dix mois que je n'ai pas eu l'occasion, et pour cause, de lire l'*Action française*.

Je ne sais si j'ai évolué à cet égard — ayant jusqu'ici négligé de m'interroger — mais je ne le crois pas.

En tout cas, je trouve naturel que vous ayez été attiré vers la vérité lumineuse qui se dégage de ce journal, en dépit des excès de critique et des violences de langage.

Venons à l'essentiel :

« Au point de vue *religieux*, pas de progrès. Attitude sympathique, mais raison rebelle », dites-vous. Et vous ajoutez que vous auriez besoin plus de ma présence que de mes conseils.

Je crois que vous sentez très juste en écrivant cela. La

discussion est desséchante, c'est la lutte de deux esprits uniquement préoccupés d'avoir raison, de faire valoir leur système. C'est grec, c'est byzantin, c'est stérile. Les conseils, c'est le sermon, le prêche qui ne va jamais (tout à fait) à l'âme, ni au cœur. C'est prétentieux et vain, et un peu protestant.

Ce qui vous émeut réellement, c'est la *présence*, la présence effective et immédiate, la « présence réelle ». Nous avons besoin de toucher du doigt la vérité, comme saint Thomas. C'est ce qui fait la profondeur unique, la vérité sublime du dogme de l'*Eucharistie*.

« Oui, me dites-vous, j'admire avec sympathie ce symbole en tant que symbole. Comme les autres, il est très beau, très émouvant. Mais dès que vous me le proposez comme un dogme, ma raison proteste. » — Bon, cher ami, laissez-la protester, c'est une vieille habitude, et qui est commune à toutes les raisons humaines. Mais, ne laissez pas de considérer ces symboles — pour les appeler comme vous — d'en extraire toute la richesse, toute la beauté, tout le sens qu'ils comportent. Ne craignez point de les analyser, de les disséquer, de les retourner en tous sens.

Et un jour, vous vous direz comme moi, du moins je l'espère : « C'est parce qu'ils sont vrais qu'ils sont si beaux et si riches. S'ils étaient faux, simples jeux de l'esprit, ils n'auraient point cette splendeur réelle, ce rayonnement divin. »

III

L'AME D'UNE GÉNÉRATION

Telle était la conception de Pierre sur l'apostolat. Et cette plénitude de doctrine dans un converti

d'hier, jusque-là nourri des pires sophismes, a quelque chose de déconcertant.

En relisant les lettres de Pierre et ces phrases qui se répètent, comme elles se répétaient dans nos conversations de la rue Cail : « Il n'y a pas d'apostolat purement intellectuel ; la connaissance ne fait que déblayer les chemins à l'acte de foi, elle ne l'impose pas. » « Pour convertir une âme, il faut d'abord *prier*. » « Je te prie, ma chère femme et toi, mon enfant, de communier, d'offrir des prières pour la conversion de E... et de L.... Je prie moi-même de tout mon cœur pour eux et je ne cesserai de prier que je n'aie obtenu de Dieu leur conversion. »

« Il faut aussi *souffrir* pour les âmes. J'ai la certitude que ma conversion fut en grande partie obtenue par les souffrances volontaires de ces Carmélites exilées à qui on avait recommandé mon évolution. » « Je suis heureux d'offrir les multiples souffrances des tranchées pour la France, pour E..., pour L... »

Avec la souffrance et la prière, c'est l'*exemple* qui entraîne, plus que les paroles, la « présence réelle » d'une âme grandie, pacifiée par la foi.

« Il faut d'abord faire naître, me disait-il, l'éternel problème. Amener les âmes à se poser la question unique de la destinée. Et, en regard de leur inquiétude, faire rayonner la paix d'une conscience parvenue par la foi à la stabilité qui n'est pas la mort, mais la vie heureuse, ordonnée. Les âmes sont clairvoyantes, un manque de logique entre la foi et la conduite leur est un douloureux scandale.

« Ma conversion, m'avouait-il encore, a été retar-

dée par la vue d'un prêtre médiocre. J'avais tort. Le prêtre est pris parmi les hommes, non parmi les anges. Et, au surplus, ce n'est qu'un intermédiaire. Regarde-t-on, avant d'aller se faire tuer, à la qualité de papier sur lequel le général en chef vous envoie l'ordre de marcher? N'importe, la vue de ce prêtre, la vulgarité de sa vie et de sa prédication créait en moi un état de souffrance, une sorte de respect humain, à m'affirmer le disciple de sa religion. Il nous faudrait des prêtres saints et il faudrait que nous aussi nous devenions des saints. »

Où donc Pierre avait-il puisé toutes ces lumières soudaines?

Une chose nous causait de l'étonnement, écrit M. Henri Massis[1] (à propos de la conversion d'Ernest Psichari, le petit-fils de Renan), il semblait qu'Ernest Psichari fût entré dans la vie chrétienne de plain-pied, sans préparation, sans apprentissage, sans transition, comme s'il eût été catholique depuis toujours. Cette âme, hier encore ignorante des communications de la sagesse divine, semblait en être soudain remplie et sans intermédiaires. Il savait tout sans avoir rien appris : il inventait ses prières et elles se trouvaient être celles-là même que l'Église avait répandues sur les âmes. On eût dit qu'avec la grâce il avait reçu la science infuse. Et dans l'ivresse des retrouvailles, il s'écriait : « Mais quoi, Seigneur, est-ce donc si simple de vous aimer? »

Un étonnement pareil m'est venu plusieurs fois, en entendant Pierre Lamouroux m'exposer sa con-

1. *Revue hebdomadaire*, janvier 1916 (depuis, *Vie d'Ernest Psichari*, Paris, librairie de l'Art catholique, 1916, p. 35).

ception de l'apostolat, me dire en une sorte de cantique « les sources de joie, de paix » qu'il puise dans la prière, le continuel colloque avec Dieu, au cours des longues nuits de la tranchée. Mais cet étonnement est-il bien fondé? Pierre ne se préparait-il pas depuis longtemps à cette brusque invasion du divin?

M. Massis écrit encore, à propos de l'auteur de *l'Appel des Armes* et du *Voyage du Centurion* : « Sa vie ne fut qu'une lutte spirituelle, un combat d'âme. » La vie de Lamouroux, et jusqu'à un certain point celle de ses amis des « Puteaux », les enthousiasmes juvéniles, les illusions et les désillusions, les généreuses batailles qui marquèrent ces jours brefs dont la pourpre sanglante de l'immolation devait couronner le magnifique crépuscule — cela ne ressemblait-il pas déjà à la « lutte spirituelle », au « combat d'âme » qui avait acheminé le jeune officier d'artillerie coloniale vers la foi et le témoignage?

D'ailleurs, ces jeunes vies étaient portées en avant, stimulées dans leurs démarches par la conscience, commune à leur génération, d'avoir été prédestinées à un rôle de mystérieuse rédemption.

« Notre génération, écrivait Psichari, — celle de ceux qui ont commencé leur vie d'homme avec le siècle — est importante. C'est en elle que sont venus tous les espoirs et, nous le savons, c'est d'elle que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue sur nos têtes. Il me semble que les jeunes sentent obscurément qu'ils *verront de grandes choses, que de grandes choses se feront par eux.* »

En effet, de grandes choses allaient se faire par eux : le salut de la France, la défense de sa terre par leur sang, le rachat de son âme par la semence de leurs désirs.

IV

A L'ÉCOLE DE PIERRE POYET

Une commune et sublime vocation explique donc la ressemblance de toutes ces jeunes âmes. On les dirait faites sur le même modèle, unies toutes par des liens mystérieux.

Le 16 mars 1913 — à l'époque où Pierre Lamouroux terminait son évolution religieuse — mourait au collège de Sarlat, à l'âge de vingt-six ans, un autre Pierre, un autre ami bien cher, devenu par les dernières promesses « mon frère » : Pierre Poyet, celui dont ses amis de Normale supérieure écrivaient : « Oui, il a bien été pour nous tous notre bon ange de l'École[1]. » En 1912, je vis Pierre Poyet à Limoges, nos chambres étaient voisines. A l'heure de la promenade, nous descendions ensemble par le boulevard de la Cité, vers les bords de la Vienne. Il s'occupait, à ce moment-là, de la retraite qui devait réunir à Mours, pour les exercices de saint Ignace, plusieurs des jeunes normaliens que sa parole et l'exemple de sa sainteté avaient ramenés à Dieu.

Je l'entretins de Pierre Lamouroux qui, par une

1. *Pierre Poyet*, par M. l'abbé L. Rouzic, Paris, Lethielleux, 1915, p. 12.



Pierre POYET

coïncidence frappante, ferait, deux ans plus tard, dans cette maison de Mours, la retraite qui marquerait l'heure de son retour. Et la lecture publique choisie par le directeur de la retraite serait alors la *Vie* de l'apôtre de l'École normale, Pierre Poyet.

Poyet aimait peu parler de soi et de ses œuvres. D'ailleurs le mal qui allait l'emporter l'avait déjà marqué. Une fatigue visible pesait sur lui, alourdissait ses épaules, et la rigueur de sa vie intérieure, l'impitoyable discipline à laquelle il assujettissait son âme et son corps, les souffrances intimes qui, en ces jours, faisaient saigner son cœur, ajoutaient à cette lassitude qu'il ne s'avouerait que brisé. Je le vois encore, sous les maigres arbustes du bord de la Vienne, sa haute taille — que la maigreur faisait plus élancée et plus fragile — légèrement voûtée, en médiocre veston, coiffé d'un chapeau plus médiocre, car son choix allait sans hésiter aux moins bons articles du vestiaire.

Et je songeais à un saint qu'il avait passionnément aimé, au Pauvre d'Assise, à un saint François moderne épris de la même folie de la croix que celui dont le mont Alverne avait vu les extases et entendu les cris. Le *Poverello* avait appris à son siècle le mépris des richesses matérielles, de l'or et des puissances de chair. Son admirateur rêvait d'apprendre, à une génération idolâtre des richesses de l'esprit, à humilier ces nouvelles idoles au pied de la croix.

Et son appel avait été entendu.

Sa « turne » de Normale, mieux que la chambre de Pierre Lamouroux à Puteaux, était devenue le

cénacle d'un esprit nouveau. Cet apostolat commencé à la rue d'Ulm, il le continuait maintenant par ses lettres, par les retraites de normaliens, dont la dernière, préparée par lui, s'ouvrira au lendemain de sa mort; surtout par son exemple, le rayonnement de son évidente sainteté.

La question de la conversion de Pierre Lamouroux, puis la question plus générale de l'apostolat des jeunes élites, amena Poyet à formuler quelques-unes de ses vues. Il parlait lentement, toujours un peu dominé par l'appréhension de se mettre en avant, de paraître s'attribuer une action qu'il renvoyait à l'unique efficacité de la grâce.

Peu à peu, cependant, sa pensée se précisait.

Et c'était la même que je devais retrouver sur les lèvres et dans la correspondance de l'autre « Pierre » qui, à ce moment, de l'extrême horizon du socialisme et de l'anarchie, prenait son chemin vers Rome.

Il faut d'abord, disait Poyet, *éveiller* les âmes au problème religieux. Cet éveil existe déjà dans les meilleures.

La faillite partielle de l'intellectualisme rationaliste et du scientisme, l'aveu des plus authentiques représentants de la science et de la philosophie que ni l'une ni l'autre n'épuisent le réel, qu'elles ne peuvent, en particulier, résoudre le problème capital des origines et de la destinée, amènent tout esprit loyal et curieux à se poser le problème religieux.

Ce problème posé, il faut en montrer la solution dans l'histoire de la révélation par l'apologétique classique. Une étude sérieuse du dogme et de l'Évangile suffira, en général, à faire tomber les difficultés courantes. Elles ne viennent d'ordinaire que de la seule ignorance du dogme catholique.

Mais la solution efficace, celle qui convertit, ne se prend ni dans les livres, ni dans la discussion. Il ne suffit pas de convaincre, il faut persuader. Il n'y a pas d'apostolat purement intellectuel. La persuasion ne s'obtient que par un argument vivant. Il faut qu'on voie et qu'on touche la vérité de la foi... en nous. Le Christ « commença par faire, puis par enseigner ».

Les âmes cherchent la paix, il faut leur montrer que nous la possédons. Elles cherchent une nourriture, il faut leur montrer que nous la trouvons dans la communion. Elles cherchent une explication à la souffrance, il faut leur montrer, en nous, la croix. Elles sont à tel point passionnées de sainteté qu'elles ne blasphèment souvent notre foi que pour n'y avoir pas discerné le rayonnement vivant d'une indiscutable vertu. Il faut leur montrer en nous la sainteté en acte. Enfin elles ont soif d'être aimées d'un amour désintéressé, aimées pour elles-mêmes, pour ce que Dieu a mis en elles de beauté, d'espérances. Il faut leur montrer que le chrétien seul aime ainsi. Elles aiment d'autant plus la pureté, l'humilité, l'oubli de soi, qu'elles se sentent plus incapables de réaliser en elles-mêmes ces vertus par l'effort de leur vouloir, il faut leur montrer que la grâce arrive à les acclimater en nous et que la prière peut les obtenir aux autres.

En entendant Pierre Poyet m'exposer ce programme d'apostolat, je songeais qu'il n'avait été un si merveilleux apôtre que pour l'avoir pratiqué lui-même héroïquement.

Ce même programme, Pierre Lamouroux l'entendit formuler, le médita longuement à la villa Saint-François-Régis, tandis que le lecteur lui révélait la vie de Poyet. La pensée du normalien est donc à l'origine de la pensée de Pierre Lamouroux.

Plusieurs fois, il me confia l'impression profonde

produite sur lui par cette lecture. Ainsi se réalisait outre-tombe un des vœux de Poyet.

Il avait rêvé une croisade très belle, écrit son biographe. Le grand mouvement produit à l'École normale supérieure lui semblait devoir s'étendre aux écoles normales primaires. Le flambeau, qui guidait dans la vie, la pensée et l'action, l'élite intellectuelle, pouvait bien éclairer aussi la marche de ceux qui enseignent, dans les plus humbles villages, les petits Français. Il se proposait donc de faire, d'accord avec quelques-uns de ses amis, un appel cordial à tous les instituteurs de France. Il leur ferait voir combien il importait, pour le bon accomplissement de leur tâche délicate, de prendre l'Église catholique comme alliée, s'ils refusaient de la reconnaître pour leur mère. Mais il pensait bien que beaucoup le suivraient jusqu'au bout et demanderaient à la religion, non seulement une aide protectrice pour leur autorité, mais une forme de vie personnelle et un *credo*[1].

Ce rêve, que la mort de Poyet paraissait ajourner à jamais, allait précisément trouver par cette mort un commencement de réalisation. Pierre Lamouroux recueillit le testament du jeune normalien, et se mit en demeure d'en procurer l'exécution[2].

1. *Pierre Poyet*, p. 131-132.

2. *Pierre Poyet* n'a pu donner à sa foi ce témoignage du sang que tant de ses disciples de Normale ont déjà rendu.

Quelle eût été sur le champ de bataille l'attitude de ce jeune sous-lieutenant de réserve qui, à Bordeaux, se montrait impitoyable sur toute question de discipline?

Les soldats lui pardonnaient. Il avait la foi.

Ces rigueurs, n'était-il pas le premier à se les imposer? Présent, dès le réveil, dans la cour du quartier, il était de toutes les corvées : exercice, marches, service en campagne, manœuvres de nuit. Plusieurs, moins scrupuleux,

V

LA SURVIVANCE DES MORTS

Aux mois de mai et juin 1914, Lamouroux revient sur ses projets d'apostolat :

... La joie des premiers jours ne s'est pas atténuée. Elle est seulement devenue plus raisonnée. Dans la foi qui m'a été rendue, l'étude, la méditation, la prière me font chaque jour découvrir de nouvelles richesses. Oui, je comprends qu'il faut nourrir notre âme par la communion et que la foi retrouvée est un trésor dont nous devons faire bénéficier nos frères.

Je voudrais, je te l'ai dit, organiser avec le concours des instituteurs chrétiens de Paris, un groupement semblable à celui des jeunes gens de Normale supérieure et

le jugèrent excessif. Mais il voyait dans le métier de soldat autre chose qu'un passe-temps : un devoir et un service national.

Par quels actes cette foi se fût-elle traduite si l'apôtre de Normale eût vécu jusqu'aux heures tragiques?

Le Livre d'or de l'École, de cette promotion qu'il marqua de son esprit, pourrait nous le dire... Mais un témoignage plus touchant nous est fourni.

Voici comment celui qui avait donné à *son fils* une âme de croisé comprenait le devoir aux premiers jours d'août 1914.

Agé de 54 ans, père de sept enfants, M. Frédéric Poyet, engagé volontaire, allait au front pour y tenir la place de son fils.

Comment il entendait cette délégation, un ordre du jour de la brigade vient de nous le dire :

« Dégagé par son âge de toute obligation militaire, n'a pas hésité à s'enrôler « dès le début des hostilités; n'a cessé de montrer en toute circonstance le plus « bel exemple d'entrain, d'abnégation, d'intrépidité et de dévouement. Brave « jusqu'à la témérité, volontaire pour toutes les missions périlleuses, a conquis « l'estime et le respect de tous. »

Au mois d'octobre 1916, M. Poyet était tué par un éclat d'obus.

des professeurs catholiques de l'Université. Il faudrait qu'un lien fraternel de charité chrétienne réunisse les instituteurs et les professeurs de l'enseignement secondaire.

Ce rapprochement ferait tomber des mésintelligences, des susceptibilités inadmissibles entre catholiques. Les instituteurs trouveraient dans cette communion de pensées un encouragement, une confirmation de leur foi. Ma position spéciale d'instituteur délégué dans un collège pourrait aider à ce rapprochement difficile. Il me semble, d'ailleurs, que, s'il y a quelques sacrifices à faire de part et d'autre, le désir du bien, l'intérêt des âmes doit les rendre faciles.

Sur quelles bases pourra s'opérer l'union? Par des réunions communes ou par de fraternelles relations entre groupes distincts? Je ne sais. Mais la Providence nous conduira. J'étudie le terrain.

Paris n'est pas un milieu très favorable. Instituteurs et professeurs y ont généralement dépassé l'âge des enthousiasmes. Paris est la retraite des vieux serviteurs. Pourtant, je ne désespère pas. Je compte beaucoup sur le concours de Charles Péguy. Et puis, j'ai confiance en Dieu. Il nous aidera, car une association des instituteurs catholiques me paraît nécessaire à la conservation, à la diffusion de notre foi.

Cette union des forces est même plus nécessaire aux instituteurs qu'aux professeurs. Notre information est moins complète, d'où une plus urgente nécessité de l'achever. Notre sujétion est plus grande, d'où nécessité de demander à l'union un supplément de courage. Mais comme j'ai une certaine expérience des cercles et des parlotes, je voudrais éviter l'écueil où je suis parfois tombé : le vague des programmes, la multiplicité des objets. Notre objet doit être unique, si nous voulons durer; celui-ci : nous aider par une collaboration frater

nelle à devenir *meilleurs catholiques*. C'est tout. Le reste viendra par surcroît.

Je recommande vivement ce projet à tes prières.

J'étais à Paris vers la fin du mois de juin 1914. Au cours de nos promenades au Bois, Pierre m'exposa les espoirs, les difficultés. Le local des futures réunions, la bibliothèque étaient déjà trouvés. Des adhésions s'annonçaient.

Vint l'heure du dîner. Le petit appartement de la rue Cail était clair, une atmosphère de paix y régnait. Sous la direction de son père, la petite Aimée récita le *Benedicite* et les *Grâces*.

Les vacances arrivaient. Pierre partit pour Camy, et la petite église où avaient prié les aïeux le vit prier. Quelques jours plus tard, la guerre éclatait.

Pierre qui, le premier, avait connu la nouvelle, vint l'apprendre à sa femme en lui recommandant le courage; il rassura tous les siens par son calme souriant et partit pour rejoindre à Paris le 43e régiment d'infanterie coloniale, où l'attendait le galon d'argent d'adjudant-chef.

Jusqu'en novembre, il demeure en garnison à Montrouge, occupé à former les recrues.

Sa correspondance manifeste, dès lors, ce qui sera jusqu'au bout la note dominante de son âme : la parfaite sérénité, l'abandon total à la volonté de Dieu, l'indéfectible foi en la victoire finale.

Entrez dans la danse, écrivait Thierry, avec quelque pessimisme, à la conclusion de son testament littéraire, puisqu'il est inutile de s'insurger contre les réalités oppressives, puisque au surplus nous ne savons pas... Pierre avait écouté une autre

parole, celle de l'Évangile : *Entrez par la porte étroite*. Elle l'avait conduit aux larges chemins de certitude et de paix. Une autre parole inspirée, corollaire de la première, allait, jusque dans les affres de l'effroyable tourmente, se réaliser en lui : *Entrez dans la joie de votre Seigneur*.

La correspondance qui suit va nous faire assister aux dernières ascensions.

Des lettres que Mme Lamouroux a bien voulu me communiquer, je transcrirai ici les textes qui nous révèlent ce qui importe seul : une Ame. Une âme de *chrétien* qui fut en même temps une âme magnifique de *soldat*.

TROISIÈME PARTIE

“ ENTREZ DANS LA JOIE ”

I

LA MOBILISATION
MONTROUGE : AOUT-OCTOBRE 1914.

Montrouge, 17 août 1914.

MA BIEN CHÈRE FEMME,

... Je vous souhaite à tous la santé, la paix de l'esprit, la patience, la confiance en Dieu. Ne nous inquiétons pas, soyons calmes, gardons toute notre espérance. Nous avons le droit d'espérer que nous reviendrons vainqueurs et saufs... si Dieu le veut. C'est le moment de répéter avec une foi profonde : « Seigneur, que votre volonté soit faite et non la nôtre »...

Pierre LAMOUROUX.

13 septembre.

Tu me dis ta confiance dans le succès, la tranquillité d'esprit avec laquelle tu envisages les événements que nous vivons. De tout cœur, je t'en félicite, je suis profondément heureux.

Continue! Continue à prier pour nous, pour tous nos soldats qui font si vaillamment leur devoir et qui, eux, n'ont pas toujours le temps de prier.

Continue à avoir confiance, nous aurons la victoire. Tu me dis que tu vas tous les jours à Notre-Dame de l'Ile faire la communion pour nous tous. Je t'en remercie.

En ce qui me concerne, je n'ai rien perdu de ma foi et

de ma confiance en Dieu. Ma certitude de la victoire finale est toujours la même.

18 septembre.

Le temps fraîchit. Les vendanges approchent. Tristes vendanges, et rouges de tout le sang déjà versé.

J'ai appris avec une vive douleur la mort de Charles Péguy, tombé au champ d'honneur. C'est une belle fin. Il est mort frappé d'une balle au cœur, en tête de la section qu'il conduisait au feu. Pauvre Péguy! Quel brave cœur, quelle âme ardente, et comme je l'estimais! Je suis rempli de tristesse.

Mais non, il faut s'arracher à ces sombres pensées : quand nous les aurons vengés, nous aurons tout le temps de les pleurer.

21 septembre.

Les nouvelles sont bonnes, bien que nous n'avancions que lentement dans cette formidable bataille de l'Aisne... Mais il faudra, après cette victoire, recommencer en Belgique, puis sur le Rhin, et puis, et puis...

Ces brutes stupides ont mis le comble à leur ignominie en bombardant la cathédrale de Reims. La nouvelle de cette monstruosité m'a brisé le cœur.

II

AU FRONT

Le 28 octobre, après trois mois de dépôt, ce fut départ pour les tranchées du secteur d'Arras.

Pierre allait y donner la pleine mesure de son âme, montrer jusqu'à quelles profondeurs était des-

cendue sa foi nouvelle. Avant de puiser encore dans le dossier des lettres de famille, voici un document qui donnera un aperçu d'ensemble sur la vie de Pierre pendant cette année, qui sera la dernière.

Dans une de ses lettres, Pierre me faisait le portrait suivant du sergent H..., l'auteur de ces lignes : « J'ai le bonheur d'avoir depuis un mois dans ma section le sergent H..., un cultivateur des environs de Mantes. C'est l'homme des champs, de la campagne, du plein air. Sans méthode — ayant quitté l'école de bonne heure — mais avec beaucoup de volonté, beaucoup de réflexion, il s'est cultivé lui-même. Il a lu beaucoup et, chose rare, bien lu, médité. Avec cela, modèle de vertu chrétienne, catholique pratiquant, d'une sérénité d'esprit parfaite, d'une charité inépuisable, heureux de vivre et sûr de son bonheur. »

Le sergent H... m'écrit donc de l'hôpital de Saumur, où il soigne ses blessures :

MONSIEUR L'ABBÉ,

C'est dans les premiers jours d'octobre 1914 que Pierre Lamouroux vint nous rejoindre. Je l'ai quitté le 16 juin, blessé par des éclats d'obus. Tout de suite, je fus séduit par sa distinction, qui contrastrait si fort avec les manières de plusieurs autres gradés — braves soldats, certes, mais d'un niveau moral bien différent.

J'aimais à me rencontrer avec lui au cantonnement, dans son gourbi, en des conversations dont je n'oublierai jamais le charme. Souvent, d'autres camarades se joignaient à nous. La question religieuse était fréquemment soulevée. L'adjudant Lamouroux dirigeait alors la con-

versation, je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle maîtrise.

Mais c'est surtout pendant les deux mois où je servis sous ses ordres immédiats qu'il sut conquérir toute mon affection. Il réalisait l'idéal du chef, ferme et calme devant le danger, méprisant la mort, paternel et bon avec ses soldats, ayant la claire conscience de ses responsabilités et de ses devoirs. Pendant deux mois, nous avons vécu la même vie, partageant les mêmes fatigues, les mêmes dangers. C'était une véritable famille dont il était le chef. Au cantonnement, aux tranchées, il puisait dans son érudition une source inépuisable de sujets intéressants, nous faisant admirer les grands auteurs classiques, nous récitant des vers de Corneille, de Racine, avec cette voix chaude que je crois toujours entendre. Quelques instants avant que je sois blessé, il nous lisait le *Moïse* d'Alfred de Vigny et les dernières paroles que j'entendis de lui sont cette prière au Père Éternel :

Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Je ne croyais pas, hélas! que ce repos dût être bientôt le sien.

Mais nous nous sommes pénétrés plus profondément encore, en échangeant nos idées, nos conceptions de la vie, depuis la famille jusqu'à la politique.

Sur ce dernier point, nous étions en désaccord complet, je le confesse, tantôt discutant sérieusement nos préférences, tantôt raillant aimablement ce que nous considérions mutuellement comme des idées périmées et rétrogrades.

Ces vétilles ne diminuaient en rien notre amitié, l'augmentaient même en faisant ressortir la sincérité de chacun.

Quand nous parlions de la famille, de l'éducation à donner aux enfants, M. Lamouroux devenait intari

sable. L'éducateur se révélait alors. Il nous parlait de ses chers élèves, de sa petite fille, avec des accents qui révélaient une singulière profondeur de conviction, un grand amour pour le but qu'il avait donné à sa vie.

Enfin, dans l'intimité, nous abordions la question religieuse, lisant et commentant un chapitre de l'*Imitation*, une page de l'*Évangile*. C'était alors le cœur à cœur complet, parfait, vibrant aux mêmes sentiments, animés du même amour.

Vous comprenez maintenant pourquoi j'aimais M. Lamouroux. J'aimais en lui le catholique ardent et convaincu, le camarade toujours aimable, le chef énergique et bon.

Vous représentez-vous bien cette vie, à 80 mètres de l'ennemi, *dans une tranchée minée, nous le savions*, bombardée chaque jour, redoutant toujours une attaque ou devant, d'un jour à l'autre, attaquer nous-mêmes?

Vous représentez-vous, dans ce cadre, notre ami regretté, toujours calme et souriant, veillant à tout, attentif au moindre bruit? Puis, dans les moments de calme, nous récitant des vers, nous commentant une page d'Évangile, développant une pensée de Pascal? Jamais, je n'oublierai ces moments.

J. H...,
Sergent au 43e colonial, 16e compagnie.

Dans une seconde lettre, le sergent H... ajoute quelques précisions :

7 décembre 1915.

Je voudrais vous fournir des détails plus précis. Mais la mémoire me fait un peu défaut, depuis ma blessure. Je me souviens pourtant de la sûreté avec laquelle Lamouroux dirigeait nos discussions religieuses.

Un jour, je discutais avec un camarade sur la nécessité de la religion. Nous étions partis de ce fait conti-

nuellement présent à nos yeux : *la mort*. Tout finit-il là ? Ou bien y a-t-il une autre vie qui récompense la vertu, punisse le crime ? « Je crois en Dieu, disait mon interlocuteur, je suis un honnête homme. Ai-je, en plus, besoin de suivre une religion ? J'accorde que toutes sont bonnes, utiles. Mais pourquoi serais-je obligé à un choix ? »

Parvenu à ce point de la discussion, je pataugeais, lorsque M. Lamouroux intervint et de sa voix calme, en phrases très nettes, commença par établir la nécessité d'une révélation, puis la divinité du catholicisme. Tout cela fut fait avec une remarquable maîtrise.

C'était bien par là qu'il eût fallu commencer. Mon camarade ne trouva rien à objecter[1].

Un autre jour, nous nous entretenions ensemble très intimement. Je venais de lui prêter mon *Imitation de Jésus-Christ*. Nous abordâmes le chapitre : « Des merveilleux effets de l'Amour divin[2]. »

Ce chapitre ne peut se commenter. Que pourrait-on y ajouter ? Mais ces paroles uniques, merveilleuses, dites par Pierre Lamouroux, avaient une telle force de persuasion, des accents si pénétrants, que je ne saurais plus jamais les oublier : cette action de grâces de l'âme visitée par Dieu, comme il la disait !

« C'est une grande chose que l'amour.

« Seul, il rend léger tout fardeau et supporte avec patience toute épreuve.

« Il porte les fardeaux sans en être chargé et rend douce toute amertume.

« L'amour de Jésus est noble, il pousse à faire de grandes choses, à désirer toujours des œuvres plus parfaites.

1. « Il me revient en mémoire une toute courtoise discussion soutenue par notre cher adjudant avec un de nos camarades, mort lui aussi, et que M. Lamouroux a certainement ramené à Dieu ». — Sergent V...

2. *Imitation*, l. III, c. v.

« L'amour veut habiter en haut et n'être retenu par aucune des choses d'en bas...

« Il n'est rien de plus doux que l'amour, rien de plus haut, rien de plus large, rien de meilleur, au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu.

« Celui qui aime, court, vole; il est dans la joie, il est libre et rien ne l'arrête. » ...

Oh! cette lecture, à une telle heure!

Les émotions profondes ressenties alors et que les mots ne peuvent exprimer, m'ont laissé au fond du cœur une douceur, un parfum que le temps ne saurait détruire.

Et les *Pensées* de Pascal! Avec quelle clarté, quelle chaleur, notre ami m'exposait cette proposition de Pascal à l'adresse de ceux qui ne croient pas, ou du moins le disent : S'il n'y a rien, qu'a donc perdu le croyant? — Rien. S'il y a quelque chose, qu'aura gagné l'incroyant?

Tous deux, un jour, nous nous entretenions de cette pensée sur l'amitié : l'ami est-il digne de votre amitié, vous ne devez avoir aucun secret pour lui. N'en est-il pas digne, le peu de votre cœur que vous lui livreriez serait encore de trop. Vous comprenez tout le parti que M. Lamouroux pouvait tirer de ces paroles, lui qui avait de l'amitié une si haute conception.

Sur l'éducation à donner aux enfants, aux siens d'abord, puis à ses élèves, il était inépuisable, on ne se lassait jamais de l'écouter. C'était d'abord un sentiment profond de sa responsabilité. Puis un véritable amour pour sa profession, sa vocation,

devrais-je dire. On pourrait lui appliquer cette parole de l'Évangile : « Il les regarda et il les aima. » Oui, il aimait ses enfants. Quand il nous parlait de ses élèves, sa figure changeait d'expression, devenait rayonnante. Il les voyait. Et nous voyions, nous-mêmes, ces jeunes regards tournés vers lui, ne perdant aucun de ses gestes, aucune de ses paroles.

« Il faut, disait-il, préparer sa leçon avec soin, avec d'autant plus de soin que les enfants sont plus jeunes, se bien mettre à la portée de ces intelligences en éveil. Puis exciter leur curiosité par des questions, provoquer leur attention, leur intérêt. Alors, sur le terrain bien préparé, la semence germera, la leçon portera ses fruits. »

Cette préoccupation de ne rien négliger de ce qui pouvait assurer à ses leçons le maximum de rendement venait de la très haute idée qu'il se faisait de l'éducateur. « C'est lui, disait-il, qui fait vraiment l'avenir en façonnant ces jeunes intelligences, les hommes de demain. »

Qu'ajouterai-je pour résumer mes impressions?

C'était un ami, au sens très rare du mot, un cœur aimant, fidèle, dévoué. Il rayonnait la paix d'une âme en possession de Dieu, en pleine possession de la vérité. Je voudrais appeler votre attention sur cette bonne humeur toujours égale au milieu des pires difficultés. Ce sourire, qui ne quittait pas ses lèvres dans l'extrême danger et arrêtait les plaintes de quiconque aurait songé à en formuler. Tout cela, encore une fois, c'est le reflet d'une âme parfaitement droite, d'une conscience tranquille, ma

aussi, très certainement, d'une conception du devoir.

Sa patience ! Il plaisantait sur sa propre souffrance lorsque, il y a un an, le séjour prolongé dans l'eau des tranchées amena un commencement de congélation. Ses pieds, ses jambes démesurément enflés lui causaient, la nuit surtout, d'intolérables souffrances sur lesquelles il trouvait de bons mots. Il avait la plaisanterie facile, le mot à propos, et une façon charmante de redresser les petits écarts de langage, par l'exemple d'une conversation toujours respectueuse de soi et des autres.

Vous connaissez le trop fréquent vocabulaire du soldat... Alors, il nous avait proposé ceci : « Chaque fois que l'un de nous dira tel ou tel mot, il payera un litre. » « Vous pensez si nous nous faisions un jeu de *surprendre* les flagrants délits[1]. »

Ces lettres éclaireront le journal, volontairement incomplet, que Pierre rédigeait pour sa femme demeurée à Camy.

2 novembre 1914.

Jour des Morts, *prions pour eux.*

Nous voilà dans les tranchées depuis deux jours.

Hier j'ai bien pensé à vous, parce qu'on avait un peu

1. Quelques mots d'un autre compagnon de popote, le sergent V... : « J'ai vécu un an avec M. Lamouroux, partageant les mêmes joies, les mêmes peines. De suite, il força mon estime. Il était la droiture même. Avec cela, d'un patriotisme, d'une confiance en l'avenir de la France, en sa victoire, qui, dans des moments critiques, soutenaient le moral hésitant des soldats. Il était fervent chrétien et s'affirmait comme tel dans d'aimables discussions où il gardait toujours la supériorité. Il aurait pu depuis longtemps être officier, s'il avait accepté de faire quelques démarches auxquelles il se refusa toujours. Il avait l'âme d'un chef et les mots ne sauraient exprimer la douleur que sa mort causa à tous ses amis, à tous ses soldats. »

de loisir et parce que c'était fête, et quelle fête : la Toussaint !

5 novembre.

Nous sommes donc ici depuis le 31 octobre, confortablement installés ! Imaginez un fossé large de 0^m80 à 1 mètre, profond de 1^m50, avec un remblai en avant de 0^m40 environ. Au-dessous du remblai : les chambres à coucher creusées et aménagées au gré de chacun, avec banquettes, sièges, étagères, placards... Comme lit, une demi-botte de paille. Le tout (pas la paille) creusé dans une terre argileuse qui se découpe à la bêche comme le beurre au couteau. Au-dessus de nous, le grand ciel bleu, le jour plein de soleil, la nuit plein d'étoiles.

Nos occupations : continuer l'aménagement des tranchées, en creuser de nouvelles, faire des cheminements, planter des piquets avec fils de fer roncés... et surtout veiller, observer. Mais quand il pleut ! La tranchée devient alors un cloaque gluant, où l'on patauge, où l'on glisse, où l'on tombe, où l'on s'enlise, et d'où l'on sort empêtré de boue, de la tête aux pieds. Il faut voir alors les distributions de vivres, par la nuit noire, sans lumière, en plein marécage. Les hommes « rouspètent », se disputent, s'embourbent, réclament, renversent leur gamelle ou leur quart de « jus », se fâchent et finissent par s'offrir mutuellement une cigarette, quand il leur reste un peu de tabac ; puis, tout rentre dans le silence de la nuit où l'on n'entend plus que le bruit des coups de feu. Et on dort malgré cela. Les premiers temps, je ne pouvais pas dormir aux tranchées de tir. Le sifflement des balles, le tonnerre des obus et aussi les soucis de ma responsabilité (j'ai la vie de cinquante hommes à protéger), tout cela me tenait éveillé à peu près toute la nuit. On s'est habitué et on dort.

29 novembre.

L'arrivée des lettres ! Ah ! l'heure délicieuse. Pendant

qu'au dehors l'eau tombe à flots, que le vent souffle avec rage, confortablement installé dans ma maison, muni d'une bougie, les pieds dans la paille, je lis et je relis longuement vos lettres. Je passe un bon moment à prier, à penser à vous.

Noël 1914.

Le temps s'est mis au froid sec. Il gelait à pierre fendre. Vers onze heures de la nuit, je gagne le poste de police. Les soldats commencent à affluer vers l'église, qui est bientôt plus que pleine. On ne peut plus entrer et toujours la foule augmente. Il me faut établir un service d'ordre dans la rue et j'en suis réduit à écouter du dehors la messe de minuit. A une heure, rondes et patrouilles pour faire rentrer les traînards. A une heure et demie, tout est calme et je vais faire dodo, bercé par le bruit du canon qui tonne sans interruption depuis minuit. C'est la Noël que notre artillerie lourde offre aux Allemands. Ce matin, je suis relevé de garde; à dix heures et demie grand'messe, puis déjeuner royal, dont ci-joint le menu.

28 décembre.

Nous voici cantonnés à Bienvillers-aux-Bois, à quelques kilomètres de Saint-Amand. Demain, départ pour les tranchées. Délicieuse perspective! Ce qu'il y a de plus amusant, c'est qu'il repleut depuis deux jours sans interruption. Dans quel état allons-nous trouver nos charmantes maisons de campagne, si les cantonniers n'y sont pas passés! Mais qu'est-ce que cela? Trois fois rien.

J'ai les pieds enflés, douloureux, un commencement de congélation.

8 janvier 1915.

Mes pieds gelés se guérissent peu à peu. Ce ne sera rien. Ne nous plaignons pas et ne vous plaignez pas. Si vous pouviez voir la misérable vie des habitants de ce pays!

Ici encore la plupart sont restés et un grand nombre de maisons sont debout (la plupart sans tuiles ni vitres); la malheureuse église, ruinée en partie, a encore reçu un obus, il y a deux jours, qui a mis en miettes l'autel de la Vierge (ça leur portera malheur). Mais il faut voir çà un peu plus loin, sur la ligne de feu. Pour aller aux tranchées, nous traversons un petit village, Hannescamp, où il n'y a plus un seul habitant. Sur cent cinquante maisons, il en reste trois qui conservent à peu près leur forme. Tout le reste est écrasé, détruit. C'est à peine si on voit l'emplacement des habitations. De l'église, il reste les murs, et quant au cimetière, il est littéralement labouré par les obus, les pierres tombales dressées, les morts déterrés.

Les malheureux qui reviendront là! On leur donnera une indemnité bien sûr, mais leur foyer, leurs souvenirs, toute leur vie intime... rien ne remplacera cela. Ah! c'est triste, bien triste.

III

1915. — La préparation au sacrifice

5 janvier 1915.

C'est donc de l'infirmerie que je t'écris. Je continue à soigner mes « panards » gelés (« panards » veut dire pieds, en style militaire). Ça va un peu mieux, mais tout doucement. J'ai oublié de te remercier de ton gentil petit bouquet de Noël. Je l'ai précieusement rangé dans mon carnet de notes et souvenirs.

14 janvier.

J'ai l'honneur de t'annoncer que me voici rétabli, et définitivement, selon le médecin-major, puisqu'il m'a « autorisé » à aller respirer, dès ce soir, l'air des tra

chées. Quelle joie d'aller revoir ces chères et bonnes tranchées! Quelle émotion, après treize jours de séparation!

19 janvier.

J'apprends par mes amis de Rollin, la mort, la disparition de beaucoup de collègues ou camarades.

N... est toujours inapte provisoirement. Il m'a écrit une bonne lettre qui m'a fait le plus grand plaisir. Il me dit que la guerre a complètement changé ses idées, que je ne le reconnaîtrais plus. Il subit la crise d'esprit que nous lui avions prédite. Tu penses si je suis content. Combien je souffrais de le sentir si brave garçon, si droit de cœur et d'esprit, et en même temps si étranger à ma façon de penser!

9 février.

Tu me parles de ta paresse à écrire, ma chère Hélène. En fait de paresse, il me semble comprendre que c'est le petit *cafard* que tu as. N'est-ce pas? Mais, qu'est-ce que le cafard? Le cafard est une petite bête que les Anglais appellent *spleen* et les gens bien *papillon noir*. On dit qu'on a le cafard quand on est triste, qu'on s'ennuie, qu'on pense que la guerre est bien longue, qu'on voudrait bien revoir son cher mari (ou sa chère femme), etc.

Comment se guérir du cafard? Voilà.

Je connais un sergent un peu sujet à ce mal. Quand cela le prend, il tâche d'attraper la petite bête par les pattes et il la noie dans du vin, ou mieux, dans de l'eau-de-vie. Je ne te conseille pas ce remède. Le meilleur moyen, c'est de ne pas y penser, alors il s'en va tout seul. Je pourrais l'avoir moi aussi, car il va être cinq heures et il pleut sans interruption.

Eh bien non, je ne l'ai pas. J'ai fumé une cigarette, je me suis récité des vers de Verlaine :

Oh! le bruit de la pluie
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie
Oh! le bruit de la pluie.

Quand j'aurai fini ma lettre, je vais bourrer une bonne pipe, et lire les *Lectures pour tous*, puis ma petite ronde. Et adieu le cafard.

Je t'embrasse très fort, très fort, de tout mon cœur (et plus de cafard, hein?).

Mardi gras.

... Je suis très heureux d'apprendre que vous êtes allées toutes deux à Notre-Dame de l'Ile faire une bonne communion à mon intention. Comment la sainte Vierge pourrait-elle rester sourde à tant de prières et ne pas nous accorder à tous sa bénédiction? Je vous en remercie.

Votre vie, dis-tu, est par moments bien monotone, envahie de tristes pensées. Mais, comme tu le reconnais bien justement, vous avez aussi beaucoup de motifs de consolation. De mon côté, j'ai autant de confiance, de patience, que le premier jour, et cette patience et cette confiance sont certainement un don de Dieu.

Quant au temps, il est radieux. Une vraie matinée de printemps. Soleil superbe. Au-dessus de nos tranchées, en dépit des obus qui sifflent, une alouette ne cesse de chanter, se grisant de soleil et de lumière.

7 mars 1915.

Pluie. Un peu d'eau dans les tranchées.

Voici venu ton anniversaire, ma chère femme, et nous ne le fêterons pas ensemble. Continue à être pleine de confiance, de courage; la fin de l'épreuve ne saurait tarder.

Quant au vœu que je forme en cette circonstance, tu le connais bien, c'est de nous voir bientôt réunis sains et saufs après avoir remporté la victoire définitive. Et, malgré toute la joie que j'aurais à te revoir, à vous revoir tous, si on me donnait à choisir entre « revenir de suite avec une paix simplement honorable » et « continuer la lutte plusieurs mois pour le succès décisif », *je choisirais*

sans hésiter la seconde solution, pour l'honneur de la France, et la sécurité du lendemain. Nous ne devons traiter que l'Allemagne complètement écrasée. A cet égard, mon point de vue n'a jamais varié, tu t'en doutais bien, mais je voulais te l'affirmer une fois de plus.

Je te prie de m'envoyer les livres suivants : Bossuet, *Œuvres choisies;* Leconte de Lisle, *Iliade;* Abbé de Broglie, *Religion et Critique.*

Je t'embrasse bien tendrement, de tout mon cœur.

25 mars.

J'ai reçu hier soir ta petite lettre toute parfumée de violettes de mars. « Tu travailles et tu pries », c'est parfait. Que peux-tu faire de mieux? Continue, ma chère Hélène, la bénédiction de Dieu sera sur nous. Tu aurais voulu te rendre plus utile encore; c'est d'une très bonne intention, mais comment faire?

Rassure-toi, d'ailleurs, ton rôle n'est pas le moins beau ni le moins utile. Nous sommes tant qui avons besoin de prières, que vous ne serez jamais assez nombreuses, chères femmes, qui demandez chaque jour à Dieu de nous protéger.

Samedi-Saint, 3 avril.

Nous ne remontons aux tranchées que mercredi. Je suis très heureux, nous sommes favorisés de pouvoir passer les fêtes de Pâques au village.

Tu me recommandes dans presque toutes tes lettres de prendre patience. Tu peux être rassurée. Jamais je ne me suis senti aussi calme, aussi patient. Non seulement je prends mon mal du bon côté, avec constance, mais j'éprouve une certaine joie à souffrir pour Dieu, pour la France.

Dimanche de Pâques 1915.

Ce matin j'ai pu aller à la messe et faire la sainte communion. J'ai pensé à vous, prié pour vous tous.

14 avril.

Reçu deux lettres de N... Ces deux lettres sur le même sujet font prévoir, comme je te l'ai dit, que nous ne reconnaîtrons plus notre ami au retour. Nous allons le trouver complètement changé, quant aux idées. Il a compris, touché du doigt tout ce qu'il y a de vide et de malsain dans les doctrines révolutionnaires; il y a définitivement renoncé. Le voilà donc d'une part devenu vraiment patriote. Mais ce n'est pas tout. Il a trouvé l'occasion et le temps de lire, de méditer, d'approfondir, d'analyser ses tendances morales et, là aussi, il n'a trouvé que vide ou erreur. Il a cherché ailleurs, il cherche encore, mais il est, cette fois, sur le chemin de la vérité. Il est, en somme, dans l'état où j'étais il y a deux ans.

Quelle joie pour moi, ma chère Hélène, que cette révolution espérée, mais tout de même inattendue si vite. Et comme je vais, de tout mon pouvoir, aider notre ami à retrouver le bon chemin. Il regrette que nous soyons séparés; moi aussi. Il me demande des conseils, je vais lui en donner de mon mieux.

Tu vois que j'ai des motifs d'être heureux, de remercier Dieu, ce que je veux faire de tout mon cœur. A ton tour, tu te réjouiras et tu prieras pour notre ami.

30 avril.

Quatre heures du matin. Tu vois qu'on se lève de bonne heure à la campagne et en campagne! Et il fait bon. L'air est pur, frais, on respire profondément.

Tu me dis que, plus tard, nous reviendrons voir ensemble ce beau pays de Picardie. Je ne sais si j'en aurai le cœur. Partout des ruines : les champs sillonnés de tranchées et de boyaux; la plaine trouée par les obus, soulevée par l'explosion des mines, ressemble à un champ labouré par une charrue gigantesque. Les villages éc

sés par les feux d'artillerie ne gardent plus que des pans de murs et des écroulements de briques. Les bois sont dénudés, les arbres soulevés, arrachés et brisés. Non, cela n'est pas gai et, par un contraste saisissant, c'est un printemps superbe, un soleil radieux qui éclaire cette nature où la main des hommes a semé tant de ruines. Mais la main des hommes refera, avec beaucoup de souffrance, ce qu'elle aura détruit; les champs seront cultivés, les tranchées comblées, les villages rebâtis et les traces de la guerre s'effaceront.

Pauvres hommes! acharnés à détruire ce qu'ils ont bâti, à rebâtir ce qu'ils ont ruiné...

Le café vient d'arriver. Le soleil est déjà sur ma cabane. Mes deux sergents ronflent à côté de moi. Je vais leur servir moi-même le café, au lit. Ils ont veillé toute la nuit.

8 mai.

J'ai entrepris une discussion politique avec le sergent H... A propos de ce sergent H..., je suis bien heureux de l'avoir auprès de moi. C'est un homme si franc, si loyal, de si bonne volonté, et de si bonne humeur, qu'il force l'estime même de ceux qui ne pensent pas comme lui.

Il est cultivateur, je crois te l'avoir dit. Un travailleur et un réfléchi qui aime par-dessus tout le travail des champs, la vie au grand air. Tôt levé, il part au labour, et, tout en poussant la charrue, il médite sous la voûte des cieux, face à face avec l'immense nature. Puis, tandis que ses chevaux se reposent, il tire un livre de sa poche et s'assied à l'ombre pour lire — et ce livre, c'est quelquefois les *Pensées* de Pascal. Rentré chez lui, il oublie toute sa fatigue en embrassant sa femme et ses enfants qu'il aime de tout son cœur. Il est heureux, profondément heureux, plein de foi, de confiance et d'amour et on le sent rien qu'au bon sourire qui éclaire ses yeux bleus.

Il ne souffre que d'une chose : de la grande pitié qu'il éprouve pour la souffrance d'autrui, souffrance qu'il cherche à atténuer par tous les moyens que la charité chrétienne la plus délicate lui inspire. C'est un beau modèle, un admirable exemple, le plus pur que j'aie jamais connu, d'une vertu tranquille, heureuse, souriante, indulgente, sans effort comme sans défaut : « C'est donc un homme parfait? » C'est, je crois, un chrétien aussi parfait qu'il soit possible d'en rencontrer.

Allons, je te laisse pour aujourd'hui. Je te renvoie les devoirs d'Aimée corrigés.

21 mai, cinq heures du matin

En ce moment, le soleil se lève tôt et il fait si beau le matin, si bon respirer l'air pur! Le ciel s'est éclairci depuis hier; plus de nuages, cela nous annonce une belle journée et je fais ma lettre au milieu du concert des petits oiseaux qui chantent dans les buissons.

Tu me parles de notre pauvre ami P..., tu veux faire une neuvaine pour sa guérison. C'est très bien et je t'en remercie. Mme G... me donne des nouvelles rassurantes de son mari. Sa lettre me prouve que cette femme courageuse sait reconnaître la qualité de l'amitié et y répondre avec émotion. C'est un petit témoignage dont je suis fier. Que Dieu me pardonne si j'aime trop mes amis, et si je suis trop heureux de sentir qu'ils répondent à mon affection. Quelle joie si, après la guerre, ils nous revenaient, s'ils étaient rendus à leur famille! Prions.

Dimanche de la Pentecôte.

Aux tranchées, hélas! par ce beau jour de fête. Nous n'irons à la messe ni aujourd'hui, ni demain. Mais nous ferons tout de même une bonne et fervente prière pour ceux qui continuent l'âpre lutte, ceux qui sont déjà mort pour la victoire... et notre prière sera exaucée, car, dan

toutes les églises de France, grandes et petites, on priera avec nous et pour nous. *O forces que donne la prière, source inépuisable de confiance et de paix!*

30 mai 1915. Jour de la Trinité.

MA BIEN CHÈRE FEMME,

Je reviens de la messe à l'instant; bel office en l'honneur de Jeanne d'Arc, avec chœurs, chants, fleurs et musique. Et maintenant nous revoici aux « guitounes ». On y vient, on s'en retourne machinalement, presque sans y penser. C'est très curieux. Le matin du départ arrive, il n'y a rien à dire aux hommes, aucun ordre à donner, tout le monde sait, chacun se prépare, fait ses petites provisions pour six jours, roule sa couverture, boucle son sac. L'heure du départ arrive, on se rassemble tranquillement et on s'en va. Je crois bien que si les officiers n'étaient pas là, on partirait de même, on monterait la garde, on veillerait et on prendrait toutes les précautions nécessaires pour assurer la sécurité générale. Le pli est pris. C'est notre vie, notre fonction.

Continuez à patienter, à vous résigner à la volonté de Dieu. Non seulement à vous y résigner, mais à l'accepter avec amour, reconnaissance. Tant que nous ferons ainsi — et quoi qu'il puisse arriver — nous aurons la bonne part, et Dieu nous aidera.

Tu me dis, ma chère Hélène : « Dans notre petit Camy, il ne peut rien se passer de bien intéressant à raconter. » Crois-tu qu'il s'en passe beaucoup plus ici? Le plus important, le plus intéressant n'est pas ce qui se passe au dehors, mais ce qui se passe *au dedans*, c'est-à-dire l'écho des événements extérieurs dans notre âme et dans notre cœur. Et cela est notable.

8 juin 1915.

MA BIEN CHÈRE HÉLÈNE,

Patience! La fin de l'épreuve viendra et alors la joie, la joie unique de nous revoir tous nous fera oublier les misères subies. Petites misères, petites tristesses, heures d'ennui, sacrifices légers qu'on est fier de supporter pour l'amour de la France, pour l'amour de Dieu.

Chère France, que ton salut aura coûté cher à tes enfants, mais comme ils t'aimeront ensuite davantage! Ainsi la mère aime davantage le petit pour lequel elle a souffert beaucoup, l'ami préfère l'ami pour lequel il s'est plus dévoué. Admirable loi de l'amour, qui entraîne au dévouement et, par action réciproque du dévouement, augmente la puissance d'amour. La fierté d'être un fils de France nous donne du courage, et à mesure que les actes de courage se multiplient on se sent plus fier d'être Français.

Ma chère Hélène, continue à être brave, forte, comme tu l'as été jusqu'à présent, afin que j'aie le droit d'être fier de toi. Quoi qu'il arrive, il ne faudra jamais se laisser aller au découragement, à l'abattement, à la désespérance. Nous aurons Dieu avec nous. Mais si nous avons confiance en lui, il doit, lui aussi, pouvoir compter sur nous, et nous ne devons jamais oublier que nous sommes sur terre pour faire sa volonté.

15 juin.

Ma chère femme, je suis heureux, bien heureux de te savoir confiante, calme, courageuse, patiente. Je sais bien que tu as foi dans la destinée que Dieu nous a faite, et cela m'est d'un puissant secours à supporter allègrement les petits ennuis de la tranchée. Je sais aussi que tes prières m'accompagneront toujours et il n'y a pas pour moi de réconfort moral plus efficace. Continuons sans défaillance à attendre le jour où il plaira à la Providence de nous réunir.

18 juin.

Je voudrais te répondre longuement. Cela ne vient pas. Je suis énervé, fiévreux. Voici brièvement ce qui s'est passé. Avant-hier soir, à la tranchée, j'ai eu une bien vive, bien pénible émotion. Mon camarade et ami, le sergent H..., a été grièvement blessé par un obus allemand; inutile de te dire ma douleur quand j'ai vu ce brave camarade tomber et que j'ai constaté que sa blessure était juste au-dessous du cœur. Je suis un peu rassuré à l'heure actuelle. M. l'Aumônier m'a donné de bonnes nouvelles, et je prie de tout mon cœur pour sa guérison.

Mais tu sais, cela m'a donné un coup. On a beau être cuirassé contre les émotions à force de voir des accidents, on ne peut rester insensible quand il s'agit d'un homme aussi bon, aussi estimable et aussi estimé que H... De tous côtés, depuis deux jours, on vient me demander de ses nouvelles.

23 juin.

Ci-joint une image du Sacré-Cœur, un souvenir de notre aumônier.

Si je te disais que je ne m'ennuie pas, tu penserais que je n'ai pas de cœur ou que je mens et, en effet, ce serait un mensonge; mais je t'assure que je supporte cette longue épreuve avec beaucoup d'allégresse, sans la moindre amertume, sans le moindre sentiment de révolte intérieure. Est-ce le sentiment du devoir, la joie du sacrifice, le fruit de la prière? Il y a dans cette force qui me soutient un peu de tout cela et beaucoup de la grâce que Dieu nous prodigue à tous les deux. Nous ne lui aurons jamais assez de reconnaissance.

28 juin

Je connaissais la mort de M. Lotte; Albert me l'avait pprise. Lotte était un grand ami de Péguy. C'est lui

qui dirigeait le *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université*. Encore une perte sensible, et combien d'autres que nous connaîtrons plus tard !

1er juillet. Douzième mois de guerre.

Je reçois ta lettre. Très bien, puisque les fleurs continuent à pousser et à sentir bon, sans s'inquiéter de la guerre. Et on ne devrait pas s'en étonner, car il en a été ainsi de tout temps.

Tu me répètes : « Pas d'idées noires ! » Rassure-toi. Certainement, on ne peut pas dire que cette vie soit toujours gaie, ni même qu'elle le soit, en général. Il y aurait bien des motifs de tristesse dans les malheurs publics et privés, dans toutes les ignominies, appétits, vices, égoïsmes que la guerre a déchaînés. Heureusement qu'elle a provoqué aussi de grandes et belles actions et des dévouements héroïques.

Mais rien de tout cela, encore une fois, ne porte atteinte à mon moral qui est tout aussi bon que le premier jour. J'ai la même confiance, le même espoir de succès, le même entrain que le 9 octobre quand j'ai pris le train pour aller au front.

Et maintenant, la grande nouvelle. Plus que douze jours et on part en permission. En route, les voyageurs pour Paris et Camy !

22 juillet.

MA PAUVRE CHÈRE AMIE,

Je suis bien triste, je suis bien malheureux ce soir. Tu le comprendras parfaitement quand tu auras lu les cartes que je joins à cette lettre. Oui, j'ai perdu le meilleur des amis, le plus dévoué et le plus aimant des frères. Lucien est tué. Je ne peux pas me faire à cette idée. J'ai beau me dire que c'est le sort de la guerre et qu'il y en a bien d'autres, cela ne me console pas du tout.

Ce n'était pas assez de ceux de la famille tombés au champ d'honneur, pas assez de tant d'autres que j'estimais tant et dont la disparition me fut si sensible : Vié, Péguy, Thierry, ce n'était pas assez de ce pauvre Camille Aussière, maintenant c'est Lucien Marié. Qui demain? Qui ensuite? Je tremble pour L... Je tremble pour P... Mon Dieu, j'étais trop heureux, j'étais trop fier de mes amis, de cette couronne d'affections dévouées que vous m'aviez donnée et la voilà qui s'effeuille peu à peu.

Mon Dieu, je souffre, je suis bien malheureux, mais je vous bénis.

Prions pour ce pauvre ami. Ah! ma joie, qui était si grande, de venir en permission, est toute gâtée.

Je t'embrasse bien tristement et le cœur gros.

Pendant une semaine, Pierre attendit son départ pour Camy, sous cette impression de tristesse accrue par l'appréhension que cette joie d'aller une dernière fois embrasser les siens ne lui fût ravie : La tranchée était *minée* et pouvait sauter d'une minute à l'autre. Mais la Providence veillait. L'heure du sacrifice n'était pas venue. Pierre partit.

IV

PENSÉES INTIMES

Pendant huit jours, Pierre revit les horizons familiers de Camy, à côté de sa femme, de son enfant, de ses parents. Sur les coteaux, le raisin mûrissait. Il parcourut les vignes, s'intéressant à la future

récolte. Le raisin n'était pas abondant, mais le vin serait bon et, si tout marchait bien, il serait là pour la vendange. Hélas! ce serait précisément aux jours de la vendange que Dieu le prendrait.

Il avait d'ailleurs le pressentiment très net qu'il ne reviendrait pas. « Je suis un condamné à mort », disait-il en souriant, à un ami. Dans la situation où je suis, il faut un miracle authentique pour faire son devoir, tout son devoir et en réchapper. » Or, son devoir, il le ferait. Là-dessus, il était bien d'accord avec son père, et tous les siens. D'ailleurs, sa sérénité d'âme n'avait jamais été aussi absolue. On le vit assister aux offices dans la petite église de Camy, à Luzech, y prier, un livre à la main. Une dernière fois il recommanda la paix, la confiance, et il partit.

Avant de reprendre le Journal que Pierre rédigeait pour les siens, je citerai quelques lettres écrites à G..., un des fidèles de Puteaux. Elles nous feront pénétrer un peu plus à l'intime de son âme.

Août 1915.

MON CHER AMI,

Notre vie a pris, depuis bien des mois, une teinte grise, régulière et monotone.

Notre temps est partagé en six jours de repos en deuxième ligne et six jours de garde aux tranchées d'avant-poste. Au cantonnement, c'est la vie de caserne dans toute sa beauté. A la tranchée, la guerre sournoise dans toute son horreur. Luttes de mines, bombes, grenades, torpilles aériennes, pétards, etc. Quelques rares attaques, et toujours de nuit. Bombardement quotidien, et l'impression assez pénible, mais à laquelle on s'habitue, de vivre sur un volcan.

Les Boches ont fait sauter entièrement, en deux fois, le 13 et le 27 juillet, la tranchée que j'occupais avec ma section. J'ai vu des soldats rester ensevelis deux jours et mourir d'épuisement, d'autres frappés de folie en voyant le jour.

Pour le moment, il faut rassembler les survivants, prendre ses postes de combat, car le bombardement commence. Les Boches profitent de l'inévitable panique pour nous arroser d'obus, de grenades, de torpilles. Ils vont attaquer sans doute tout à l'heure, il faut être prêt à les recevoir. Chacun reprend sa place.

La pluie se met à tomber à torrents, les brancardiers viennent chercher les blessés, quelques-uns râlent.

Je ne peux plus communiquer avec mon aile gauche; tous les boyaux sont comblés, je suis sans nouvelles de toute une demi-section. Pendant une heure, nous attendons ainsi, l'arme au pied, sous une pluie violente d'orage et de bombes.

Vous parlerai-je de mes compagnons?

Vous connaissez le colonial pur sang. Il est tel que sa réputation le dépeint : courageux, presque téméraire, bon garçon et d'un dévouement sans limite pour celui qu'il aime; mais aussi forte tête, violent et aimant à boire, chapardeur et indiscipliné; au demeurant, le meilleur fils du monde. Il faut savoir le prendre.

La plupart des sous-officiers sont des réservistes qui viennent de la « biffe ». Ils ont de l'éducation, quelques-uns des lectures, on peut causer un peu, à condition de ne pas aller trop profond. J'en ai rencontré un qui faisait notoirement exception à la règle. Il fut malheureusement grièvement blessé, il y a deux mois. C'était un être exquis.

Du pays je ne vous dirai pas grand'chose : c'est la vallée de la Somme, les collines grises de Picardie, couronnées d'un reste de verdure et dominant d'infinis marécages

hérissés de roseaux et bordés de peupliers. De nombreux villages blottis dans les creux des vallonnements. Des paysans aisés, au marcher et au parler lent. Beaucoup de fermes en ruines, éventrées.

Tel est, mon cher ami, le cadre de ma vie.

Vie physique hypertrophiée... Vie intellectuelle atrophiée... Vie morale riche et concentrée.

Je crois que l'épreuve sera féconde. Elle est longue, elle va profond, elle laissera une trace durable et fécondera des germes innombrables et insoupçonnés.

Si, par moments, je redoute la mort, si je désire passionnément vivre, c'est par crainte de ne pas voir la riche moisson qui mûrira sur ce terrible labour...

Dans sa réponse, G... réclamait quelques détails sur ce nouvel ami, le sergent H..., dont Pierre lui faisait l'éloge.

La lettre suivante ajoute quelques traits au crayon donné plus haut.

Septembre 1915. A la tranchée.

MON CHER AMI,

Mon ami, le sergent H..., est en traitement à l'hôpital civil de D... On devait lui extraire ce malheureux éclat d'obus qui, après avoir pénétré par devant, est allé se loger derrière le cœur, laissant l'organe indemne par un miracle inouï. L'opération présentant de réels dangers, le chirurgien militaire a refusé de la faire...

H... a ceci de charmant et de rare, que c'est un garçon d'une simplicité parfaite. D'une famille profondément chrétienne et catholique pratiquante, il s'est formé seul par des lectures personnelles et par de longues méditations. Sa vie tient en deux mots. Il est marié, a deux enfants, cultive librement la terre qu'il tient de son père.

Il part le matin, à l'aube, avec ses chevaux et sa char-

rue. Il pousse le soc, tout le jour, et pendant que ses bêtes soufflent, il s'assied à l'ombre d'un chêne, tire un livre de sa poche et lit quelques pages. Puis il repart, et médite sa lecture, tout en poussant droit son sillon. Je l'imagine fort bien, au crépuscule, interrompant son travail pour dire l'*Angelus*.

Il a l'agenouillement droit que Péguy attribue à saint Louis et il aurait de la fierté s'il n'était pas si doux et si modeste.

Le dimanche, après la messe, il s'occupe des affaires de la commune. Avec cela, un esprit ouvert et fin. Une figure de Christ espagnol qui paraîtrait un peu souffrante, si elle n'était toujours éclairée par un large sourire plein d'une bonté infinie...

S'il est quelqu'un à qui je voudrais ressembler, que j'envie un peu, c'est mon ami H...

Pierre Lamouroux.

V

LE RÊVE DE LA MOISSON

Quelques lettres que je reçus moi-même de Pierre à des dates différentes, et que je transcris pour ne pas rompre la suite de son Journal de famille, nous le montreront nourrissant toujours ses rêves d'apostolat.

« Cette riche moisson » dont il parle à G..., elle mûrit déjà en lui, dans le magnifique épanouissement d'une âme de chrétien et de soldat.

Décembre 1914.

MON TRÈS CHER AMI,

J'ai reçu ta lettre voilà quatre ou cinq jours.

Combien de fois depuis mon départ ai-je pensé à toi, mon cher ami, à la grande part que tu avais prise à l'orientation de ma vie, à tout ce que je te devais. Plus que jamais je me suis rendu compte de ma dette. Plus que jamais, j'ai compris la nécessité de la *prière*, et quelle source inépuisable de bonheur, de force et de confiance, elle était capable de faire jaillir. Mieux que jamais, je me suis senti, par la foi et par l'espérance, près de Dieu, et, par la charité, près des créatures de Dieu, nos frères. Oui, la guerre est un terrible fléau, mais quel puissant générateur de nobles sentiments et d'actes généreux! Toute la vertu humaine y trouve son emploi et toutes les vertus humaines en même temps.

Quel sillon profond a été creusé en plein cœur de notre société par le rude soc de l'épreuve! Que de richesses ont été soulevées et mises à jour, quel limon a été remué et quelles moissons superbes pousseront sur cette terre renouvelée! Oui, mon cher Albert, j'ai, à cet égard, pleine confiance dans l'avenir de la France et les faits dont j'ai pu être témoin n'ont fait qu'augmenter cette confiance.

J'ai appris avec peine la mort de Péguy, celle de Psichari.

Certes, ce sont deux bons ouvriers qui s'en vont, mais leur esprit, leur œuvre, leur âme et surtout leur exemple, restent. Et combien de disciples sont déjà prêts à prendre le flambeau que leur main vient de laisser tomber.

Oui, je crois que nous n'avons aucune idée de ce qui se passera au point de vue intellectuel et religieux au lendemain de la guerre. Je vois poindre l'aube d'une grande renaissance chrétienne qui dépassera infiniment, en conséquence et en qualité, l'autre, celle du seizième siècle.

Je t'embrasse.

Pierre LAMOUROUX.

Janvier 1915.

MON BIEN CHER AMI,

J'ai reçu hier, avec ta lettre, le souvenir de Domrémy. De tout cela, j'ai été profondément touché.

Oui, je sais ton amitié, je sais toute la confiance que tu as mise en moi, et je veux de toutes mes forces en être digne, faire tout mon possible pour devenir un des bons ouvriers de l'œuvre de réparation qui sera en même temps l'œuvre de pacification.

Ouvrier bien humble, serviteur de la onzième heure dont le zèle tout neuf devrait faire des prodiges, mais qui hésite, tâtonne, tremble de sa maladresse, a peur de ne pas être à la hauteur de sa tâche. Et la tâche sera rude.

« C'est l'heure de la lumière. » Oui, c'est vrai, mais comme on se sent bouleversé, assourdi par le bruit de la canonnade et de la fusillade qui emplit l'horizon. Et comme la vie aux avant-postes est peu propice au recueillement, à la méditation !

Tu me rappelles qu'il y a une source unique de force, de vie, de purification : les sacrements. Oui..., mais la possibilité matérielle ! J'ose à peine t'avouer, mon pauvre ami, que j'ai à peine pu assister trois fois à la messe depuis que je suis parti pour le front. Il ne me reste guère que la prière, heureusement je ne l'oublie pas. Sur ton conseil, je vais prier Jeanne d'Arc. C'est bien elle qui est notre patronne la plus qualifiée, dans les circonstances actuelles.

Je t'écris couché sur mon lit de paille, où je suis immobilisé par de vives douleurs aux pieds et aux jambes (un commencement de congélation).

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Mars 1915.

MON CHER AMI,

Les heures, les mois passent, et on s'aperçoit qu'entraîné par le cours des événements, on a à peine le loisir de penser à soi, à sa propre amélioration. Espérons que Dieu nous fera bientôt la grâce de voir la fin de cette affreuse guerre et nous permettra ainsi de reprendre la suite des projets ébauchés autrefois. *Apôtre !* Je voudrais l'être, consacrer toutes mes forces à donner à mes semblables un peu de cette vérité que nous avons le bonheur de posséder.

En ce qui me concerne, tout va bien. Cinq mois de tranchées n'ont pas entamé ma confiance. Mais quelle source inépuisable de réconfort n'ai-je pas trouvée dans la prière, dans la méditation !

Pendant la solitude des longues nuits d'hiver, que de fois, au fond de mon abri, blotti dans ma capote et mon couvre-pieds, je me suis abstrait de la dure réalité, en dépit de la fusillade ou de la canonnade ! Et là, tout seul, en présence de Dieu, je retrouvais force, courage et confiance en priant. Un des souvenirs que je préférais revivre, c'est celui de cette inoubliable retraite de Pâques, qui fut le couronnement de ma conversion. Quelle douceur m'inondait chaque fois à me remémorer par le menu, les détails de ces trois belles journées ! Tu devines à quel point elles doivent compter pour moi et combien j'en sens le prix. Eh bien ! jamais je ne m'en suis rendu compte comme en ce moment.

Et tandis qu'autour de moi, j'en vois beaucoup, hélas, qui attendent avec impatience l'heure de la libération pour jouir sans frein des plaisirs de la vie matérielle, je t'avoue que je ne comprends pas, et qu'un de mes vœux les plus chers, c'est de revivre encore une fois ces journées mémorables de recueillement et de méditation.

En attendant que l'heure sonne où nous aurons le droit de remettre, tête haute, le sabre au fourreau, nous continuerons la lutte sans défaillance.

Mai 1915.

Cette lettre commencée au cantonnement, je la continue aux tranchées, à côté de mon ami, le sergent H... Je t'ai déjà parlé de lui. Il est pour moi un exemple vivant que j'admire, que j'aime et que je voudrais imiter. Je le sens meilleur que moi à tous points de vue, si simple, si paternel que je ne suis pas du tout humilié de mon infériorité et que je me sens capable de tous les efforts pour mériter son estime. Nous causons souvent ensemble et prenons tous deux grand plaisir à ces conversations. Quelquefois aussi nous discutons avec des camarades qui ne partagent pas nos sentiments, et c'est, comme tu le penses bien, pour semer la bonne parole. Nouvelle interruption... Je t'écrivais bien tranquillement quand, tout à coup, une explosion formidable me met debout. C'est une mine creusée par les Boches qui vient de sauter.

Où en étions-nous? N'importe, c'est comme une page de mon carnet que je t'envoie aujourd'hui, de ce Journal qui, plus tard, me permettra de revivre l'étape, de la méditer, d'en extraire tous les enseignements qu'elle comporte pour l'œuvre de reconstruction. Oui, envoie-moi un *Évangile* et une *Imitation de Jésus-Christ*. Je n'ai avec moi qu'un petit évangile selon saint Jean.

Je t'embrasse.

J'envoyai aussitôt les deux livres. Il lui restait plusieurs mois pour y lire, y méditer les leçons du suprême sacrifice. Revenons maintenant au Journal de famille, pour en feuilleter les dernières pages, écrites après le retour de Camy.

VI

NOVISSIMA VERBA

7 août.

Ma chère Femme,

Nous voici de retour. J'ai regagné ces bonnes et vieilles tranchées délaissées pour vous, pendant quelques jours. J'ai été accueilli par mes poilus comme un père par ses enfants.

Dimanche, 15 août, jour de l'Assomption.

Après avoir assisté à la grand'messe solennelle, je viens, ma chère Hélène, t'embrasser bien tendrement en souvenir de ces quelques beaux jours que nous venons de passer l'un près de l'autre, et qui nous aideront à attendre le jour encore plus beau du retour définitif. Continuons à avoir confiance, à prier de tout notre cœur.

30 août, six heures trente. Aux tranchées.

Ma chérie, — Je me lève. Juste le temps d'aller faire un petit tour de ronde au jardin, respirer l'air pur et frais du matin, allumer une cigarette, et me voici.

Le jardin, c'est une vieille tranchée qui se trouve derrière celle que nous occupons, une vieille tranchée abandonnée, creusée par les Allemands, et qui leur a été reprise il y a longtemps.

J'aime la tranchée boche, bien qu'elle tombe en ruines, parce qu'on y est tranquille, qu'il y a un tas de petits coins pour rêver et s'asseoir, et que de cet endroit, on découvre sans danger la plaine et le bois. C'est une pr

menade exquise. La nuit, au clair de lune, des légions de gros rats s'y livrent des combats homériques, jouent, se poursuivent en poussant des cris aigus. Le jour, il n'y a personne dans la vieille tranchée, il fait bon y aller méditer avec les *Pensées* de Pascal dans sa poche.

Cette nuit, il pleuvait. Encore une mauvaise nuit pour les pauvres sentinelles obligées de rester immobiles, silencieuses, à guetter dans la nuit l'assaillant qui pourrait venir. Avec le ciel couvert et cette pluie, en ne voit pas à trois mètres, on tend l'oreille, prêt à donner l'alerte au moindre bruit suspect. Dur et grave métier. L'eau vous pénètre peu à peu. Au bout d'une heure on est transi, et il faut rester là sans bouger...

Cinq heures du matin ! A l'heure qu'il est, tu dors encore paisiblement. Tu dors loin des canons, dans la bonne paix de la tranquille campagne qui s'éveille, et les petits oiseaux qui commencent à gazouiller au bord de leurs nids ne t'empêchent pas de dormir. Tu dors ! Tu rêves, peut-être, que c'est fini, que je suis là. Personne, hélas ! Dors, dors bien tranquillement.

Une minute. Je vais faire une petite ronde dans la tranchée... Ça y est. Rien de nouveau. Tout est calme. L'air est frais. Le silence auguste de cette matinée n'est troublé que par un cri lointain, ou par le claquement d'une balle dans le bois.

4 septembre 1915.

MA BIEN CHÈRE HÉLÈNE,

Nous voici rentrés au cantonnement pour six jours. Non... jusqu'à présent, je n'ai manqué de rien et je vais tâcher de continuer. Il n'y a que toi, ma chérie, qui me manques, mais tu sais bien que je ne peux pas te faire venir par colis postal. Et puis, je serais bien embarrassé. D'abord, je serais obligé de chercher un autre appartement, ou, si tu préfères, une autre étable.

J'habite ici un petit pavillon qui, en temps de paix, doit abriter des cochons (sauf le respect que je vous dois). Quand c'est l'heure du repas, le lit sert de table, et quand vient l'heure du repos, juste retour des choses d'ici-bas, c'est la table qui sert de lit. Ah! dame, ce n'est pas grand, grand, mais il y a encore assez de place pour loger ma modestie.

11 septembre 1915.

Tu as fini ta lessive et tu prépares ta retraite de Notre-Dame de l'Ile. Tout cela est fort bien. Nous ne saurons assez prier et remercier Dieu et la bonne Vierge de toutes les grâces qui nous sont accordées.

Encore des méfaits de la poste, me dis-tu, les lettres n'arrivent pas ou arrivent non timbrées, d'où surtaxe. Vois-tu, cette poste, c'est mon cauchemar, j'en rêve la nuit. Pauvres petites lettres, elles sont là qui attendent, implorent, sollicitent le cachet. Il y en a qui pleurent silencieusement, il y en a qui se mettent à genoux, d'autres qui crient, qui réclament justice, qui menacent... Rien n'y fait...

Maintenant, si tu as dû payer la surtaxe, par la faute de ces messieurs qui vont pêcher à la ligne au lieu de timbrer nos lettres, console-toi! Les sous que tu as donnés ne sont pas perdus, au contraire. En effet, où vont-ils ces sous? — A la poste. — Bon, et après? — A la caisse de l'État, c'est-à-dire à la France. — Bon, et ensuite à quoi servent-ils? — A fabriquer des canons, des obus, des munitions. Très bien! bravo! c'est-à-dire à vaincre l'ennemi, à l'écraser, à le mettre hors de France. Ces quatre sous de surtaxe peuvent avancer l'heure de la victoire finale de quelques secondes... Or, il y a en France des milliers de soldats qui envoient des lettres. Si on leur fait payer méthodiquement la surtaxe, cela peut faire des millions de secondes, des minutes, des heures,

des jours, des semaines, des mois... que nous gagnons... Donc, payer la surtaxe, c'est faire œuvre patriotique.

Allons, là-dessus, je te laisse.

14 septembre 1915.

Tu as eu le bonheur de pouvoir aller plusieurs fois à Notre-Dame de l'Ile pendant cette retraite annuelle qui doit se terminer demain, et je suis sûr que tu auras fait à la bonne Vierge les plus ardentes prières pour qu'elle nous protège, nous garde tous, nous et ceux qui nous sont chers, que tu lui auras rendu des actions de grâce sincères pour toutes les faveurs dont elle nous a comblés. C'est bien. C'est très bien.

Les ennemis ont tiraillé toute la nuit comme des fous, mais ne bougent toujours pas.

VII

LA MORT

Les Allemands ne bougeaient pas, les Français allaient bouger.

Un ordre d'offensive générale arriva. Une lettre de Pierre laisse soupçonner la vérité.

Dimanche, 19 septembre.

Les préparatifs de départ nous absorbent. Cette fois, c'est pour de bon.

Ce sera sans doute pour cette nuit ou pour demain. A part ça, tout va bien. Toujours gais et contents. Un soleil à tout brûler.

Hier, nous sommes allés rendre nos derniers devoirs à

nos camarades malheureux que nous laissons ici, porter quelques fleurs sur leurs tombes.

Ce matin, nous avons entendu la messe à Ch... et M. l'Aumônier a fait nos adieux à la population civile. Vous commencez à vendanger demain. Je vous souhaite de bonnes vendanges.

D'autres vendanges héroïques, sanglantes, se préparaient.

Le 30 septembre 1915, Mme Lamouroux recevait de Pierre cette dernière lettre écrite en pleine offensive :

Ma bien chère aimée,

Voilà trois jours que je ne t'ai pas écrit. Mais comment faire ? Depuis trois jours, nous vivons loin du monde civilisé, sans vaguemestre, sans ravitaillement. Les nuits à la belle étoile sous la pluie.

Ça ne fait rien. On marche quand même et on trouve encore moyen de rire de sa propre misère. Avec cela, on se porte très bien et c'est là le miracle. Depuis dix jours que nous avons quitté Ch..., nous n'avons guère arrêté. Aucune nouvelle, aucun journal. Que se passe-t-il ?

Je t'embrasse bien fort. Je vous embrasse tous tendrement.

Ce furent les derniers baisers. Pendant six jours, un assaut formidable fut livré par les troupes coloniales aux positions ennemies. L'héroïsme de cette attaque, un document officiel le disait à la France le 12 novembre :

Est cité à l'ordre du jour des armées :

Le 43e régiment d'infanterie coloniale.

Chargé, sous le commandement du lieutenant-colon

Porte, d'attaquer une position ennemie fortement organisée, n'a pas cessé, *pendant six jours*, de progresser, malgré un bombardement intense et, grâce à l'habileté et à l'énergie de ses chefs, a réussi à s'en emparer, s'élançant à l'assaut avec entrain et une bravoure remarquables.

C'est en enlevant sa section pour l'assaut que Pierre tomba foudroyé par un obus.

Une petite carte, écrite au crayon, arrivait à Mme Lamouroux, dans les premiers jours du mois d'octobre, annonçant la catastrophe.

5 octobre 1915.

MADAME,

J'ai la douleur de vous apprendre la mort de M. votre mari. Il est mort en héros à la tête de sa section, dans un combat du 3 octobre.

La veille, comme nous devions prendre part au même combat, il m'a fait promettre, s'il lui arrivait malheur, de vous prévenir aussitôt.

Recevez, Madame...

Sergent C..., 43e colonial.

Un mois plus tard, le sergent C..., blessé, était évacué sur Paris. Un proche parent de Pierre put le voir et obtenir les renseignements complémentaires que je transcris :

Paris, 7 novembre 1915.

Je viens d'avoir une longue conversation avec le sergent C... En voici le résumé : C'était le matin du 3 octobre. Ordre avait été donné à la compagnie, dont faisait partie Pierre, d'aller à l'assaut. L'ordre fut exécuté à l'heure indiquée et, dès le début de l'attaque, c'est-à-dire au moment où Pierre sortait du boyau à la tête de sa

section, un obus tomba à ses côtés et le renversa. Aussitôt, les soldats voisins se portèrent à son secours, mais la mort avait déjà fauché ton pauvre enfant. D'ailleurs, un second obus survint et nettoya les quelques survivants présents.

La journée fut très rude pour les nôtres. La compagnie fut presque entièrement décimée : trente-trois survivants sur deux cent dix hommes. Tous les officiers furent tués. Le soir, il ne restait à l'appel que trois sous-officiers, dont C...

Ce dernier affirme que les cadavres furent entassés par ses hommes et le lendemain la compagnie qui les remplaça dut forcément les enterrer, car tous ces héros étaient dans les tranchées et, par conséquent, une gêne pour les remplaçants. Ceci s'est passé à 200 mètres environ de Givenchy[1].

Il est d'usage de placer, à l'endroit où chaque victime repose, une petite croix de bois avec son nom. Il est donc probable qu'aussitôt que le pays sera à l'abri des attaques allemandes, on pourra se rendre sur les lieux. Actuellement, la région a été réoccupée par les Boches.

*
* *

Pierre fut pleuré avec de vraies larmes. Nous étions plusieurs qui perdions en lui notre meilleur ami, plus qu'un ami, un frère. Les lettres qu'on écrit pour exprimer cette souffrance éprouvée au brisement des liens les plus intimes n'énoncent que bien imparfaitement ce qui remplit le cœur.

Je transcrirai cependant une de ces lettres écrite du front par un soldat, celui-là même dont nous

1. Aux Cinq-Chemins, tout près de Vimy.

avons vu Pierre suivre avec un si profond intérêt l'évolution morale :

17 octobre.

MA PAUVRE CHÈRE DAME,

Je viens seulement de recevoir votre lettre m'annonçant la terrible nouvelle.

Je perds mon meilleur camarade, mon plus intime ami, et j'aime mieux ne pas penser que ces soirées de discussion si fructueuses pour moi sont à jamais disparues! Car je perds un directeur de conscience qui avait déjà pu voir les heureux effets de sa parole sur son disciple.

Je m'efforcerai de devenir digne de lui.

Il n'est d'ailleurs pas mort, ce qu'il y a de meilleur en lui revivra, survivra dans ceux qui l'ont approché. Je suis allé ce matin à la messe et j'ai pour la première fois regretté de ne pouvoir efficacement prier pour notre pauvre ami. Mais espérons!...

N...

VIII

L'ESPÉRANCE

Pierre n'était plus là pour continuer sa tâche de directeur de conscience, mais les désirs des morts, pas plus que les semences qui meurent dans la terre, ne sont perdus pour la vie. Et c'est là une des grandes lumières, des plus fermes consolations de la foi : nous montrer dans le dogme de la communion des saints une éternelle survivance, une continuité réelle, élargie, des activités qui s'ébauchèrent dans le temps.

C'est, peut-être, à cette activité surnaturelle prolongée par delà la tombe qu'il faut attribuer la démarche suivante du fils spirituel de Pierre.

Quelques jours après avoir écrit la lettre qu'on vient de lire, il en écrivait une autre qui m'était adressée.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Permettez-moi d'abord de me présenter : N..., instituteur public à Paris, actuellement mobilisé au Nº d'infanterie.

Je suis un ami de Pierre Lamouroux et c'est à ce titre que je prends la liberté de vous écrire.

Lorsque nous nous sommes connus, nous étions, par raison de profession et d'âge sans doute, anticléricaux anarchisants.

C'était l'époque des emballements littéraires et des recherches pédagogiques, — dont aucune n'a duré ni réussi, — mais qui furent toujours empreintes de la générosité et du grand cœur qui caractérisaient Pierre. Lui, mon aîné de tous points, a subi une évolution politique et religieuse que vous connaissez mieux que moi et que j'étais, semble-t-il, en train de commencer.

Sa mort me prive d'un directeur de conscience, et c'est ce qui m'amène vers vous...

Voici où j'en suis :

Politiquement, je suis maintenant convaincu de la nécessité et de la fécondité de l'ordre assuré par une solide autorité.

Pierre m'a appris à lire l'*Action française*, et ce journal que je parcourais avant la guerre, avec une curiosité hostile, me semble, de plus en plus, le seul vraiment digne de la presse française.

Religieusement, j'ai toujours professé une grande sympathie pour l'Art chrétien.

Élevé dans un milieu anticlérical, entraîné dans la franc-maçonnerie, avec laquelle je n'ai pas encore rompu, et dans laquelle je croyais sincèrement trouver un centre de perfectionnement moral et social, je me suis, peu à peu, détaché de l'a-priorisme sectaire de l'anticléricalisme maçonnique.

J'ai, lorsque l'occasion s'en est présentée, assisté avec intérêt à des cérémonies religieuses... et c'est tout.

Je reconnais la haute valeur morale de la doctrine catholique. Mais la foi me fait complètement défaut.

J'ai tout à apprendre dans la voie où j'espère que vous me conduirez, en mémoire de notre pauvre ami...

Il *me faut la foi*. Comment y parvenir?

N...

* * *

Cette âme est une de celles qui doivent « venir à la lumière parce qu'elles font la vérité ».

Et c'est pour un prêtre, pour tout homme épris de l'unique beauté des réalités intérieures, une joie de l'âme d'assister à cet acheminement progressif vers la lumière.

Ceux qui ont lu la lettre précédente réclament celles qui ont suivi.

Je ne puis les satisfaire qu'avec une grande réserve. Mais les quelques documents qu'il m'est permis de leur livrer suffiront à leur révéler ces successives ascensions par où une âme monte vers la pleine lumière. Et cela seul importe.

Février 1916.

BIEN CHER AMI,

Je n'arrive toujours pas à voir un prêtre, mais je suis votre conseil, je prie...

Or, il me vient un scrupule. Certes, je comprends la beauté des grandes et simples prières, mais j'ai peur de les dire d'une façon trop intellectuelle, plus comme une sorte de morale poétique qu'avec le cœur.

Je suis sûr que je ne parviens pas à prier comme un croyant, et si la prière est de pure forme, elle n'a plus de valeur, n'est-ce pas?... surtout de valeur pour celui qui, comme moi, doit d'abord désirer sincèrement la conviction.

A ce propos, la prière est-elle forcément coulée dans un moule invariable, ou, au contraire, n'est-elle pas, en grande partie, une confidence intime de l'âme avec Dieu, un épanchement secret dépourvu de toute réticence?

Voilà découverte, par un instituteur néophyte, la formule de la plus haute prière. Cette formule, on la retrouverait presque mot pour mot dans sainte Thérèse et l'auteur de l'*Imitation*.

Tant il est vrai que le même « Maître intérieur » prononce pour tous les mêmes paroles.

Mars 1916.

Vous devez vous demander ce que signifie mon long silence.

D'abord, nous avons eu à subir et repousser une attaque allemande avec accompagnement de gaz asphyxiants.

Nos mitrailleuses ont fait du beau travail.

Pour ma part, j'ai eu le bonheur de pouvoir rester à la pièce jusqu'à la fin de l'action et d'assister au désappointement des Boches, qui s'aperçurent à leurs dépens que la tranchée n'était pas garnie que par des asphyxiés.

J'étais d'ailleurs tranquille, ayant, en présence du danger, prié d'une façon qui, pour n'être pas très orthodoxe peut-être, n'en était pas moins sincère.

Après huit jours d'alerte et quarante jours de tran-

chées sans relèves, nous sommes venus au repos dans un charmant pays, aux jolies vallées bordées de collines boisées. Au sommet, des villages de pierres de taille, des fermes monumentales aux clochetons aigus disent la vénérable ancienneté d'une très française aristocratie terrienne.

Le soleil, encore froid, promet le printemps qui vient. Les primevères fleurissent et un effort de vert se devine aux fines frondaisons des peupliers. Vous ne sauriez croire comme tous ces riens vous font oublier les ennuis de la vie souterraine et, en même temps, en font sentir la pénible, mais inéluctable nécessité.

J'ai assisté le soir à un « salut » dans l'église d'un vieux village perché au haut d'une côte abrupte et je me promettais d'aller, le lendemain dimanche, à la messe pour me trouver ensuite en état de faire la confession désirée, quand, brusquement, l'ordre est arrivé de partir immédiatement. Nous sommes à une dizaine de kilomètres de là, régiment de travailleurs, pour creuser des tranchées.

Je me sers du petit missel que vous savez, et qui est bien le livre d'initiation cherché.

N...

* * *

Ces lettres ne sont-elles pas, sans le vouloir, l'exacte, l'émouvante notation du printemps d'une âme ?

« Le soleil, encore froid, promet le printemps qui vient. Les primevères fleurissent et un effort de vert se devine aux fines frondaisons des peupliers. »

Mais voici que le soleil plus ardent des jours tragiques hâte l'effort libérateur.

26 mars 1916.

Il est des heures où l'on sent plus particulièrement le prix qu'auraient la présence et les conseils d'une per-

sonne chère. Je suis à un de ces moments et je vous écris, ne pouvant vous voir.

Des bruits d'imminent départ circulent, nous sommes prêts à toute éventualité, en alerte et, comme bien vous pensez, les commentaires vont leur train.

Pour échapper à cette énervante attente, je me suis plongé dans les admirables lettres de Lacordaire.

A chaque page, je renais. Une vie nouvelle de paix, de calme heureux m'apparaît possible. Quand je rentrerai, combien je bénirai la guerre et l'ensemble des circonstances qui vous ont mis sur mon chemin.

Mais je voudrais que votre action ne se bornât pas à moi. Je puis, d'un moment à l'autre, disparaître et je me considère comme ayant charge d'âme... de plusieurs âmes...

(Suit l'exposé d'un plan d'apostolat, sur lequel la discrétion m'interdit de fournir d'autres détails.)

Éclairez-moi. Sans doute, vous me trouverez bien outrecuidant, moi qui n'ai même pas achevé ma conversion, de faire du prosélytisme, mais nous ne sommes pas en temps normal, et le temps presse, n'est-ce pas?...

J'aurais volontiers vu un prêtre en carême. Il me semble que le temps pascal eût été particulièrement propice à ma réconciliation. Je vais tâcher de savoir où est l'aumônier. Les anciens ne sont pas très renseignés. Enfin, j'ai trouvé deux bons chrétiens à la compagnie et pratiquants, un paysan cultivé et intéressant, et un jeune avocat. Timidité, respect humain, peut-être, nous avaient empêchés de nous connaître. Ce genre de relations est beaucoup plus difficile à nouer que la constitution d'une équipe de manilleurs ou de partenaires pour vider un litre de « pinard ».

20 mars 1916.

Bien cher Ami,

Nous partons demain. Nous embarquons et on nous a fait essayer nos toiles de tente en prévision des jets de liquides enflammés. Voyez ce que cela signifie. Mais il n'importe. J'ai eu le plaisir ce soir d'assister au « salut » en l'église voisine, et d'entendre une belle et réconfortante allocution de l'aumônier du N°. C'était dans une gracieuse petite église romane dont la désaffectation rend plus noble encore la pureté des lignes et où l'âme de nos pères parle plus grave dans ce dénuement.

J'ai bien regretté de n'avoir pas su et pu plus tôt entrer en relations avec ce prêtre.

Des camarades du N° nous ont vanté son courage et son désintéressement. Il a d'ailleurs gagné, en septembre, la croix de guerre avec palmes.

Il est certainement un grand réconfort pour tous, car l'église était pleine. Cela me fait d'autant plus regretter qu'il n'y ait pas d'aumônier dans notre régiment.

Vous ne sauriez croire combien, pour ma part, cette simple cérémonie m'a fait du bien.

J'ai pleuré comme un enfant, derrière un pilier, pleuré de joie de sentir un soulagement étrange aux paroles du prêtre et je me suis trouvé en communion réelle avec les fidèles qui étaient là — si ce n'est un blasphème de ma part, irrégulier et irréconcilié encore que je suis.

J'ai tenu à vous faire part de ma joie, car c'est à vous qu'en fin de compte je la dois, pour vous en remercier du fond du cœur.

4 avril 1916.

Bien cher Ami,

Je reçois votre bonne lettre à l'instant même où l'ordre nous arrive de prendre les autos pour entrer dans la danse. Il n'y a plus d'illusion à se faire. A la garde de Dieu !

Je regrette maintenant mes erreurs passées et plus encore de ne pas les avoir abjurées plus tôt et expiées. Mais j'ai confiance en la miséricorde divine, puisque j'ai aperçu un éclair de lumière.

Je mourrai, s'il le faut, sans crainte. Vous serez prévenu selon votre désir.

Je vous quitte, car le temps presse et les longues phrases sont inutiles pour vous exprimer mon absolue reconnaissance.

Je me permets de vous embrasser de grand cœur.

N...

4 avril 1916, huit heures du soir.

Réjouissez-vous comme moi-même : le seuil est franchi. Vous recevrez cette lettre en même temps que la précédente sans doute. Lisez d'abord l'autre. Elle vous annonce un imminent départ. Quelques heures de retard m'ont permis d'aller au salut et de me confesser. Le prêtre — un soldat du régiment — m'a donné l'absolution et m'a assuré qu'il pouvait exceptionnellement me donner la communion. Je m'en croyais si indigne que je n'aurais jamais osé le demander. Jugez de ma joie.

Je suis tranquille. J'ai en effet, comme vous le prédisiez, trouvé la paix. J'envisage avec pleine confiance les mauvais jours qui vont suivre, persuadé maintenant que l'issue la plus fâcheuse matériellement me procurera l'éternel repos.

Dieu soit loué, et qu'une part des remerciements que je lui adresse vous retourne. Je vous embrasse.

N...

Non, tout le mérite et tout l'honneur de cette réconciliation doit remonter, après Dieu, à cel

qui, par sa prière, sa parole, son sacrifice, la prépara et qui, du ciel, en dirigea les étapes : *Pierre Lamouroux.*

IX

LA COMMUNION DES SAINTS

La Communion des saints, oui, c'est à ce mot qu'il faut toujours revenir en face de l'effroyable mystère de ces jours. La France donne son sang, et le meilleur, où puisera-t-elle demain les énergies nécessaires à la reconstruction de la cité? Aucun de ses alliés, et peut-être aucun de ses ennemis, ne se trouvera, au lendemain de la guerre, en face d'autant de foyers déserts, de jeunes énergies brisées.

Où prendrons-nous les matériaux de la reconstruction? les matériaux d'élite?

Car ce qui fait la gloire des nations, ce n'est pas seulement le nombre de leurs enfants, mais plus encore la valeur des élites.

Les élites sont fauchées. Les longues listes s'allongent sans fin... plus de deux mille instituteurs, — tant de l'enseignement libre que de l'enseignement officiel, — des milliers de prêtres et de religieux (on me pardonnera d'avoir un souvenir spécial pour ces cent six Jésuites déjà tombés au champ d'honneur), les meilleurs de la « Couvée Nouvelle » de la « Jeunesse Nouvelle », élèves de Normale, de Saint-Cyr, de Polytechnique, artistes et poètes qui avaient

bu aux sources retrouvées de la foi et du patriotisme !

La faux a moissonné l'élite des épis. Où prendre le grain de semences futures?

Où? mais en eux, dans leur sang.

La vieille parole est démontrée vraie par une longue expérience : le sang des martyrs est une semence, et puisque le meilleur de ce sang fut pénétré d'un double amour, celui de l'Église et celui de la France, la semence de sang fera lever ce double amour.

Et cette espérance qui, sur certaines lèvres, peut n'être qu'un lieu commun de vaine rhétorique, est, dans la bouche d'un chrétien, l'expression d'une magnifique certitude.

Nous croyons à la Communion des saints.

Nous croyons que les âmes des saints ne meurent pas, ne s'éloignent pas, que leur activité reste en *communion* avec la nôtre. Que rien, par conséquent, de ce qui vécut en elles n'est perdu, que tout cela entrera dans le trésor commun. Elles seront là d'une présence invisible, mais certaine, pour travailler à ce que la semence de leurs désirs, fécondée par leur sang, ne soit pas vaine.

*
* *

Cette foi génératrice de hautes espérances, Charles Péguy, un de ceux qui tombèrent dans le grand sillon, l'a exprimée magnifiquement.

> Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
> Couchés dessus le sol à la face de Dieu.
>
> Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
> Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts pour des cités charnelles,
Car elles sont le corps de la cité de Dieu.

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre.
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont revenus
Dans la demeure antique et la vieille maison.

Que Dieu mette avec eux dans le juste plateau
Ce qu'ils ont tant aimé, quelques grammes de terre[1].

Cette terre de France, Pierre l'a passionnément aimée.

La terre garde son corps; et son âme gardera la terre comme la garderont, invisibles sentinelles des frontières reconquises, les légions d'âmes qui donnèrent à la Patrie, au Devoir, à Dieu, le suprême témoignage du sang.

X

LES DEUX FRÈRES

A des amis qui pleuraient sur des tombes ouvertes, Pierre Poyet écrivait des paroles que Pierre Lamouroux, devenu son frère par la foi, et maintenant par la vision, veut nous répéter : un *credo* de résurrection.

J'éprouve une joie pleine de triste douceur à voir leurs âmes et leurs mains fraternellement unies à

1. Charles Péguy, *Ève*.

jamais. Ils étaient si dignes de se comprendre et de s'aimer !

Leurs rêves avaient été les mêmes.

La mort qui avait d'abord séparé ces deux ouvriers de la cité de Dieu, les a maintenant réunis. Ce projet d'union dans le Christ des deux enseignements se réalise en eux. A jamais, leurs pensées, comme leurs joies, seront communes, et commune aussi leur action sur les âmes. Et cette unité du ciel, cette unité des morts finira par créer sur terre l'unité des vivants.

Oui, les paroles qu'écrivait Poyet, ils les redisent maintenant à deux, mes deux frères élus :

« Ami, craindrons-nous la mort ? Jésus est mort et il est ressuscité ; et Dieu réunira à Jésus ceux qui sont morts en lui.

« Nous abandonnerons-nous à la tristesse, comme les autres qui n'ont pas d'espérance ?

« Je demande au divin Maître de te réconforter de sa présence. C'est par lui, avec lui et en lui, que nous devons faire toutes choses, que nous aimons les nôtres, ceux qu'il nous conserve et ceux qu'il nous prend pour les couronner.

« Certes, il sait que parfois nous sommes blessés profondément, lui qui a pleuré sur Lazare son ami mort. Mais justement, parce qu'il compatit, il sèche nos pleurs et nous console. « Bienheureux ceux qui pleurent », ceux qui comprennent que la patrie n'est pas ici-bas, et qui portent toujours vive dans le cœur la soif que rien ne peut étancher, sinon l'éternelle possession de Dieu, notre Père des cieux.

« En échange de ma prière, tu demanderas po

moi le courage, la générosité, afin que j'accepte dès ici-bas la mort bienfaisante. Notre Seigneur me parle souvent de la mort et m'y appelle, et ma lâcheté s'effarouche.

« J'ai prononcé (ces paroles) en témoignage d'affectueuse sympathie ; mais en songeant à mon indignité d'être le messager et l'interprète de Jésus j'ai réfléchi au silence qu'il me demandera peut-être bientôt de garder, en m'enfermant dans sa solitude. »

Mais non, confiance, la mort n'est ni silence, ni solitude.

« *La mort est l'avènement à la vie*[1]. »

Aux Armées, octobre 1916.

1. *Pierre Poyet.*

APPENDICES

APPENDICE I

L'esprit nouveau dans l'Université.

I. — « *Veritas et Pax* ».

Nous avons voulu écrire un livre de paix[1]. Il n'y avait pour cela à sacrifier aucun des droits de la vérité. Car nous estimons que la libération et la paix viendront précisément de la vérité : *Veritas liberabit vos.*

La preuve que notre route fut bonne, c'est l'effort de libération et de sincérité tenté dans le même sens que nous, à l'intérieur de l'Université. Depuis que furent publiées ces pages pour la première fois, les livres, les enquêtes, les articles se sont multipliés autour du difficile problème de l'école nationale. De cette école qui devrait faire œuvre de réconciliation, jamais de division ; de formation des âmes, d'éducation morale plus encore que de culture intellectuelle et de science livresque.

Parmi cette végétation un peu touffue, souvent confuse, de larges sentiers se dessinent qui, suivis jusqu'au bout, rejoindraient nos conclusions, si même ils ne les dépassaient.

Voici quelques-unes des notions qui paraissent près

1. On l'a compris en général et c'est pour en fournir quelques témoignages que je reproduis plus loin un petit nombre d'extraits de la Presse.

d'être acquises à tous les esprits libérés des points de vue étroitement utilitaires :

1° Revision loyale, refonte profonde du statut légal de l'école;

2° Lutte contre l'étatisme, retour à une large autonomie des corporations enseignantes;

3° Comme conséquence, un accueil plus équitable fait à cette première corporation indépendante que constitue l'école libre.

*
* *

II. — *Un livre de M. Sarraut.*

Nous avons analysé[1] le livre de M. Albert Sarraut, qui fut ministre de l'Instruction publique pendant quinze mois de guerre : *L'Instruction publique et la guerre*[2]. M. Sarraut n'a point trouvé dans la guerre son chemin de Damas...

Néanmoins, parmi plusieurs thèses fort suspectes, se font jour quelques aperçus que tous les bons Français accueilleront comme l'heureux indice d'un esprit nouveau.

Le titre de la préface est déjà tout un excellent programme : École, Tradition, Patrie.

M. Sarraut veut une école de tradition française qui rompe avec ce germanisme qui fut une première invasion de notre esprit, — une école pénétrée d'esprit français et patriote, fidèle à ces disciplines classiques où s'alimenta la sève française, — une école plus indépendante, moins asservie aux coteries politiques et à l'Étatisme routinier.

1. *Études*, 5 septembre 1916.
2. Chez Didier, 4, rue de la Sorbonne.

Voulant toucher à tout, l'État n'arrive qu'à tout gâter : « Il y a surcharge de programme législatif, déclare M. Sarraut. Une réforme de la méthode de travail parlementaire s'impose. » — « Le gouvernement direct des colonies par le Ministère des colonies, constate l'ancien ministre devenu gouverneur de l'Indo-Chine, est la formule la plus parfaite de l'incohérence, du gâchis et de la stérilité » (pp. 178 et 183).

Il faut que l'État, s'il entend tirer quelque profit de ses colonies, laisse au gouverneur une très large initiative. « Il faut lui faire confiance, largement, pleinement, sans l'entraver d'incessantes lisières » (p. 195). Il en va de même pour l'école.

Enfin, M. Sarraut veut une école, un régime de l'enseignement qui, loin de détruire cette Union sacrée qui nous valut la victoire, en perpétue parmi nous les bienfaits. Il écrit : « Il faut que l'Union sacrée survive à la guerre... La France va retrouver bientôt deux enfants longtemps attendus... Alsace, Lorraine !... Elles nous reviennent enfin... Il ne faut pas qu'elles entendent des paroles de discorde... Oh ! non, non, il ne le faut pas, il ne le faut pas ! Nous leur devons cela, cette douceur d'une grande paix » (pp. 209, 210).

Ces belles paroles que son cœur lui dicta, puisse M. Sarraut ne pas les oublier et il trouvera tous les cœurs français prêts à l'aider en cette œuvre de pacification.

* * *

III. — *Les « Compagnons » et l'« Université nouvelle »*.

Avec une plus jeune audace, quelques officiers professeurs de l'Université, reprenaient, deux ans plus tard, pendant leurs loisirs du front, le problème posé par M. Sarraut. Leurs articles sur l'*Université nouvelle*,

publiés d'abord dans l'*Opinion* (février-juin 1918), réunis ensuite en un volume, aux cahiers de Probus[1], étaient signés d'un nom belliqueux : « Les Compagnons. »

Leur livre que le maréchal Pétain allait présenter aux suffrages de l'Institut, prenait les allures d'un ultimatum. Ces universitaires attaquaient la vieille maison universitaire à la pioche et à la grenade.

Pour l'instant, leurs préoccupations paraissaient moins de construire que de détruire. La véhémence de leurs objurgations rappelle les réquisitoires d'Albert Thierry.

Ce n'est pas qu'ils ne gardent à leurs anciens maîtres une gratitude émue. Mais, à leur sens, cette gratitude doit être virile, et tendre à la libération de ces hommes dont la haute valeur personnelle fut paralysée par la tyrannie ou l'anarchie des Institutions :

« Une si riche élite, une si pauvre institution... Là était le secret de notre impuissance !...

« Une admirable élite, aidée par une médiocre institution, telle était l'Université d'avant-guerre. On y peinait sous le joug d'une centralisation despotique...

« Centralisation et anarchie... tel est l'ordre ancien... L'ancienne Université fut la tour de Babel » (pp. x, 62, 89).

Et donc, concluent les compagnons, ce qu'il faut réformer ce n'est pas tel ou tel détail, mais la conception même et le statut essentiel de l'Université napoléonienne : « Dans la vieille maison éventrée par la guerre, il faut tout remettre à neuf... Il faut refondre les idées, le programme, les méthodes et le recrutement. » — « On nous annonce partout des réformes. Il ne nous en faut qu'une : la réforme totale » (p. 95).

1. L'*Université nouvelle* (cahiers de Probus, 1er cahier, novembre 1918, Fischbacher). Un deuxième cahier a paru, en juillet 1919, où l'enquête sur l'« Université nouvelle » se poursuit, se précise et s'assagit un peu.

*
* *

Ce qui doit cesser, c'est l'*étatisme* mortel, la centralisation.

« N'étions-nous pas las, écrivent les compagnons, las d'une lassitude qui tournait au dégoût de l'omnipotence de l'État si foncièrement indifférent aux destinées de la culture et qui, cependant, présidait presque seul à ses destinées? Las de cette centralisation qui uniformisait toutes les études, qui nous enserrait tous, nous broyait? »

« Cet État, qui a d'abord commencé par être simplement une justice et une diplomatie... a envahi dans la suite tous les domaines. Aujourd'hui... il tient l'homme tout entier, il se substitue à lui. Or, nous pouvons bien dire que l'État a échoué. Cette immense entreprise de gestion a dépassé ses forces et ses capacités...[1] ».

Ce qui doit cesser c'est non seulement l'intrusion de l'Etat mais une autre intrusion pire encore, celle de la politique : « Nous ne voulons plus que l'école soit le théâtre où viennent se mesurer les politiciens. Si ces gens-là veulent continuer à se battre, qu'ils aillent dehors; nous sommes décidés à les mettre à la porte de nos classes » (p. 92).

Ce qui doit cesser, c'est l'amoralisme et le matérialisme utilitaire.

« Le grand miracle de la guerre, c'est la volonté humaine, c'est cette prodigieuse dépense de courage et de sacrifice qui a surpassé tout calcul, ce sont ces forces morales qui nous feront malgré tout triompher. S'il faut vivre, c'est pour ces intérêts spirituels que seuls les médiocres ne découvrent jamais... »

1. *L'Université nouvelle*, Fischbacher, pp. 52-53.

*
* *

Sur quelles bases faudra-t-il donc rebâtir la maison nouvelle? Sur le retour à la tradition, répondent les compagnons, et en particulier à la tradition régionaliste et corporative : « Notre ordre nouveau nous l'édifierons sur la région. Décentralisation et groupements provinciaux... » Et puisque le mot d'ordre est décentralisation, autonomie, il y a lieu, semble-t-il, d'encourager tout d'abord, au lieu de le tenir en suspicion, ce premier effort corporatif, indépendant, qu'est l'enseignement libre. Les compagnons n'éludent pas cette conséquence. Ils veulent que l'enseignement libre soit admis dans la future corporation universitaire, aidé par « une subvention de l'État ». Et allant au fond de la question : « Nous ne connaissons plus, proclament-ils, d'autres rivalités que celles de l'action. La politique n'a plus de sens » (pp. 71, 72, 78). Pour ces soldats, l'unique politique désormais acceptable s'énonce ainsi : Union de tous les cœurs pour la reconstruction de la France : « Quand on a vu comme nous nos villages qui brûlent et sur les routes de l'invasion, les files interminables des réfugiés, on ne peut plus concevoir que des Français soient autre chose que des frères » (p. 92).

Ces nobles paroles résument ce qu'il y a de meilleur dans un livre où nous sommes loin de tout approuver[1], mais qui témoigne d'un esprit nouveau dégagé de toute mesquinerie et de tout parti pris. Nous avons écrit qu'à

1. Voir notre article de la *Revue pratique d'Apologétique*, 1er mai 1919 : *Le problème de l'École de demain et de « l'Université Nouvelle »*.

Nous avons en particulier combattu de toutes nos forces le principe de l'école unique, principe sur lequel les Compagnons se trouvent d'accord avec le Grand-Orient, les socialistes et les communistes. Dans le 2e cahier de Probus, les Compagnons ont quelque peu atténué leur égalitarisme et leur socialisme.

notre sens, la rénovation et la libération de l'école nous viendraient, non pas des pouvoirs établis, trop intéressés à la servitude, mais de l'école même. Les revendications des Compagnons comme celles des collaborateurs « des Puteaux » témoignent que notre confiance était fondée.

*
* *

IV. — *Le Livre d'un Inspecteur primaire.*

Autre signe des temps : le livre courageux que M. Pierre Dufrenne, inspecteur primaire, vient de publier à la *Nouvelle Librairie Nationale* : *La réforme de l'école primaire*. Plusieurs conclusions de ce livre sont bien voisines des nôtres[1].

M. Dufrenne aborde en particulier, avec une grande indépendance de vues, le problème des corporations enseignantes libres. Plus jeune, avoue-t-il, il avait fait bon marché des droits du père de famille. Marié et père, il n'admet plus pour autrui une violence qu'il répudierait pour lui-même et ses enfants. Il se révolte à la pensée que sous prétexte d'instruction, un maître puisse venir insinuer dans l'esprit de ses enfants un doute sur la foi qui est la sienne (150). Et puis, il y a la guerre et la dette sacrée qu'elle nous laisse à l'égard des morts : « Il faut, écrit M. Dufrenne, élever les enfants de ceux qui sont

1. Nous sommes heureux de voir M. Dufrenne se prononcer contre la théorie collectiviste de l'école unique (1-29). Les Compagnons comptaient beaucoup, pour la formation des maîtres, sur la réforme des écoles normales.

M. Dufrenne demande la suppression pure et simple de ces écoles, milieu factice où se développa trop souvent, à défaut de culture générale, l'idéologie un peu courte d'une partie du corps enseignant. M. Dufrenne veut que les futurs instituteurs fassent leurs études dans les lycées. Bacheliers ou pourvus d'un diplôme de fin d'études, ils passeront dans un *Institut pédagogique* pour une adaptation immédiate et pratique à la profession d'instituteurs primaires (137-143).

morts pour que la France vive, dans la foi de leurs pères » (151).

C'est tout le problème de la liberté d'enseignement. Avec un courage que n'avaient eu ni M. Sarraut, ni les Compagnons, M. Dufrenne formule — tout au moins comme un idéal auquel il faut tendre— la solution vraiment humaine : Décentralisation, « désétablissement » de l'école, organisation d'une corporation enseignante autonome, retour de l'école aux catégories de l'industrie privée, sous le contrôle de l'Etat. M. Dufrenne développe cette pensée : Ce qu'il faudrait pour le respect de toutes les libertés avouables et le rajeunissement de la vieille maison universitaire, c'est que le soin d'organiser l'instruction et l'éducation fût dévolu à l'initiative des particuliers, des groupements corporatifs, des confessions morales ou religieuses, des administrations locales, surtout des familles et « de ces premières et principales associations de familles que sont les communes » (pp. 155-156).

Si les Français savaient enfin revendiquer leurs droits, le rôle de l'État, en matière d'enseignement, se bornerait à faire respecter les convictions et les volontés librement manifestées des citoyens, à exercer un contrôle extérieur sur l'assiduité scolaire et les grandes lignes des programmes. M. Dufrenne doute que l'esprit de passivité développé en nous par la centralisation révolutionnaire nous permette, de longtemps, cette libération : « Nous avons perdu l'habitude, le goût et presque l'idée de la liberté » (p. 155). En attendant mieux, il est possible d'organiser un régime libéral dans les cadres de la législation actuelle. Et, puisque l'enseignement privé s'offre comme l'exemplaire de ce que devrait être, sur toute la ligne, le statut de l'école, il y a lieu de protéger et même de seconder ses initiatives. Comment ? M. Dufrenne énonce quelques directives :

— La fondation d'une école privée ne sera plus sou-

mise à une autorisation, mais à une simple déclaration.

— L'instruction sera donnée de plein droit dans les établissements fondés par les communes, les associations déclarées, ou les particuliers.

— Au jury d'examen chargé de délivrer les brevets de capacité, figurera, à côté du représentant de l'enseignement officiel, le délégué de l'enseignement privé.

— Les récompenses officielles seront également décernées aux maîtres des deux enseignements.

— Les maîtres de l'enseignement privé seront admis aux fonctions les plus élevées de l'enseignement primaire, par exemple aux fonctions d'inspecteur.

— Ils auront accès au conseil départemental, au conseil supérieur de l'instruction publique.

Dans le même esprit hautement libéral, M. Dufrenne souhaite qu'au conseil départemental l'évêque siège désormais à côté du préfet. Enfin, M. Dufrenne appelle de tous ses vœux la fin d'une politique antinationale qui fit de l'instituteur l'instrument des haines sectaires et le serviteur des intrigues politiques [1].

En 1886, au Sénat, le rapporteur Ferrouillat annonçait que la loi de sujétion, qui soumettait les instituteurs aux préfets, cesserait quand on n'aurait plus besoin des instituteurs contre l'Église. « Quand l'instruction entrera dans ce que j'appellerai la *période scolaire* », avouait-il avec candeur, « je serai le premier à demander que la nomination des instituteurs soit enlevée au préfet » (p. 179).

M. Dufrenne estime qu'il est grand temps que l'école entre dans la « période *scolaire* ».

1. Au cours des débats parlementaires qui aboutirent au vote de la « grande loi organique » sur l'enseignement, Paul Bert, rapporteur de la loi, prononça cet aphorisme qu'on croirait emprunté aux œuvres complètes de M. Homais : « Il y a dans chaque village une lumière, et à côté de cette lumière une bouche qui souffle pour l'éteindre : La lumière, c'est l'instituteur; la bouche, c'est le curé.»

V. — *Le Problème scolaire à la Conférence de la Paix et la R. P. S.*

Oui, entrons, enfin, dans la *période scolaire* et aussi dans la période de *Liberté scolaire*. Il ne suffit pas de dire : vous avez droit à la liberté ; pour que ce droit ne soit pas une plaisanterie, il faut éviter de le faire accompagner d'un décret de mort. Or, *deux décrets de mort* ont été portés contre la *liberté scolaire*. Le premier, en frappant les congrégations, supprimait la source principale des vocations enseignantes. Le deuxième, en refusant à l'école libre toute subvention légale, la condamnait à périr d'inanition. Voyons les choses de près.

Le salaire moyen d'un instituteur public, *indemnités diverses et suppléments non compris*, est de 5.000 francs.

« Les instituteurs débutent à 3.600 francs pour atteindre, en 1re classe, à 6.500 francs. » (*L'Information ouvrière et sociale*, 8-1-20.)

Et les instituteurs publics réclament une augmentation de traitement.

Or, le salaire moyen d'un instituteur ou d'une institutrice libre est de 1.200 francs par an.

J'ai procédé à une petite enquête sur ces salaires de famine que le budget catholique, déjà obéré par les divers frais du culte, peut fournir à ses maîtres. J'ai poursuivi cette enquête dans plusieurs départements du Nord, du Centre et du Midi. Voici le *barème des salaires* pour l'année 1920 :

Dans un département du *Centre* : Rétribution *annuelle* :

Directeurs d'école : 2.000 fr. ; *adjoints*, 1.100 fr. et logement ;

Directrices d'école : 800 fr. ; *adjointes*, 400 fr. et nourriture.



Dans le département voisin, les salaires sont un peu inférieurs.

*
* *

Dans un département du *Midi* :
Directeurs, 1.400 fr.; *adjoints*, 1.200 francs.
Directrices, 1.200 fr.; *adjointes*, 800 francs.
Dans un département voisin, le taux est inférieur.

*
* *

Dans un département du *Nord*:
En ville: *Directeurs*, 3.000 fr.; *adjoints*, 2.200 fr. (ni logés, ni nourris.)
— *Directrices*, 1.000 fr.; *adjointes*, 600 fr. II (et logées.)

On se récrie: mais c'est la famine ! la mort ! En effet.

Des revues catholiques ont signalé le fait de maîtres catholiques (et de prêtres) morts de privations.

Est-ce par là qu'on prétend récompenser en ces instituteurs leur héroïsme d'hier et la haute conscience professionnelle qui leur interdit de trahir un devoir sacré par la grève ou la désertion ?

D'une Chambre élue sur un programme national de liberté et d'union sacrée, tous les croyants doivent réclamer la *liberté scolaire* PAR la *Répartition Proportionnelle Scolaire.*

La LIBERTÉ scolaire est là et pas ailleurs, et aussi la justice.

Qui ne voit la flagrante injustice qu'il y a à demander à un catholique de payer deux fois l'impôt scolaire, une première fois pour l'école sans Dieu dont il ne veut pas, une seconde fois pour l'école avec Dieu dont il veut. Dans le système de la R. P. S., chaque enfant va à l'école

choisie par ses parents, et celle-ci est subventionnée par l'État *au prorata* du nombre de ses élèves.

Or, la *Conférence de la Paix* et M. Clemenceau ont estimé que seul ce régime était équitable, et au nom de la *Société des Nations* en ont fait une loi.

Les catholiques français obtiennent donc enfin justice ! Hélas, non ! car les hommes en faveur de qui s'est émue la *Conférence de la Paix* ne sont ni des catholiques, ni des Français, mais des juifs polonais.

L'article 9 du traité spécial avec la Pologne *ordonne* la répartition proportionnelle scolaire des fonds publics (par le budget de l'État, les budgets municipaux), aux écoles « des minorités ethniques de religion ou de langue ».

L'article 10 précise que « des Comités scolaires désignés sur place par les communautés *juives* de Pologne assureront, sous le contrôle général de l'État, la *répartition de la part proportionnelle* des fonds publics assignés aux écoles juives, en conformité de *l'article 9, ainsi que l'organisation et la direction de ces écoles* ».

Or, en imposant de pareilles obligations à la Pologne, *M. Clemenceau, président de la Conférence de la Paix, écrivait à M. Paderewski*, président du Conseil des ministres de Pologne, une lettre *au nom du Conseil suprême des principales puissances alliées et associées*, qui contient ces solennelles affirmations :

1° « *Les dispositions* (du traité) *relatives à l'enseignement ne contiennent rien qui ne soit déjà prévu pour les institutions d'enseignement dans beaucoup d'États modernes bien organisés.* »

Il est donc bien établi que la R. P. S. fait partie des « institutions d'enseignement » de « beaucoup d'États modernes bien organisés », et que la Société des Nations doit la garantir. Ainsi en juge le Conseil suprême des cinq grandes puissances.

2° « *Il n'est pas incompatible avec la souveraineté de*

l'État, de reconnaître et de subventionner des écoles où les enfants subiront l'influence religieuse à laquelle ils sont habitués chez eux. »

Cette seconde déclaration ne va pas à moins qu'à détruire le principe « intangible » de laïcité, qui fait la base de notre législation. C'est au nom de ce principe que le Gouvernement de la République repousse jusqu'à présent la R. P. S. D'après la sentence, pratiquement sans appel, des cinq grandes puissances représentant la civilisation, ce principe serait erroné en Pologne. Il n'est pas plus vrai en France. Et la République française ne peut maintenir chez elle une erreur qu'elle empêche de s'établir dans un autre pays.

Les catholiques français qui donnèrent si largement leur or et leur sang pour le salut du pays auraient-ils droit à un moindre respect, à de moindres sollicitudes, à une justice moins attentive que les juifs polonais?

VI. — *Dans les sphères officielles.*

Il n'est pas jusqu'aux sphères officielles de l'Université qui n'aient été touchées d'un esprit nouveau.

Il suffit pour s'en convaincre de parcourir quelques-unes des réponses faites à l'enquête des « Compagnons » et les appréciations de la presse jointes, en appendice, au volume de l'*Université nouvelle* :

« *L'Association amicale des anciens combattants de l'Enseignement supérieur et de l'Enseignement secondaire*, réunie le 5 avril, a donné à l'unanimité son adhésion la plus cordiale à la campagne entreprise pour les Compagnons » (p. 101).

« *Le Bulletin officiel de la Fédération nationale des professeurs de lycée* a reproduit intégralement nos articles » (p. 102). M. A. Croiset, doyen de la Faculté des

lettres, l'avoue sans ambage : « Nous sommes à la période embryonnaire » (p. 96).

« Comme vous, écrit M. Paul Girard, de l'Institut, je suis partisan d'une réforme *totale* et *franche*... je crois à l'efficacité d'une décentralisation intelligente » (pp. 131-132).

M. Ferdinand Buisson lui-même fait bon accueil à ces novateurs : « J'ai la conviction que vous avez raison, et à cette inspiration générale de votre programme — qui doit être aussi celui de Probus — je ne puis que donner ma pleine adhésion... » (p. 134). Et venant au point délicat : « Vous refusez à l'État le monopole de l'enseignement. Je suis d'accord, et ce n'est pas d'aujourd'hui...

« Au front, il n'y a pas « deux France », il n'y en a qu'une...

« L'antagonisme irréductible qui a été trop longtemps la plaie de ce pays doit donc cesser. »

M. Goblot, correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Lyon, écrit cet aveu notable : « Nous ne vivons pas en république mais en impérialisme... Nos institutions ne sont pas démocratiques, mais *plébiscitaires*... Dans l'Université, je pense comme vous que tout, ou à peu près tout, est à réformer. » Or le droit de réformer la maison appartient désormais, incontestablement, à ceux qui se battirent pour la sauver : « Nous sommes dans l'état humilié de gens qui ont été défendus par le sang des autres. Nous ne voulons vous parler qu'avec la plus affectueuse, la plus respectueuse reconnaissance » (pp. 141-142).

Voici enfin, parmi tant d'autres, l'adhésion de M. A. Sennelier, instituteur, *Président de l'Union des Instituteurs et Institutrices publics de la Seine* : « Je suis d'accord avec vous sur les grands principes que vous avez posés... » Puis, cette réflexion judicieuse, écho d[...] désenchantements de Thierry : « Aura-t-on changé gran[...]

chose avec une autre organisation, si l'on n'a pas changé les *hommes* chargés d'enseigner? Dans mon milieu primaire, je me pose ces questions avec un peu d'inquiétude...

« A qui incombe la responsabilité... d'une émulation égoïste, de la gloriole des premières places? Qui a façonné sur ces points la mentalité des élèves et des familles? Une partie du mal ne serait-elle pas le fait des éducateurs eux-mêmes? » (p. 176).

Ce mal « d'arrivisme » qui, d'après M. Clemenceau, constitue l'essence de la démocratie, le *morbus democraticus*, la guerre l'aura-t-il guéri dans les maîtres d'abord? M. Sennelier pose la question : « Les dures leçons de la présente guerre auront-elles forgé, au creuset de l'épreuve, *une autre âme nationale?* »

Et en effet, tout le problème posé par les compagnons revient là. Ils le constatent au terme de leur livre. « *L'Université nouvelle ne vivra que dans une nouvelle France.* Elle veut un esprit public nouveau, d'autres mœurs » (p. 105), bref des âmes nouvelles.

Ces âmes nouvelles seront-elles assez nombreuses pour l'œuvre de rénovation et la diffusion d'un nouvel « esprit public », demande M. Henri Clouard qui répond aussitôt : « Hélas! la caserne napoléonienne est toujours debout. Une nation ainsi formée n'est pas très difficile à gouverner, seulement elle s'épuise. Et même un catéchisme de guerre ne redonne pas à la nation qui le perdit le sens de la liberté et de la vie : elle peut être brave sur les champs de bataille et d'une grande lâcheté civique » (p. 114).

VII. — *L'Université à Notre-Dame de Paris.*

Nous sommes moins pessimistes, pour cette raison « mystique » en laquelle les compagnons — ces « Moines

d'un ordre nouveau » — verront une affirmation d'un réalisme supérieur : nous ne sommes pas seuls.

« Où trouverez-vous l'élite qui vous comprendra? » interroge M. Clouard.

Je réponds : Dans les hypogées du front où veillent nos morts. « Nous voulons ressusciter nos morts » déclarent les compagnons à la première page de leur livre. « Oui, les ressusciter, les faire sortir de leurs tombes. »

Et les voici qui sortent. N'est-ce pas nos morts qui, le dimanche 21 décembre 1919, sortaient de leurs tombes pour unir nos mains, les joindre en un geste de prière dans cette grandiose cérémonie de Notre-Dame de Paris consacrée aux morts des trois enseignements?

De tels actes témoignent d'un esprit nouveau plus éloquemment que de nombreux discours.

Voici comment la *Semaine religieuse* de Paris rend compte de cette grande manifestation due à l'initiative de l'*Union des catholiques français de l'enseignement public de la région parisienne* :

« Vers onze heures dix, dans la basilique sobrement et dignement décorée, montaient la nef, précédées d'huissiers, des personnalités coiffées du mortier, revêtues de la toge orange, amarante ou rouge, avec la chausse de même couleur attachée sur l'épaule gauche, et venaient prendre place au premier rang de l'assistance : du côté de l'évangile, le vice-recteur de l'Université, M. Lucien Poincaré; du côté de l'épître, M. Larnaude, doyen de la Faculté de Droit; M. Brunot, doyen de la Faculté des Lettres; M. Appell, doyen de la Faculté des Sciences; M. Lanson, directeur de l'École normale; M. Fougères, directeur de l'École française d'Athènes. M. le Président de la République était représenté.

« Bientôt, tout le transept de la cathédrale fut rempl: des professeurs des trois ordres de l'enseignement : su

périeur, secondaire et primaire, toute la nef d'instituteurs et d'institutrices, d'étudiants et d'étudiantes, ainsi que des familles des membres de l'Université de Paris et des étudiants « morts pour la France ».

De l'allocution du cardinal Amette, nous citerons l'exorde qui résume quelques-unes des grandes leçons de cette journée.

« Il était digne de l'Université de France de rendre un solennel hommage à ceux de ses maîtres et de ses disciples qui ont donné leur vie pour la patrie au cours de la grande guerre.

« Ils sont en nombre considérable ; ils forment un long et douloureux, mais glorieux martyrologe : près de 800 professeurs de l'enseignement supérieur et de l'enseignement secondaire; 5.500 instituteurs et près de 3.000 étudiants de vos différentes facultés et des hautes écoles. Voilà votre part dans l'immense hécatombe qui nous a valu la victoire.

« Hier, vous avez glorifié ces héros dans cette antique Sorbonne qui est votre Maison; aujourd'hui, vous avez voulu les honorer dans la Maison de Dieu et donner à l'honneur que vous leur rendez un caractère religieux.

« Soyez-en félicités, Messieurs, et remerciés, au nom des morts et au nom des vivants.

« Au nom des morts, car cet hommage est le seul qui puisse leur être utile dans le monde de l'au delà où ils sont entrés.

« Au nom des vivants, car vous offrez, ainsi, à ceux qui les pleurent la meilleure de toutes les consolations, et vous donnez à ceux qui survivent, spécialement à la chère jeunesse, espoir de la France, dont l'éducation vous est confiée, le plus salutaire des enseignements.

« Par là, en effet, Messieurs, vous rappelez à tous que c'est Dieu qui commande le dévouement à la patrie, porté

quand il le faut jusqu'à l'héroïsme, jusqu'au sacrifice de la vie.

« Par là aussi, vous proclamez que Dieu récompense ce dévouement et que seul, à vrai dire, il peut le récompenser dignement. »

* * *

La veille, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, l'Université avait tenu à réserver une place d'honneur à l'enseignement supérieur catholique, dans la personne de Mgr Baudrillart, dont le manteau violet voisinait sur l'estrade avec l'uniforme bleu du maréchal Foch.

Ces grands actes d'union sacrée ne nous rendent pas aveugles ni sottement optimistes, ils ne nous font pas oublier, par exemple, ce vote du 26 décembre 1919 où les délégués des Amicales d'instituteurs décident par 154 voix contre 50 et 34 abstentions, la transformation des Amicales en Syndicats de la C. G. T. Décident, par conséquent, que, désormais, l'instituteur sera officiellement un agent de la lutte des classes[1]. Nous ne cherchons pas à nous aveugler, et néanmoins nous inclinons à la confiance.

Nous savons que tous les mouvements profonds commencent par l'action d'une élite. Des actes comme le vote des Amicales contribueront même, nous en sommes persuadés, à hâter parmi les esprits réfléchis et libres le triomphe de la vérité. Dans ce seul fait, ils verront, en une lumière violente, l'intolérable brimade qui est faite à des parents obligés de livrer leurs enfants à des maîtres en révolte contre la société, et contre qui ils sont prati-

1. Ce vote n'est pas passé sans de vigoureuses protestations, une rupture s'en est même suivie entre les adhérents des Amicales violemment transformées en Syndicats révolutionnaires. Sur l'initiative de M. Sennelier, directeur de l'école primaire de la rue Championnet, Paris, un appel a été adressé à tous les instituteurs et institutrices antisyndicalistes et anticégétistes en vue de constitue une nouvelle Fédération des Amicales.

quement sans recours. Du jour où l'association de pères de famille choisira elle-même ses maîtres, la loyauté des attitudes et la fidélité aux engagements pris s'imposeront.

Malgré les ombres, malgré les légitimes inquiétudes, nous voulons nous répéter notre mot d'ordre : Confiance.

« Il n'y a jamais eu de crise de l'enseignement, écrivait Péguy. Les crises de l'enseignement ne sont pas des crises de l'enseignement, elles sont des crises *de vie.* » A la suite de la défaite, notre vie nationale avait été appauvrie, notre pensée portait le joug de la défaite. Et la crise de l'enseignement était venue.

La victoire nous apporte une vie nouvelle. D'elle naitra, et nous en voyons déjà les signes précurseurs — une école nouvelle. Ce sera une des premières floraisons victorieuses d'une France renouvelée dans le sang de nos grands vivants : nos témoins d'outre-tombe.

Toulouse, 1er mars 1920.

APPENDICE II

A travers la Presse.

M. René Bazin, de l'Académie française (*Écho de Paris*) :

« Albert Thierry... nature attachante, tourmentée, affamée de justice... Pierre Lamouroux, ami de Thierry, engagé un certain temps dans les mêmes voies de l'esprit, en sortait tout à fait après une crise qui nous est en détail racontée, et arriva au catholicisme... C'était une âme magnifique. »

*
* *

M. Maurice Barrès, de l'Académie française (*Les diverses familles spirituelles de la France*) :

« Que savons-nous d'Albert Thierry? Une mâchoire serrée, des yeux où rayonne une flamme claire, un orgueil prompt à s'offenser. » Ainsi le décrit Paul Desjardins, qui l'a beaucoup connu et aimé.

« C'était une conscience pure et dure...

« Je ne m'inquiète pas beaucoup de ce qu'il met en arguments logiques. Mais que de beautés morales!

« Penseur? Je ne sais. S'il s'agit de vertu, c'est un maître. »

*
* *

J.-M. Lopez-Pico (*Revista*, Barcelone) :

« *Ames nouvelles* est un livre qui, sous l'apparence de rêves notations, se présente chaud et passionnant, plus u'une nouvelle ou un poème d'amour... »

*
* *

Mgr Penon (cité par *l'Action française*) :

« ... Je parle de ce traditionalisme social et historique au point de vue surtout des résultats religieux, surnaturels, que ce mouvement d'idées a produits particulièrement dans les rangs de la jeunesse...

« On a pu faire récemment sous ce titre : *Ames nouvelles* tout un beau livre sur ces convertis : plusieurs d'entre eux sont tombés dans la grande guerre, non seulement en héros, mais en vrais saints. »

*
* *

L'Action française (L. Dimier) :

« Rien n'est plus touchant et plus fort que les pensées exprimées par les lettres de Lamouroux...

« M. l'abbé Bessières a joint plusieurs lettres émanées d'un instituteur public parisien... qui accomplit sa conversion après la mort de Pierre Lamouroux.

« Politiquement, écrivait-il à M. l'abbé Bessières, je « suis maintenant convaincu de la nécessité et de la « fécondité de l'ordre assuré par une solide autorité... »

La suite me semble remarquable :

« Élevé dans un milieu anticlérical, entraîné dans la franc-maçonnerie, avec laquelle je n'ai pas encore rompu et dans laquelle je croyais sincèrement trouver un centre de perfectionnement moral et social, je me suis peu à peu détaché de l' « apriorisme » sectaire de l'anticléricalisme maçonnique.

« Nous ne cesserons de répéter aux catholiques et aux patriotes français qu'il faut aborder la question maçonnique par ce bout-là : c'est-à-dire par le côté des idées... « A priorisme » sectaire, faux prestige d'un perfectionneme

moral et social; nous appelons avec ardeur celui qui nous donnera un tableau complet de la maçonnerie envisagée de la sorte et réfutée sur ce terrain... Quand la maçonnerie sera réduite à n'être plus ostensiblement qu'un simple syndicat d'appétits, il ne faudra plus longtemps pour qu'elle soit par terre. »

*
* *

Un journal socialiste, analysant *Ames nouvelles,* a fait cette trouvaille : « Lamouroux tombe à Givenchy, le 3 octobre 1915. Pour faire croire à la conversion de cet instituteur, l'aumônier Bessières introduit un *Évangile* dans la vareuse du cadavre! » Au mois d'octobre 1915, je n'étais pas aumônier, mais soldat de 2e classe. Je ne me trouvais pas à Givenchy (où je ne suis jamais allé), mais au camp de Châlons. Depuis le mois de juillet 1914, je n'ai jamais revu P. Lamouroux. Mais que peut bien faire l'histoire à quelques « berneurs du prolétariat »? — A. B.

*
* *

M. Yves DE LA BRIÈRE (*Études*) :

« Des primaires d'élite qui pensent, parlent et agissent tout aussi bien que les jeunes gens d'Agathon, telle est la révélation inédite, et combien savoureuse, que nous apporte, avec témoignages irrécusablement dignes de foi, l'ouvrage du P. Bessières...

« Le volume mérite... d'être lu, relu, distribué, médité dans tous les milieux où l'on travaille, où l'on réfléchit en vue du meilleur avenir de la France catholique, disons même de la France *tout court.* Document du plus haut intérêt, du caractère le plus neuf, l'ouvrage du P. Bessières vaut, d'abord, par les faits significatifs qu'il rapporte et aussi par l'émotion communicative, par la flamme conquérante avec laquelle il les rapporte. C'est un témoignage d'histoire contemporaine, le témoignage

d'un ami qui parle d'amis profondément chers. C'est une œuvre féconde d'apostolat et d'amour des âmes. »

*
* *

J.-V. Bainvel (*Revue pratique d'apologétique*) :

« Sous un titre bien choisi, M. Bessières nous ouvre des jours intéressants sur un mouvement qui vient de commencer dans l'école primaire officielle analogue à celui que nous rappellent, pour l'enseignement supérieur et pour l'enseignement secondaire, les noms de Péguy et de Lotte.

« Quelles belles et attachantes figures que celles de Pierre Lamouroux et des autres instituteurs qui, dans ce livre, gravitent autour de lui!

« Libération des maîtres, libération de l'école, c'est l'idée qui circule à travers tout ce livre et qui en fait plus que l'histoire d'une belle âme, un livre d'initiation à la vraie liberté. »

*
* *

C..., *La Nouvelle France* (Québec) :

« Bon nombre de ces « jeunes maîtres » dont M. Bessières nous dit l'histoire sont tombés dans l'affreuse guerre, mais leur sang purifié et reconquis par le Christ, marqué de sa croix, *sauvera la France* pour laquelle ils meurent si volontiers et si vaillamment. »

*
* *

René Salomé (*Revue des Jeunes*) :

« Chez Lamouroux, Français du Quercy, les vertus caractéristiques sont : droiture, fermeté, douceur, goût du métier, et, comme chez un Péguy, besoin de sauver, besoin de convaincre. Il a cheminé de Jaurès à Bossu et

de Jean Grave à l'Évangile. Éducateur fervent, il ne pouvait rester longtemps la dupe des thèses individualistes... Le problème moral se posait à lui : Comment former des mœurs, des volontés, des caractères? Comment préparer des hommes de famille et de métier, des citoyens, des justes?

« Que peuvent les formules abstraites des *manuels* scolaires sur des âmes qui se portent impétueusement vers les réalités, sur des êtres qui possèdent le désir et l'ivresse, la crainte et la répulsion? Seul un Dieu vivant, Père et Sauveur, est capable de les remplir et de les guider... Éducateur par tempérament, persuadé qu'instruire n'est rien si on n'élève point, Lamouroux ne se résignait pas, ayant connu la vanité d'un enseignement théorique, à convertir l'éthique en anecdotes, suivant l'exemple de nombreux collègues qui amusaient ainsi leurs élèves, mais les privaient de tout principe d'action... Des camarades... se groupèrent autour de lui...

« Albert Bessières nous montre ces *âmes nouvelles*, ces jeunes maîtres qui aspiraient à exercer librement et en conscience le métier qu'ils avaient choisi par vocation. Ce ne sont plus des fonctionnaires routiniers et malléables; ce ne sont pas non plus des sectaires fanatiques ou des anarchistes désordonnés : ce sont des professionnels soucieux de bien travailler dans leur profession, des citoyens qui se préoccupent de bâtir une cité saine et belle, des hommes, qui veulent se maintenir et maintenir leur prochain au-dessus des bassesses. A ces titres, ils désirent, tout en admettant le contrôle de l'État, communiquer à leurs élèves les certitudes qu'ils ont péniblement acquises : ils réprouvent la tutelle qui les asservit, l'obligation où on les met de formuler des fadaises pour ne contrarier personne... Ils regrettent cette neutralité néfaste qui ne sert que la paresse des sots ou les intérêts des factieux...

« Aux réunions de *Puteaux*... on écoutait Albert Thierry... fulminer contre les déclassés, contre l'embourgeoisement du peuple... Ce Thierry, qui tenait de Proudhon, de Péguy et de Georges Sorel...

« Si Albert Bessières, qui est prêtre, a si bien su nous présenter les soucis, les acheminements, les décisions de cette élite, c'est qu'il y a parenté profonde entre celui qui a mission d'élever l'enfance jusqu'à un idéal et celui qui a mission d'élever l'homme à Dieu. C'est, en effet, comme un sacerdoce que Lamouroux, Thierry et les jeunes hommes de leur cercle envisagèrent la mission d'éduquer.

« Ce livre dissipe des malentendus et des préjugés, réduit à néant d'injustes griefs, enlève toute excuse à qui voudrait prolonger des querelles ruineuses, met en liaison deux ministères qui, loin d'être institués pour se combattre le sont pour se recouvrir l'un l'autre, s'éclairer, se compléter. »

*
* *

R. Le Cesve (*L'Instituteur français*) :

« P. Lamouroux partit de l'idéal anarchique... pour arriver au catholicisme et au monarchisme.

« En réalité, il ne changea psychologiquement jamais. Il eut toujours les mêmes directions : franchise absolue, recherche de principes directeurs clairs, fondés en réalité, et les ayant trouvés, volonté d'y conformer sa vie. L'insolubilité du problème moral lui fit regretter de n'être pas chrétien.

« Par l'expérience de Lamouroux et de son groupe... c'est toute la question du rôle de l'éducateur et de la neutralité scolaire qui se pose...

« L'instituteur qui ne voudra pas se cantonner dans l'enseignement des faits et des chiffres devra ou enseigner ce à quoi il ne croit peut-être pas, et sa liberté de conscience ne sera pas respectée, ou *choisir*, et il violera celle d'une partie de ses élèves.

« Pratiquement, l'école publique n'a pas été neutre parce qu'elle ne peut l'être. Mieux vaudrait l'avouer franchement et adopter, comme en divers pays, le régime de l'école confessionnelle, entendant confession au sens le plus large : opinion des parents qui, responsables de leurs enfants, ont le droit strict de leur faire donner l'éducation de leur choix...

« A tous les degrés de l'enseignement se décèle une semblable inquiétude. Un des fondateurs de l'enseignement primaire, M. Ferdinand Buisson, exposait dans une conférence récente, « ce qu'il y a de *religieux* dans « la morale laïque » *Ames nouvelles* contribuera... à dissiper l'indécision de maints esprits qui cherchent la *voie* »

*
* *

Charles Luce (*Bulletin des Professeurs catholiques de l'Université*) :

« Pierre Poyet, Pierre Lamouroux, le fils demeuré fidèle et l'enfant prodigue rentré sous le toit paternel, âmes sœurs sur un champ d'action pareil, apôtres l'un et l'autre, dignes d'être unis dans une même admiration et une même reconnaissance par ceux qui furent leurs disciples et ceux qui par delà la mort le deviennent chaque jour... Il y a un demi-siècle, Louis Veuillot écrivait : « Les âmes sont malades et d'une terrible maladie : « la crainte et la terreur de la vérité. » Il existe encore de ces âmes-là. N'est-il pas permis de dire qu'il en est surtout, et de plus en plus nombreuses, qui sont malades du besoin de la vérité ?

« C'est pour elles que Dieu suscite les Pierre Poyet et les Pierre Lamouroux, comme les Lotte, les Psichari et les Philippe Gonnard, grands disparus d'hier qui toujours vivent et combattent encore. »

*
* *

L'Ami du Clergé (Abbé Cothenet) :

« On a, dans la presse, dépensé beaucoup d'encre et de poudre à pourfendre la mentalité dite primaire. N'a-t-on pas trop perdu de vue que les primaires sont des hommes et que vis-à-vis de ces hommes, de ces âmes, le chrétien a des devoirs?

« Nous trouvons tous sur notre chemin, un jour ou l'autre, l'instituteur laïque. Il faut le connaître. Le connaître... d'abord pour lui faire du bien... C'est faute de le connaître que tant de coups dans notre camp ont porté à faux, et c'est pourquoi le livre du P. Bessières se recommande instamment à la lecture, à la méditation de tous nos confrères...

« *Interficite errores, diligite homines*, exterminez les erreurs, mais aimez les hommes. » Le double précepte de saint Augustin a rarement été aussi bien accompli que dans ces pages du P. Bessières. »

*
* *

De la Croix de Paris (Jean Guiraud) :

« L'année dernière, je vis venir à moi un soldat sur la poitrine duquel brillait la croix de guerre et, à côté, l'emblème du Sacré Cœur. C'était un instituteur de la ville de Paris. Il m'a dit que plusieurs de ses collègues et lui s'étaient rendu compte de la déformation intellectuelle que la franc-maçonnerie tentait d'imposer aux maîtres de l'enseignement primaire et que, par des études personnelles sur l'histoire, la philosophie, la morale, la religion, ils s'efforçaient de réagir...

« Peu de temps après, je lus le livre de M. Albert Bessières, *Ames nouvelles*, et il me montra à quel magnifi-

que mouvement se rattachait mon interlocuteur... Rien n'est plus touchant et plus admirable que l'histoire de P. Lamouroux telle que la raconte M. Albert Bessières...

« Ce qu'il y a de remarquable dans la conversion de ces maîtres de l'enseignement officiel, c'est que, déterminée par le vide d'une âme pénétrée du néant « laïque », elle est marquée par une ardente soif de vérité religieuse...

« Honneur à ces maitres et à ces maîtresses !

« Mais qu'ils n'oublient pas qu'il ne suffit pas d'avoir le droit pour soi, qu'il faut encore avoir la force de le faire respecter. Qu'ils se concertent et s'unissent !

« Si les révolutionnaires ont pu se grouper dans des syndicats illégaux... comment n'auraient-ils pas le droit de s'associer eux-mêmes pour enseigner les notions morales qui sont le fondement nécessaire de la société et de la patrie?... »

*
* *

Le Mercure de France :

« Le récit d'Albert Bessières : *Ames nouvelles,* est surtout l'histoire d'une conversion non point cette fois *in extremis* ou se trouvant amenée par les faits violents de la guerre, mais qui se poursuit, se développe graduellement, arrive à son heure, au moment où les clairons vont sonner l'appel du pays.

« Le personnage de l'instituteur s'est, en somme, beaucoup modifié, surtout depuis quelques années; nous l'avons connu internationaliste et mangeant du prêtre à chacun de ses repas. Peut-être s'est-il assagi enfin, modifié aux années qui ont précédé la guerre, le solide bon sens de la race étant parvenu enfin à prendre le dessus.

« Un des amis de Lamouroux, Albert Thierry, a noté des choses précieuses sur la psychologie de l'enfant...

« Après avoir beaucoup cherché... Pierre Lamouroux se convertit et même pense à l'apostolat. Il a trouvé le

port, le refuge que déjà tant d'hommes furent heureux d'atteindre... »

*
* *

La Libre Parole (Antony Boissel) :

« Voici un livre de guerre où on ne trouve que des paroles de paix, où l'on ne respire plus qu'une atmosphère de loyauté, de patriotisme, de foi et de charité...

« Il fera du bien : le contact d'âmes si belles séduit et entraîne... *Ames nouvelles* rajeunira bien des cœurs, renouvellera bien des énergies.

« Après avoir fermé ce livre (écrit au son du canon) son souvenir s'impose et vous suit.

« C'est un beau et bon livre... Il est surtout un acte de paix et d'union... »

———